

ANNETTE BESSMANN

née MULLER

Interview conducted in Paris on June 21, 1995 by Maya Poirson.

Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive

Oral History | VHA Interview Code: 3374

Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim réalisée par Chloé Reum (UPENN '19) et Mélanie Péron. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement vérifiée.

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=3494&returnIndex=0>

CASSETTE 1

Interviewer : Nous sommes le 21 juin 1995 à Paris et je vais mener l'interview avec Mme Muller-Bessmann. Je m'appelle Maya Poirson.

Annette, est-ce que vous pouvez nous dire où est-ce que vous êtes née et peut-être quelques mots sur vos parents, leurs origines et leur vie avant votre naissance ?

Annette : Je suis née à Paris le 15 mars 1933. Mes parents venaient de la Pologne, de la région de Cracovie. Ils sont venus en France vers 1929-1930 et ils se sont installés à Paris et là, ils étaient tailleurs à domicile l'un et l'autre et ils ont eu rapidement 4 enfants nés entre 1930 et 1935. Trois garçons et une fille.

Interviewer : D'accord. Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots en fait sur leur environnement familial ? Ils venaient de quel genre de famille ? C'était des grandes familles ?

Annette : C'était des très grandes familles. Ils étaient de deux villages différents, donc comme j'ai dit, pas très loin de Cracovie. Chez mon père, ils étaient 7 garçons et une fille qui s'appelait Anna, c'est pour ça qu'on m'a donné ce nom-là. Et du côté de ma mère, ils étaient 3 garçons et 3 filles et mon grand-père maternel était violoneux. Il jouait du violon dans les mariages et il racontait des blagues.

Interviewer : C'était des familles qui étaient pratiquantes juives ?

Annette : Très pratiquantes. Tous les 2, aussi bien du côté de la famille de mon père que du côté de la famille de ma mère et c'était même très pesant, les pratiques religieuses, notamment pour mon père qui aurait voulu fréquenter les Polonaises paysannes de son pays et à qui il lui était interdit de s'approcher.

Interviewer : En venant en France, ils sont venus ensemble ?

Annette : Ils sont venus ensemble en France mais la vie a été tellement difficile au départ que ma mère a dû retourner en Pologne, enceinte de mon 2^{ème} frère, pendant que mon père essayait de gagner un peu d'argent. Par exemple, dans l'appartement, enfin l'espèce de mansarde où ils vivaient dans le XXème arrondissement, ils s'étaient rendu compte que le lit de mon frère aîné, qui était bébé à l'époque, était rempli de punaises.

Interviewer : Pourquoi sont-ils venus en fait en France ? Pourquoi ont-ils quitté la Pologne ?

Annette : Ils ont quitté la Pologne pas à cause des pogroms comme on peut se l'imaginer. La famille de mon père était relativement bien assimilée puisqu'ils étaient meuniers, c'est eux qui fournissaient la farine pour faire les matzo dans les villages environnants. C'est parce que mon père était tombé amoureux de ma mère et du fait que le jour, je crois, du Grand Pardon, ils se promenaient à travers le village de manière moderne au lieu d'aller à la synagogue, ma mère a été battue par ses frères et ils se sont sauvés pour venir en France. En fait, ils sont venus par amour l'un pour l'autre.

Interviewer : Et, donc très rapidement il y a eu ces 4 enfants et la vie de vos parents à Paris, donc ils étaient tailleurs à domicile,

est-ce qu'ils avaient des amis ? la vie sociale et familiale se passait comment ?

Annette : Pour moi, j'ai gardé de la vie familiale un souvenir très agréable et très attendri parce que donc ils travaillaient à domicile mais en même temps ils chantaient, ils étaient jeunes. Il y avait beaucoup de gaieté. Moi, je me souviens que ma mère nous racontait beaucoup d'histoires, notamment la Bible. Et elle était très aimée dans le quartier parce qu'elle coiffait les jeunes filles de la rue, elle laissait les enfants de l'école, les camarades de l'école venir à la maison et nous laissait nous habiller avec ses propres affaires. Elle ouvrait carrément son armoire et ses tiroirs et on se déguisait avec ses propres affaires. On avait beaucoup d'autres enfants de l'école qui venaient à la maison. C'était pas des Juifs. On n'était pas tellement mêlés au milieu juif.

Interviewer : Et ça n'avait pas d'importance ? Vos parents n'étaient pas des parents qui souhaitaient que la famille se trouve dans ...

Annette : Non, ils avaient certainement des amis [juifs] - qu'on allait d'ailleurs voir le dimanche, qui habitaient Bobigny à côté de Drancy - mais ils nous laissaient... on était ce qu'on appelle des enfants intégrés. Ils tenaient à ce qu'on réussisse à l'école. D'ailleurs ça se passait très bien. Mes 3 frères étaient tous, tous les trois, dans 3 classes différentes, premiers de la classe. Moi, je devais être moins brillante mais on était vraiment ce qu'on appelle

des enfants intégrés. Chez moi, malgré tout mes parents parlaient yiddish. Alors c'est la langue que j'ai parlée moi-même jusqu'à l'âge de 3 ans mais après je l'ai pratiquement oubliées.

Interviewer : A l'école, est-ce que vous aviez des camarades juifs ou ça n'avait absolument aucune importance juifs ou français ?

Annette : Ca n'avait aucune importance. Absolument aucune importance.

Interviewer : Et le quartier, c'était quel quartier à Paris ?

Annette : C'était le quartier Ménilmontant. C'est le XXème arrondissement.

Interviewer : Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots sur le quartier de Ménilmontant dans les années 30 ?

Annette : C'était un quartier très populaire où nous, les enfants, on jouait dans les rues. La rue devant chez nous était à gros pavés. C'était un quartier, chanté par Maurice Chevallier d'ailleurs. Ca faisait un peu petit village, où il y avait des chanteurs de rue qui chantaient et à qui on jetait des pièces par les fenêtres. C'était un quartier très vivant.

Interviewer : Donc quand vous étiez enfant, vous vous identifiiez au quartier, à l'école ?

Annette : Tout à fait !

Interviewer : Le fait d'être juive n'était pas quelque chose que vous viviez de manière ni positive ni négative. C'était pas important ?

Annette : C'était davantage le fait d'être enfants d'immigrés parce que mes parents avaient un accent yiddish et cet accent-là me gênait. Et je me souviens qu'une fois, ma mère m'avait donné une gifle parce que j'avais porté le pain en revenant de la boulangerie sur la tête, ce qu'elle considérait comme une attitude sale donc elle n'avait pas été contente et j'avais crié : « Retourne dans ton pays ! » J'avais peut-être 7-8 ans à l'époque et je considérais qu'elle était d'un pays différent que le mien. Alors bien sûr, j'avais été punie par mon père aussi. Mais enfin, on ressentait davantage le fait de l'immigration que le fait ...

Interviewer : d'une appartenance ethnique ?

Annette : Oui.

Interviewer : Vous avez dit que vos frères étaient brillants à l'école. Est-ce que ça avait de l'importance ?

Annette : Ca avait une très grande importance. Mes parents étaient très, très fiers d'autant plus que le directeur de l'école, qui

habitait juste à côté de chez nous, était venu voir mon père et ma mère et avait dit : « Honneurs à la famille Muller ! »

Interviewer : C'était donc en quelle année ? Plus ou moins ? Ils avaient quel âge ?

Annette : C'était au début de la guerre.

Interviewer : Ah c'était déjà au début de la guerre. Juste avant d'entrer dans cette période de guerre, est-ce que vous vous souvenez qui venait chez vous, à la maison, du point de vue famille, du point de vue parents plutôt ? Est-ce qu'il y avait d'autres membres de la famille Muller qui venaient ?

Annette : Oui, j'avais le jeune frère de mon père qui est arrivé plus tardivement de Pologne et puis qui venait très fréquemment à la maison.

Interviewer : Est-ce que vos parents avaient des amis, d'autres amis chez qui vous alliez ? Vous avez mentionné des amis près de Drancy.

Annette : Oui, c'était des amis polonais, juifs polonais dont la fille était plus ou moins fiancée à ce jeune frère de mon père.

Interviewer : Donc la première fois quand vous avez entendu le nom Drancy, c'était dans des circonstances tout autres. C'est-à-dire, c'était justement des circonstances amicales ?

Annette : C'était pas Drancy. C'était Bobigny. Mais Drancy, à partir d'un moment, comme allait tous les dimanches avec mes parents, à un détour du chemin, on apercevait des tours et, à cette époque, le camp de Drancy était encadré par des tours de 14 étages qui étaient très impressionnantes parce qu'il n'y avait pas d'HLM aussi hauts dans les quartiers. Et dès l'année 41, on savait déjà que ça concernait les Juifs et qu'on y enfermait les hommes et les adultes... les jeunes de 18 ans et pour nous, ça nous faisait très peur. On savait que « Juif » avait quelque chose d'effrayant que symbolisaient ces tours. En fait, ces tours, c'était pas le camp. C'était les habitations des gendarmes, des gardes mobiles.

Interviewer : Donc, vous avez une enfance parfaitement heureuse, normale. Vos parents travaillent beaucoup, à domicile, donc ils sont présents. Vous avez des amis, votre mère, vous dites, était très aimée dans le quartier. Elle coiffait les jeunes filles. Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots sur comment on savait qu'elle le faisait ? Pourquoi elle le faisait ?

Annette : Elle était très sociable. Elle allait voir les unes les autres, elle faisait des gâteaux, elle offrait. Elle a eu la réputation [d'être] coquette. C'était une belle femme, très vivante,

très gaie, très coquette et d'ailleurs, à l'école, je m'en souviendrai parce que ça m'avait marquée, les filles de l'école m'avaient dit :
« Comment ça se fait que tu es si moche et que tu as une mère si belle ? »

Interviewer : Vous lui avez dit cela ?

Annette : Oh c'est possible que je lui ai dit.

Interviewer : Est-ce que dans l'immeuble où vous habitiez, il y avait de tout ? Il y avait des Français, des immigrés ou c'était une majorité d'étrangers ?

Annette : Il y avait plusieurs familles juives dans cet immeuble qui était un immeuble qui était pas mal. Je veux dire les escaliers étaient cirés, il y avait un tapis, c'était un bel [immeuble]. Alors donc au premier étage, il y avait une famille juive dont les deux fils aînés de 18 ans avaient disparu assez rapidement. Ils avaient dû être arrêtés... je ne sais pas si les deux mais en tout cas un avait été arrêté et disparu à Drancy. Parce qu'on disait que ceux qui allaient à Drancy, ils *disparaissaient*, on ne savait pas ce qu'ils devenaient. Plus une fille de mon âge. Et il y avait une autre famille juive au 4^{ème} étage, avec une jeune fille plus âgée qui faisait de la couture et où j'allais souvent.

Interviewer : Vos parents gagnaient bien leur vie ?

Annette : Ils travaillaient beaucoup. Ils travaillaient beaucoup, je crois qu'on vivait pauvrement. On n'avait pas de T.S.F. par exemple.

Interviewer : T.S.F. ?

Annette : De radio. Pour écouter la radio, on allait chez le voisin. Ils allaient souvent au cinéma, ils nous racontaient le film après. On vivait pauvrement. Par exemple, avant les repas, ma mère nous donnait un casse-croûte qui nous nourrissait déjà bien.

Interviewer : Donc on faisait très attention aux dépenses ?

Annette : Certainement. Je n'ai jamais ressenti ni la faim ni ... enfin si. après, au début de la guerre.

Interviewer : Et quels sont vos premiers souvenirs de la guerre ? Mais juste avant, est-ce que vous pouvez nous dire quelle école vous fréquentiez vous et vos frères ?

Annette : C'était l'école communale rue Olivier-Métra dans le XXème qui existe toujours d'ailleurs.

Interviewer : Et, à l'école, il y avait beaucoup d'enfants d'immigrés étant donné que c'était un quartier où il y avait beaucoup d'immigrés ?

Annette : Moi, j'ai découvert qu'il y avait une autre petite Juive dans ma classe quand nous avons dû porter l'étoile. Je ne savais pas du tout qu'elle était juive.

Interviewer : Donc c'était pas quelque chose, à l'époque, qui [inaudible] ?

Annette : Pas dans ma famille. D'ailleurs, ma mère pour nous laisser avec nos copains d'école, nous laissait aller au patronage catholique. Quand il y a eu la guerre, on a été réfugiés dans un presbytère, dans la Sarthe. J'avais l'impression que ma mère avait plus ou moins une attirance pour... ou en tout cas, elle critiquait pas le fait qu'on était quand même un peu déjà dans une certaine ambiance catholique par ce patronage. Ce patronage, je me souviens qu'on jouait aux échasses, c'est des espèces de grands bois sur lesquels on monte mais je ne me souviens pas du tout ni de prières ni de quoi que ce soit.

Interviewer : D'accord. Et quel âge avez-vous exactement quand la guerre éclate ? Est-ce que d'abord la guerre c'était la guerre le 1^{er} septembre 39 en Pologne ou pour vous la guerre c'était plus tard ?

Annette : Non, pour moi la guerre c'était en septembre 39. J'ai 6 ans. Et ma mère nous amène à la mairie du XXème et on lit l'affiche qui est sur la porte de la mairie et les gens sont inquiets et ma mère pleure.

Interviewer : C'est votre premier souvenir de la guerre ?

Annette : Oui et tout de suite, il y a eu l'essayage des masques à gaz qui m'a fait très peur. Et peu de temps après, nous avons dû, parce que c'était une famille nombreuse, nous réfugier donc dans la Sarthe, ça devait être fin [39] ou début 40, je ne me souviens plus très bien des dates.

Interviewer : Pourquoi êtes-vous partis dans la Sarthe ? Vous vous souvenez de comment ça se fait ? Qui a décidé ?

Annette : Je crois que, au départ, c'était toutes les familles nombreuses de plus de 2 ou 3 enfants qui devaient partir parce que Paris craignait l'arrivée des troupes allemandes.

Interviewer : Vous êtes partis toute la famille ou juste votre mère et les enfants ?

Annette : Bien, c'était ma mère et les enfants. Et mon père nous rejoignait de temps à autre.

Interviewer : Vous êtes partis comment ? En train ?

Annette : En train, oui. Je m'en souviens très bien de ce départ où on a passé des heures couchés devant la gare, ça devait être gare Montparnasse. Et dans le ciel, il y avait des espèces de boules

noires. C'était sûrement pour la défense passive pour les avions.
C'était impressionnant pour un enfant.

Interviewer : La Sarthe, c'est à combien de temps de voyage ? C'est une heure ?

Annette : Je ne peux pas dire. Ce doit être un peu plus, peut-être 2 heures. C'est à côté du Mans.

Interviewer : C'est donc à environ 1h ½. Est-ce que le train était bondé ?

Annette : Le train était bondé, les gens criaient, s'interpelaient. J'ai la vision d'une femme qui tenait un pot de chambre, où son gosse avait fait pipi, au-dessus de nos têtes. Enfin, c'était un désordre.

Interviewer : Et pourquoi dans la Sarthe ? Vos parents connaissaient des gens ?

Annette : Non, pas du tout. On est arrivé dans un petit village qui s'appelait St-Biez-en-Belin. Donc nous avons été logés au presbytère. Ma mère a trouvé du travail comme domestique dans un château. Et dans cette petite ville, il y avait énormément de réfugiés parisiens et beaucoup de Juifs. Beaucoup de Juifs, oui.

Interviewer : Vous vous souvenez que, là, ça avait de l'importance qu'il y avait des Parisiens et c'était des Juifs ?

Annette : Oui, oui.

Interviewer : C'est votre mère, vos parents qui en ont parlé ?

Annette : Non, [c'est] parce que j'ai retrouvé certains au camp, par la suite, de Beaune-la-Rolande. Et je l'ai compris comme ça que c'était des Juifs.

Interviewer : Combien de temps vous y êtes restés ?

Annette : On y est restés quelques mois mais j'ai pas le souvenir du temps exact.

Interviewer : Vous pensez que c'était début 40 ? Vous vous souvenez pas si vous avez froid [inaudible] en hiver ?

Annette : Ca devait être début 40, oui. Je me souviens davantage du chaud que du froid. Ah oui, c'était l'hiver puisqu'il y avait eu Noël. Ca devait être l'hiver.

Interviewer : Vous alliez à l'école du village ?

Annette : Non, on n'allait pas encore à l'école. Je me souviens que, le plus grand souvenir que j'aie de cette époque, c'est que j'ai su écrire mon nom et que je l'écrivais partout sur les murs de la maison. C'était mes frères qui nous apprenaient à lire et à écrire.

Interviewer : Pour revenir donc à votre départ dans la Sarthe avec votre famille, pourquoi la Sarthe ? Savez-vous si c'était un choix de vos parents ?

Annette : Je ne sais pas mais il me semble que ça avait dû être imposé par la mairie du XXème arrondissement. Il y avait énormément de réfugiés dans l'endroit où nous étions.

Interviewer : Quand vous y êtes arrivés, vous étiez dans le presbytère donc qui était mis à disposition ?

Annette : On était les seuls dans le presbytère mais les gens étaient dans d'autres lieux. Il y avait des gens partout qui, d'ailleurs, ont été obligés de partir après pour loger les Allemands qui sont arrivés par la suite.

Interviewer : Parce que les Allemands sont arrivés donc par là ?

Annette : Oui, on a d'abord vu les troupes françaises qui fuyaient, qui nous demandaient « Est-ce que vous avez vu les Allemands ? », qui avaient l'air effrayées. Et peu de temps après, nous avons vu arriver

les Allemands d'une manière qui nous avait littéralement fascinés parce que, contrairement aux Français qui fuyaient, ils étaient magnifiques et très gentils. Ils donnaient des bonbons aux enfants, je me souviens qu'ils s'amusaient avec mon petit frère qu'ils faisaient sauter dans leurs bras, ils avaient fait une distribution de nourriture. Et c'est d'ailleurs un Allemand qui avait sympathisé avec ma mère parce que, du fait qu'elle connaissait le yiddish peut-être l'allemand, je ne sais pas, il était assidu auprès d'elle. Il avait pris une photo de ma mère avec les enfants sur les marches du presbytère. Je vous montrerai la photo si vous voulez tout à l'heure.

Interviewer : Donc vos premiers souvenirs des Allemands, c'est de gentillesse ? Ils étaient très informels. Ce n'était pas l'armée allemande telle qu'on la représente. C'était vraiment des soldats qui sympathisaient

Annette : Ils sympathisaient avec la population mais je crois qu'au départ tous les soldats sympathisent avec la population. Et mon père, qui, à cette époque était revenu à St-Biez parce qu'il avait tenté de s'engager mais on n'avait pas voulu de lui, avait été chargé de coudre les décorations sur les uniformes des Allemands.

Interviewer : A l'époque, vous pensez que le fait d'être juif était connu [ou] important ?

Annette : Je ne sais pas. A part le fait qu'on parlait yiddish chez moi, je ne savais pas ce que c'était qu'être juif. Pour moi, juif, ça faisait partie de moi-même, on naissait comme ça. C'était une identité qui posait aucune question.

Interviewer : Est-ce qu'on peut revenir à votre père ? Vous avez dit qu'il avait voulu s'engager et qu'on n'a pas voulu de lui. Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots là-dessus ?

Annette : Non, je ne peux pas dire plus. Il était père de famille nombreuse.

Interviewer : Il a voulu s'engager dans l'armée française ?

Annette : Oui, enfin bon je ne sais pas trop. Tout ce que je sais, il me l'a dit par la suite, c'est que, justement lorsque nous étions réfugiés à St-Biez, les jeunes femmes du pays n'étaient pas contentes. Elles ne comprenaient pas pourquoi, lui, jeune - puisqu'il était très jeune à cette époque - était là alors que leurs propres maris étaient dans l'armée. Et il m'a raconté dernièrement que les femmes se sont même jetées sur ma mère. Il y a eu une violente dispute à cause de ça.

Interviewer : Quand vous étiez dans la Sarthe ?

Annette : Oui. Mais ma mère, je crois pas que c'était quelque chose qui l'ébranlait. Je sais qu'à cette époque, toujours à sa manière très

vivante, elle apprenait à faire de la bicyclette à travers les rues du village, les gens riaient. Ils avaient l'air de se moquer d'elle et elle, elle riait plus fort que tout le monde.

Interviewer : Donc c'était un séjour dans l'ensemble heureux ?

Annette : Oui.

Interviewer : Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?

Annette : Alors ensuite, on a su que les Allemands s'installaient et les réfugiés ont dû regagner Paris. Du reste, il semblait que le danger était plus ou moins écarté. On est revenus à Paris et les absences de mon père se sont faites beaucoup plus fréquentes. Là, j'ai un souvenir de faim, de froid, de ma mère qui toussait sans arrêt - elle avait une espèce de bronchite - de mon père toujours absent parce qu'en fait il avait dû, toujours par rapport au père de famille nombreuse, travailler pour Rothschild à couper du bois. Il travaillait plus là, les machines à coudre ne fonctionnaient plus.

Interviewer : Chez Rothschild pour couper le bois ?

Annette : C'était aux environs de Paris, je ne me souviens pas de l'endroit mais c'était aux environs de Paris. Par la suite, mon père avait été mis dans un camp de travailleurs immigrés.

Interviewer : En tant que... ?

Annette : En tant que Juif étranger parce que mon père et ma mère avaient demandé leur naturalisation. Et au début de la guerre, la naturalisation avait été bloquée. Nous, nous avons été faits français par déclaration devant juge de paix. Malgré que nous étions nés à Paris, nous n'étions pas automatiquement français.

Interviewer : Ca s'est fait quand ?

Annette : 36.

Interviewer : Donc, vous ne vous en souvenez pas ?

Annette : Non, j'ai simplement eu le papier de déclaration de nationalité française mais, il n'empêche, malgré cette déclaration de nationalité française, que pour le convoi, je vous montrerai la liste, quand nous étions au camp de Beaune-la-Rolande, mon petit frère et moi, nous sommes répertoriés comme polonais et non pas comme français. C'est-à-dire qu'on nous avait retiré notre nationalité.

Interviewer : Les absences de votre père et votre mère, est-ce qu'elle travaille à Paris avec vous ? de quoi vivez-vous ?

Annette : Je ne me souviens pas. Je sais que je ne vois pas ma mère travailler. Je n'entends plus ma mère chanter alors qu'elle chantait toute la journée.

Interviewer : En 41 ?

Annette : Oui, en 41. Je me souviens d'un froid très vif, de moi souvent malade, du fait qu'on ne peut plus aller en bibliothèque.

Interviewer : Vous allez à l'école ?

Annette : Oui, on continue à aller à l'école. J'ai pas de souvenirs de l'école, d'exclusion de l'école. Et je me souviens de l'inquiétude qui commence à se développer parce qu'on parle beaucoup des Juifs. Et à partir de ce moment-là, je sens que le mot *juif* est menaçant parce que ça chuchote autour de nous, on parle de ce problème-là avec des mots couverts, on sent qu'il y a quelque chose d'oppressant, d'inquiétant. Ce qui se passe aussi à cette époque, c'est qu'il commence à y avoir des bombardements sur Paris. Donc on descend à la cave et la guerre est très concrète.

Interviewer : Et donc vous allez toujours à l'école, il y a l'inquiétude dans l'air. Qu'est-ce qui se passe par la suite ? Quand est-ce que les choses deviennent de plus en plus précises ?

Annette : Les choses deviennent de plus en plus précises en 42. Au début 42, et ce qui se passe, c'est cette disparition de gens et d'hommes autour de nous. Il n'y a pratiquement plus d'hommes. Et puis, quand même un souvenir très vif, c'est que mon père avait des relations avec sa famille restée en Pologne - puisque ma grand-mère m'avait envoyé une très jolie veste polonaise avec beaucoup de brillants qui me plaisait beaucoup - et un jour, ils reçoivent une lettre. Et nous les voyons, mon père et ma mère s'enferment et ils pleurent. Ils passent leur journée à pleurer. Et là, ils ont dû apprendre de très mauvaises nouvelles. Bien sûr, j'ai su par la suite que ma grand-mère avec mes deux plus jeunes oncles, qui avaient 18 et 20 ans, plus -j'ai su par la suite- ma tante aussi, avaient été ramassés dans leur village avec tous les Juifs du village de Biecz et tous ceux qui avaient du travail un peu notable comme les épiciers, le meunier -donc ça concernait ma grand-mère - le boulanger, le marchand de chevaux, tous ceux-là avaient été fusillés immédiatement et les autres envoyés à Belsen. Et ma famille restée à Cracovie ou à Tarnow avait été soit fusillée soit envoyée à Belsen ou Auschwitz.

CASSETTE 2

Interviewer : On est donc au début de 42 où les choses deviennent difficiles. Est-ce que vous vous souvenez - à part le fait de cette

nouvelle de Pologne de la famille, des mauvaises nouvelles - est ce qu'on parle de Juifs, des dangers en France ?

Annette : On en parle mais à mots couverts. Nous, les enfants, à l'époque j'avais 9 ans, on sentait un danger mais c'était tabou pour nous. Ce n'était pas des choses dont on parlait. On évitait de nous parler de ces choses-là. J'ai jamais su ce qui se passait réellement. Et on arrive comme ça jusqu'en juin où donc on continuait à aller à l'école. Simplement, si, je me suis rendu compte que je n'avais plus le droit d'aller en bibliothèque. On n'avait plus le droit d'aller au jardin puisque c'était devenu interdit aux Juifs et aux chiens.

Interviewer : Qui vous le dit ? C'est vos parents qui vous préviennent ?

Annette : Les pancartes. Il y avait des pancartes. Il nous est arrivé donc de prendre le métro, par exemple quand on devait aller à Bobigny le dimanche et, là, on devait prendre le dernier wagon du métro. Ce qui m'a fait le plus souffrir, c'était l'interdiction de la bibliothèque parce que j'y allais vraiment régulièrement. Et là, ça a été une privation pour moi.

Interviewer : Est-ce que vous vous souvenez de parler de ces choses-là soit avec vos amis soit avec vos frères ?

Annette : Jamais, jamais. On n'en parlait pas. Simplement, on a dû porter l'étoile en juin 42.

Interviewer : Ca, c'est en juin 42...

Annette : Donc, en juin 42, on apprend qu'on doit porter cette étoile et je me souviens très bien que ma mère nous a endimanchés, parce qu'à cette époque-là, il y avait les habits du dimanche. Moi, j'avais un petit costume marin et mes frères des petits costumes golf, et elle nous avait cousu très solidement cette étoile. Elle avait mis sa robe à fleurs du dimanche et elle nous a fait défiler avec elle dans les rues de Ménilmontant. Pendant un bon moment, dans tout le quartier. Et il n'y avait presque personne dans les rues. Elle nous disait de nous tenir très droits. Fièremment. Elle avait une sorte de provocation à se promener avec ses enfants qui arboraient l'étoile sur leurs vêtements. Et moi, j'avais quand même une appréhension. Je me suis dit « Bon », j'étais rassurée d'être avec ma mère, mais comment ça allait être pris quand je retournerai à l'école avec cette étoile ? Et quand je suis arrivée dans ma classe la maîtresse a dit : « Vous avez deux filles de votre classe (vous voyez on n'était pas nombreux en tant que juifs) deux filles de votre classe qui ont une étoile cousue sur leurs vêtements. Soyez gentilles avec elles. Ne dites rien. » Et c'est là justement que je me suis aperçu qu'il y avait une deuxième fille juive. Je n'avais jamais su que cette petite fille-là était juive. Elle habitait pas le même quartier, elle était d'un quartier un peu plus chic, que j'imaginais plus chic. Je crois qu'elle habitait dans les H.B.M., les habitations à bon marché, et à cette époque-là c'était le summum du luxe d'habiter ce type de logement. Voilà ce que j'ai

éprouvé pour l'étoile. Mais à cette époque-là, nous avions une amie concierge qui habitait pas très loin de chez nous et chez qui nous allions souvent - d'ailleurs, c'est elle qui a caché mon père par la suite - et en sortant de chez elle, j'ai entendu deux femmes du quartier discuter sur l'étoile et qui disaient : « Vous vous rendez compte un homme qui avait l'air si correct, son manteau s'est ouvert, et devinez, j'ai aperçu l'étoile, vous vous rendez compte ? Pourtant c'était un homme qui avait l'air tellement correct. » Donc là pour la première fois, j'ai compris qu'être juif c'était quelque chose de pas correct et que porter l'étoile c'était quelque chose de dégradant. Mon identité juive, je l'ai comprise à ce moment-là en entendant discuter ces deux femmes. Et alors très vite, il y a eu des bruits de nouveau de rafles et on a pensé que, de nouveau, on allait arrêter les hommes. Enfin c'est ce qu'on a pensé par chez moi. Quand même, ma mère était inquiète parce que j'ai passé une journée avec elle où elle a tenté de nous faire partir en vacances, à l'endroit où nous avons été l'année passée.

Interviewer : Donc dans la Sarthe ?

Annette : Non, ce n'était pas la Sarthe, c'était pas très loin de Paris, dans la Seine-et-Marne ou quelque chose comme ça. Elle a tenté et elle a téléphoné. Enfin je me souviens qu'on était à la Poste de la Place des Fêtes, elle a tenté de téléphoner - moi j'étais à côté d'elle - elle était énervée, pas du tout disponible et elle a

téléphoné très longtemps. Elle a dû passer beaucoup de coups de fil mais personne ne voulait de nous. Donc elle est rentrée à la maison.

Interviewer : Elle souhaitait vous mettre en pension ?

Annette : Nous envoyer en vacances, c'était la période des vacances. L'école était finie, j'étais très contente. J'étais très contente parce que l'école était terminée, que j'avais un prix et que l'année prochaine il était prévu, du fait de mes très bons résultats, que je saute une classe, que je passe dans une classe supérieure. J'étais très fière d'annoncer ça à ma mère. J'avais eu des prix. Mes frères avaient eu des prix. Et du reste, mon frère aîné avait eu le prix *La Vie de Guynemer* - c'était la mi-juillet à cette époque quand l'école se terminait - et il se souvient qu'il avait mis ce livre sous son oreiller parce qu'on lisait le soir. On dormait mes frères et moi deux par deux, dans un grand lit, vous voyez les conditions, on dormait tous les quatre dans la même chambre. Mes parents dormaient sur un canapé défait la nuit dans la salle à manger. Et donc, il y a eu des bruits d'arrestation. Et mon père a été se cacher, accompagné par ma mère chez cette concierge qui habitait pas très loin à laquelle...

Interviewer : Qui était française ?

Annette : Une Française, oui. Et ma mère lui a dit - mais ça je l'ai su qu'après - « Je vous confie mon bien le plus précieux. » Mon père a passé la nuit et, nous, nous sommes donc restés à la maison. Ma mère

a recueilli la petite voisine parce que son père a été se cacher entre temps. De chagrin sa mère était morte quand ses deux frères aînés ont été ramassés. Enfin je crois. En tout cas, il y en a un et l'autre qui avait disparu peut-être pour se cacher. Elle est tombée malade, elle est morte. Donc le père restait avec cette petite fille qui s'appelait Rachel. Les deux hommes, mon père et le père de Rachel, ont été se cacher et on est restés donc à la maison où je me souviens très bien qu'il y avait une sorte d'ambiance inhabituelle, avec un meilleur repas. Je me rappelle très bien du repas, très précisément du repas et on a été se coucher. Du coup, mes trois frères ont dormi ensemble et Rachel et moi, on a dormi dans le même lit. Et j'étais très contente qu'elle dorme avec moi parce que je pouvais lui confier tout un tas de secrets. Les secrets, c'était que bientôt j'aurais dix ans et que ma mère m'avait promis que j'apprendrais la danse, que j'apprendrais le piano : plein de choses formidables allaient m'arriver à 10 ans. Et pour moi, j'avais hâte d'arriver à cet âge-là.

Interviewer : On est en juillet donc 42 ?

Annette : C'est le 15 juillet 42 et le lendemain matin de très bonne heure, il devait être peut-être 4 heures du matin, j'en sais rien, on est réveillés par des coups, d'une violence terrible, contre la porte. A ce moment-là, j'ai le souvenir de deux hommes qui sont entrés dans l'appartement. Pour moi, ils étaient en civil. On m'a dit qu'il devait y en avoir un en uniforme ; je n'ai pas le souvenir de l'uniforme. J'ai le souvenir d'hommes en civil, [de] ma mère qui se jette à leurs

pieds, qui se traîne à leurs pieds. C'est la première fois que je vois ma mère s'abaisser, s'humilier en pleurant, en disant « Epargnez mes enfants ! » Ca m'a beaucoup frappée parce que je me souviens même pas de mes frères. Je me souviens que de ma mère se traînant par terre aux pieds des policiers et les policiers qui la repoussent du pied en lui disant « Ne nous faites pas perdre notre temps » et en lui donnant l'ordre de prendre des affaires pour deux jours. Alors, il y a une espèce d'affolement. Elle prend des draps et elle met tout ce qu'elle peut trouver dans ces draps. Ils lui disent «Prenez deux jours de nourriture. » Je me souviens que ce qui m'avait frappée c'est qu'elle avait même pris des haricots secs, comme ça dans le drap. A ce moment-là, elle a voulu me peigner parce qu'à cette époque j'avais des anglaises. C'était des longues boucles que ma mère prenait beaucoup de temps à peigner. Et elle trouvait pas le peigne - est-ce qu'elle l'a fait exprès ? j'en sais rien - elle a dit : « Il faut qu'Annette aille chercher un peigne à la mercerie ». L'heure avait certainement passé et les policiers m'ont laissée partir.

Interviewer : Ils attendaient pendant que... ?

Annette : Pendant que j'ai été chercher, oui.

Interviewer : Et même juste avant, ils étaient dans la pièce ?

Annette : Ils étaient dans la pièce. Ils ont pas quitté la pièce.

Interviewer : Ils vous regardaient faire ?

Annette : Oui, ils nous regardaient faire en nous disant « Dépêchez-vous ! Dépêchez vous ! »

Interviewer : Il est quelle heure donc ? 4-5h du matin ?

Annette : Oui, mais le temps....

Interviewer : Donc c'est plus tard parce que vous allez chercher [le peigne]

Annette : Mais de très bonne heure parce que cette mercière faisait marchande de journaux aussi. Ca devait être ouvert de très bonne heure. Je vais donc dans la rue et puis là je vois plein de Juifs, des gens que je suppose être juifs et puis il y avait les étoiles, et poussés d'une manière brutale par des policiers avec la pèlerine, le képi, le bâton blanc et poussés vraiment et je vais chez la mercière. Elle me dit « Sauve-toi, ne retourne pas chez toi ! » Elle ne m'a pas dit « Viens, je vais te cacher. » Me sauver où ? Je suis retournée à la maison.

Interviewer : Votre mère a été étonnée de vous voir revenir ?

Annette : Non, elle n'était pas étonnée.

Interviewer : Vous revenez avec le peigne ?

Annette : Je reviens avec le peigne et quand je suis revenue, il y avait une pagaille complète dans la maison. Il y avait tout qui était défait : les lits, les couvertures, les placards ouverts, tout. Et je me souviens que j'avais ma poupée, que j'aimais énormément, et j'ai voulu prendre cette poupée avec moi parce que je savais qu'on allait dans une prison, une prison de Juifs. J'avais quand même une certaine curiosité à voir ce que c'était que cette prison. Qu'est-ce qui allait arriver ? A un enfant, finalement c'était...

Interviewer : Une aventure

Annette : Oui, c'était une aventure et quand j'ai voulu prendre ma poupée pour l'emmener avec moi, le policier me l'a arrachée.

Interviewer : Pourquoi ?

Annette : Je ne sais pas et il l'a jetée sur les lits. Et pour moi, ça a été un très grand chagrin de partir sans ma poupée.

Interviewer : Comment vous savez que c'était deux policiers ? Ils étaient en civil.

Annette : Ils ont dû dire « Police ouvrez ! ». Je ne sais pas, j'ai pas souvenir de tout. Et puis quand on a été sur le palier la

concierge, on était au premier, la concierge habitait juste sur le même palier...

Interviewer : C'était la concierge amie ?

Annette : Non, c'était une autre. Elle était amie... je pensais qu'elle était amie puisque ma mère allait souvent chez elle coiffer sa fille. Il y avait des très bonnes relations, c'étaient nos voisins immédiats. Elle n'était pas du tout amie finalement puisqu'elle a voulu dénoncer mon père par la suite et qu'elle a pillé complètement l'appartement. Mais ma mère, avant de partir, a dit aux policiers, en parlant de Rachel : « Elle n'est pas juive. » Et elle a demandé à la concierge de la garder. Les policiers ont accepté et elle nous a emmenés. Alors là on était dans la rue.

Interviewer : Alors là, la concierge également a accepté de garder cette petite fille ?

Annette : Elle a dû accepter. Oui, elle a accepté. Oui.

Interviewer : Donc vous descendez ?

Annette : On descend et, très souvent après, j'ai rêvé que je remontais ces escaliers. De cette rafle, j'ai ce souvenir des escaliers que je descends et j'ai l'impression que si je les remonte,

ça va être terminé, que la vie va reprendre en fait. Et alors donc on est dans la rue et là, des gens applaudissent

Interviewer : Des gens ?

Annette : Aux fenêtres ...

Interviewer : Quels gens ?

Annette : Les gens du quartier et ils applaudissent. Alors est-ce qu'ils applaudissent pour nous aider ou est ce qu'ils applaudissent parce qu'ils sont contents de nous voir partir ? Moi, je sais que j'ai gardé au fond de moi un souvenir de mépris de la part de ces gens-là.

Interviewer : Donc à l'époque, le jour-même, vous, vous aviez l'impression que les gens applaudissaient parce que...

Annette : ... ils étaient contents. Parce qu'à partir du moment où on a porté l'étoile, ce que j'ai oublié de dire, c'est qu'il y a eu - moi j'ai ressenti ça , mes frères peut-être pas - une quarantaine autour de nous. C'est-à-dire que les amis qui venaient nombreux à la maison, j'avais une amie qui était ma meilleure amie, elle n'est plus jamais revenue. J'avais un petit copain aussi qui venait jouer, c'est pareil. Il lui était interdit de venir jouer avec nous. Donc mon frère aîné avait ce livre sous son oreiller, c'était *La Vie de Georges Guynemer* qu'il avait lu la veille du 15 et il s'était dit « Comme ça je

pourrais continuer demain ». Évidemment, il n'a jamais retrouvé ce livre. Donc nous sommes dans la rue où les policiers nous disent d'avancer très vite. On nous met d'abord dans un espèce de préau, pas très loin. Pour moi, ça me semblait une marche très longue mais en fait c'était pas très loin où, là, il y a eu une pagaille indescriptible. Moi, j'ai le souvenir d'une longue table avec des gens couchés dessus qui se traînent, qui crient, des convulsions, des gens qui vomissent, des cris, des hurlements sans arrêt. Il y avait une telle pagaille et les gens qui s'appellent et les enfants qui courent. Et il y avait une telle pagaille que mes deux frères aînés qui avaient 10 et 11 ans - mon petit frère avait 7 ans - ma mère a réussi à [les] faire sortir.

Interviewer : Comment elle a fait ?

Annette : Elle l'a fait parce qu'il y avait une femme, je l'ai su après ça, parce qu'il y avait une femme dont le mari était prisonnier de guerre et elle a fait passer mes deux frères pour ses enfants - parce que les femmes de prisonniers de guerre pouvaient à cette époque-là échapper à la rafle- avec l'aide d'un policier. Donc mes deux frères se sont fait passer pour ses enfants et avec un drap, avec un baluchon, ma mère leur avait dit « Si jamais, une fois que vous êtes dans la rue... vous direz que vous allez au lavoir. » Et il y avait un autre enfant du quartier, un petit garçon qui s'est évadé en même temps. Ce petit garçon, sa mère l'a poussé et ce garçon, qui s'appelait Joseph, il a pas supporté d'être éloigné de sa mère et il

est retourné au commissariat où il a demandé à revenir avec sa mère.
Et ce petit garçon est retourné avec sa mère puisque je l'ai revu à
Beaune-la-Rolande et tous les deux ont disparu à Auschwitz. Mais il
était pourtant libéré.

Interviewer : Votre mère voulait que vos deux frères partent...

Annette : Oui

Interviewer : ... parce que donc elle était déjà ... ?

Annette : Elle pensait qu'ils étaient suffisamment âgés pour retrouver
mon père et puis se débrouiller. Nous, Michel et moi, à 7 ans et 9
ans, elle croyait qu'on était trop jeunes. Elle supposait [qu']elle ne
pouvait pas faire libérer davantage.

Interviewer : Est-ce que vous saviez ce qui allait vous arriver ?

Annette : Pas du tout

Interviewer : Est-ce que quelqu'un savait où vous alliez ? Qu'est ce
qu'on disait ? Qu'est-ce que les gens disaient ?

Annette : On ne disait rien du tout. Enfin pour moi -je n'avais que 9
ans - on ne disait rien. On nous a mis après dans les autobus
parisiens.

Interviewer : Après combien de temps ?

Annette : On a restés quelques heures dans cette pagaille-là. Là, on nous a mis dans les autobus et dans ces autobus-là, on nous a conduits directement au Vélodrome d'Hiver. Et là, je sais parce que quelqu'un que j'ai rencontré a vu... moi, je ne me souviens pas de ça donc je ne dis pas ce que je n'ai pas souvenir mais par contre des gens, pas des Juifs, ont vu les policiers qui faisaient rentrer les enfants dans les autobus à coups de pied au derrière. C'est comme ça que ça se passait. Là on arrive au Vel d'Hiv et au Vel d'Hiv, on est entassés sur des gradins. Il y a une activité énorme en bas. Alors le Vélodrome d'hiver, c'était le lieu où il y avait des fêtes, des meetings, des fêtes populaires et surtout une course cycliste célèbre qui durait six jours. Donc il y avait une espèce de piste en pente pour les cyclistes et des gradins pour les gens qui venaient regarder. Nous, on était installés sur des gradins où j'ai le souvenir qu'il y avait des globes lumineux qui ne s'éteignaient jamais, ni la nuit ni le jour, et je me disais, moi, que quand ça allait s'éteindre alors un spectacle allait commencer. J'avais le souvenir que, l'année d'avant, j'avais été dans un lieu pareil, c'était au Cirque d'Hiver, où c'était pareil, circulaire. Et quand la lumière s'était éteinte *Blanche Neige* avait commencé. Donc j'attendais que les lumières s'éteignent. Mais autrement, il y avait des cris continuels. Il y avait des haut-parleurs qui appelaient sans arrêt des noms. Alors les gens tendaient leur cou vers les haut-parleurs parce que j'avais compris que le nom

signifiait la libération. En définitive, je pense que, comme après nous avons été transportés dans le camp de Beaune-la Rolande et de Pithiviers par vagues successives, peut-être que les noms c'était pour regrouper les gens...

Interviewer : Organiser les départs...

Annette : ... et organiser les départs. Alors là, nous n'avions ni à boire pratiquement ni à manger. Et les waters - il y avait tellement de monde et tellement de pagaille- ont été immédiatement bouchées ce qui fait que les gens se soulageaient sur place et on pataugeait dans les excréments. Alors une chaleur terrible - c'était quand même à la mi- juillet. Il y avait une verrière au-dessus. Il y avait des femmes qui se suicidaient. Il y en a une qui était morte à côté de nous.

Interviewer : Elles se suicidaient comment ?

Annette : Elles se jetaient.

Interviewer : Elles se jetaient du haut du ...

Annette : Oui, oui.

Interviewer : Est-ce qu'il y avait énormément de monde ? Est-ce qu'il y avait une grande foule ?

Annette : Oh mais c'était bourré ! Plus les bagages. C'était bourré de monde parce que la rafle du Vel d'Hiv a duré du 16 au 17 juillet [et] il y a eu plus de 12.000 personnes d'arrêtées, dont plus de 4.000 enfants. Tous les enfants et les femmes avec les familles étaient au Vel d'Hiv. Les personnes adultes et les jeunes de plus de 18 ans ont été envoyés directement à Drancy. Donc au Vel d'Hiv, il devait y avoir à peu près 8.000 personnes et les 4.000 enfants. Alors les enfants qui couraient sans arrêt sur les pistes en pente, qui glissaient là-dessus et on entendait les haut-parleurs qui menaçaient les enfants des pires représailles s'ils se tenaient pas tranquilles. Alors les mères qui appelaient. Moi, je suis tombée malade très vite parce que j'étais malade à l'époque où j'ai été arrêtée, je venais d'avoir une jaunisse donc j'étais encore en très mauvaise santé et la chaleur, la soif et tout ça et j'ai été très vite très malade au point qu'on a dû me transporter en bas où c'était l'infirmierie. Là où il y avait des femmes avec des voiles de la Croix-Rouge et c'est là que j'ai vu des choses qui m'ont énormément choquée. Dans cette espèce d'infirmierie, où les gens étaient un peu à l'abandon comme ça, j'ai reconnu un homme que j'avais vu entouré de respect. J'allais de temps en temps chez lui qui habitait pas très loin de chez nous. C'était un paralytique. Il avait une famille, je ne sais pas, il devait avoir 7 ou 8 enfants, qui l'entourait de déférence. Et cet homme-là, c'était la première fois en plus que je voyais ça, il était tout nu, tout blanc et il râlait.

Interviewer : Il était par terre ?

Annette : Il était par terre. Et pour moi, d'un coup, je me suis dit... J'avais déjà vu ma mère, ça m'avait choquée, qui se traînait aux pieds des policiers. Je n'avais pas compris à l'époque qu'elle voulait nous sauver. Cet homme tout nu, complètement vulnérable, dans un tel état... pour moi, j'étais plus une enfant et les adultes, j'ai éprouvé pour eux du mépris, du mépris et je me suis dit qu'ils ne sont pas capables. On ne peut pas s'appuyer sur eux.

Interviewer : Ils ne pourront pas m'aider peut-être

Annette : Pour moi, les adultes étaient sur un piédestal et, d'un coup, c'était... c'était ça. Et alors donc on est restés. Moi, j'ai été un peu mieux.

Interviewer : Qu'est-ce qu'on vous a fait ? On vous a descendue

Annette : Alors là au lieu d'être couchés sur les gradins, on était jetés sur un lit de camp où j'ai dormi avec mon petit frère. Il y avait une femme à côté de moi, dans cette espèce de box, qui râlait, j'ai jamais entendu un mot. Et ma mère dormait par terre.

Interviewer : On vous a donné à boire ?

Annette : On nous a donné... je me souviens qu'une fois où on a reçu une madeleine et une sardine à la tomate et à boire je n'ai pas le souvenir. Mais peut-être, mais je n'ai pas le souvenir. Et malgré

tout, quand on était sur les gradins avant, j'ai quand même connu quelque chose qui m'avait beaucoup frappée. Il y avait une très jeune femme, très belle, à côté de ma mère avec laquelle ma mère avait sympathisé. Et elle était sans arrêt en train d'embrasser un petit garçon de 2 ans qui était avec des joues roses, tout bouclé et ça me frappait beaucoup de voir cette mère qui serrait tellement son enfant dans les bras et lui il riait constamment. Et ça m'a beaucoup frappée parce que cet enfant, ça a été le premier enfant mort, huit jours pratiquement ou une dizaine de jours après, à Beaune-la-Rolande. Il est mort pratiquement tout de suite.

Interviewer : Il avait quel âge ?

Annette : Deux ans et il est enterré d'ailleurs à Beaune-la-Rolande. Et justement je me suis posé la question pendant des années si réellement j'avais vécu tout ça. Et c'est quand je suis retournée à Beaune-la-Rolande et j'ai cherché la tombe de cet enfant -parce que je me disais « J'ai pas rêvé et je me souviens bien de ça » - j'ai retrouvé son... j'avais juste son prénom, il s'appelait Henri et j'ai retrouvé sa tombe. Enfin il n'était pas seul, il y avait d'autres enfants qui étaient morts aussi au camp. Ca m'a bien rappelé tout, en fait.

Interviewer : Le livre que vous avez écrit, on va en parler tout à l'heure, mais il commence par un poème. Est-ce que c'est vous qui avez écrit le poème ?

Annette : Oui, oui oui. Quand j'ai revu la tombe de ce petit garçon...

Interviewer : Est-ce que vous pourriez le lire ? Parce qu'il est très beau. Est-ce que vous pourriez peut être le lire maintenant parce que puisqu'on parle de ce petit garçon...

Annette :

Aujourd'hui, je suis allée au cimetière

de Beaune-la-Rolande

Tant d'années après

Une force étrange m'y poussait

j'ai erré parmi les tombes

certaines très anciennes

une à une je les regardais

je cherchais

un nom, un souvenir

Avait-il seulement existé ?

Et soudain, dans un coin

écarté et triste,

j'ai vu une dalle de pierre grise

et parmi quelques noms

le sien était écrit

c'était lui, je le savais

Henri

1940- 27 juillet 1942

Henri

mon joyeux lutin du Vel d'Hiv'

Henri aux joues roses aux boucles brunes

mon petit voisin rieur

Des nuits et des jours dans le bruit et les cris

dans l'ordure et la puanteur

Assis près de moi sur le gradin

sa mère si belle l'enlaçant tendrement

sur les gradins du Vel d'Hiv'

Henri, deux ans, le premier enfant mort du
camp

avant les milliers d'autres...

Mais lui est resté à Beaune

Il n'a jamais pris le train

conduisant au long voyage

Et moi, couchée sur la paille pourrissante

balayée par les phares blancs des miradors

je me souviens, j'avais neuf ans,

toute la nuit, sa mère hurlant folle

à Beaune-la-Rolande

Alors d'ailleurs sur la tombe de ce petit garçon -pour moi ce petit
garçon, c'est le symbole de Vichy, parce qu'il n'a pas été tué en

Allemagne, il a été tué en France, dans un camp gardé par les Français parce que moi tout le temps de ma détention, je n'ai rencontré que des Français- et sur sa tombe, il y avait marqué « Tué par les fascistes hitlériens.» Il n'y a pas trop longtemps, sa tombe a été refaite et c'est toujours marqué « Tué par les fascistes Hitlérien ». Mais moi, je pense qu'il est victime, bon d'accord c'est le Nazisme qui est responsable en premier lieu, mais c'est quand même la politique de Vichy qui a fait que cet enfant-là a été arrêté et est mort à deux ans au camp de Beaune-la-Rolande.

Interviewer : Au Vel d'Hiv, vous n'avez pas vu d'Allemands du tout ?

Annette : Non, jamais. Ni à Drancy, ni à Beaune-la-Rolande.

Interviewer : Donc les seuls Allemands que jusque-là vous avez vus, c'étaient les gentils soldats qui...?

Annette : Oui. Non, il y avait quand même des inscriptions allemandes dans les rues. Mais disons que l'arrestation, les mauvais traitements, ça a été directement fait par des Français.

Interviewer : L'ordre de porter l'étoile jaune, pardon pour revenir un peu en arrière, comment on l'a su ? C'était écrit où ? Comment est-ce que vous saviez ? Est-ce que vous vous souvenez de cela ?

Annette : Non. Ca je pense, il y a eu un décret

Interviewer : Un décret allemand ?

Annette : Non, c'était des décrets, je crois, français - c'était des lois françaises, des décrets français mais certainement sous ordres allemands.

Interviewer : Ca a été publié par l'administration française ?

Annette : Ah mais non, de toute manière l'administration française a été au-delà puisque quand elle a institué le Statut des Juifs en 1940, elle a devancé les demandes des Allemands et elle a été même plus loin dans la formulation de l'identité juive puisque elle a mis en avant la notion de race et non pas de religion.

CASSETTE 3

Interviewer : On peut devancer les choses ? Est-ce qu'on peut revenir au Vel d'Hiv ? Donc c'est la première nuit. Vous êtes malade. Vous êtes couchée avec votre frère et votre mère à côté.

Annette : Ce n'est pas la première nuit. C'est au bout de trois jours à peu près.

Interviewer : D'accord trois jours se sont passés ?

Annette : Sur les gradins.

Interviewer : D'accord, sur les gradins et c'est la troisième nuit environ que vous êtes malade.

Annette : C'est du reste pour ça qu'on a dû partir pratiquement les derniers, dans les derniers du Vel d'Hiv parce qu'ils ont dû évacuer les malades à la fin.

Interviewer : Donc au fur et à mesure que vous êtes là, les gens partent. De nouveaux arrivent ou pas ?

Annette : Non, non, non.

Interviewer : Donc ça se vide le Vel d'hiv ?

Annette : Je n'ai pas tellement le souvenir. Moi, les conditions du départ, le seul souvenir que j'en aie c'est qu'on respire parce que c'était irrespirable, c'était vraiment irrespirable. Et puis d'un coup, on avait espoir. Par exemple, je n'ai pas souvenir du train alors qu'on a pris le train à la gare d'Austerlitz dans les wagons à

bestiaux. Mais juste le fait de sortir du Vel d'Hiv, ne serait-ce que pour aller à la gare, rien qu'à ce moment-là, c'est un moment où on respire un peu. Et alors, simplement j'entends les gens qui disent « On va aller à Beaune-la-Rolande » et qui commencent à dire « Mais il y en a d'autres qui vont à Pithiviers. » Donc ils savaient très bien où ils allaient. Et ceux qui allaient à Pithiviers, les gens disaient « Ils ont de la chance ! Les gens qui vont à Pithiviers vont être libérés » et peut-être que ceux qui allaient à Pithiviers devaient dire le contraire. Il y avait toujours cet espoir que le sort du voisin était meilleur que celui qui nous attendait. Donc on arrive à Beaune-la-Rolande.

Interviewer : Vous partez donc comment ? Vous ne vous souvenez pas de quelle date ?

Annette : C'est fin juillet, le 21.

Interviewer : Donc du 17...

Annette : Non, du 16.

Interviewer : Donc quatre jours plus tard. Cinq jours plus tard le 21 août...

Annette : Cinq-six jours.

Interviewer : Et vous ne vous souvenez pas le départ du Vel d'Hiv ?
Vous vous souvenez...

Annette : Ce moment de respiration. Je me souviens pas du voyage en train et l'arrivée à Beaune-la-Rolande mais je vois toujours ce regard des gens du village parce qu'on a dû le traverser sur toute sa longueur. De la gare au camp. Le camp, il touchait le village. Alors je me souviens de l'arrivée au camp. C'était un camp entouré de fils de fer barbelés. Il y avait des miradors avec des gendarmes avec des fusils.

Interviewer : Français, des gendarmes français ?

Annette : Ah oui ! Il n'y avait que ça. Du camp, ce dont je me souviens très bien c'est qu'on apercevait l'église du village qui semblait très proche. On était vraiment près de l'église. Et puis donc on arrive dans ce camp entouré de barbelés et on nous attribue une baraque à nous. C'était des baraques en bois à châlits. Mais comme on est arrivés les derniers, nous, il n'y avait plus de baraques à châlits ... la baraque où nous étions, numéro 11, on a dormi par terre. Il y avait de la paille par terre directement et au milieu, de chaque côté, les gens se touchaient pratiquement les uns les autres.

Interviewer : Vous étiez nombreux dans cette baraque ?

Annette : Oh c'était, je ne peux pas dire combien mais on était vraiment innombrable dans cette baraque. Et vraiment les uns sur les autres.

Interviewer : En arrivant, vous descendez du train et vous allez à pied ? Vous parliez du regard...

Annette : J'ai ce souvenir parce que c'est par la suite que je l'ai davantage ressenti. Ce que je me souviens c'est que, immédiatement, il y avait quelques points d'eau et les femmes se sont arraché leurs vêtements pour se laver et elles ont commencé à se disputer pour avoir accès aux points d'eau. Il y avait vraiment une violence autour de...

Interviewer : De grandes tensions ? C'est la première fois qu'on pouvait se laver ? Depuis le 16 ?

Annette : Il y avait un besoin. Alors après, on rentre dans les baraques et là c'est pareil de voir ces femmes se disputer, ça me choque, ça me choque énormément. Et après...

Interviewer : Vous êtes avec votre mère et votre petit frère ?

Annette : Oui.

Interviewer : Est-ce que vous parlez ? Est-ce que votre mère vous parle de vos deux frères qui...

Annette : Non, non, pas du tout. Enfin peut-être mais je ne m'en souviens pas.

Interviewer : D'accord.

Annette : Je me souviens que, nous, on avait la couche contre la porte et il a dû pleuvoir parce que de l'eau tombait sur ma mère. Et mon frère et moi on s'est disputés parce qu'elle a demandé qu'on vienne, elle a dit « Qui est-ce qui veut dormir à côté de moi ? » Et puis mon frère et moi, on ne voulait pas dormir à côté d'elle parce que, comme elle recevait de l'eau sur la tête, on n'avait pas envie de se faire mouiller. Voilà ça c'est quelque chose...

Interviewer : C'est une première nuit ...

Annette : C'était la première nuit. Aussi, c'est que j'ai eu envie d'aller faire pipi la nuit. Il y avait l'interdiction de sortir de la baraque et j'ai tellement supplié ma mère qu'elle m'a accompagnée. Il y avait les miradors, les projecteurs qui balayaient le camp, et je ne sais pas, il y a eu un faux mouvement et j'ai eu le doigt coincé dans la porte. J'allais crier et ma mère m'a mis la main sur la bouche pour que je me taise. Et le fait de ne pas pouvoir crier, ça m'a fait aussi très peur.

Interviewer : Elle vous a mis la main sur la bouche pour que vous ne criiez pas, pour ne pas réveiller les gens.

Annette : Non, pour ne pas attirer l'attention des miradors, des gendarmes puisqu'il était interdit, on était braqués

Interviewer : Qui était dans ce camp ? Est-ce qu'il y avait des hommes aussi ?

Annette : Il y avait une baraque d'hommes où quelquefois on s'approchait pour voir ce que c'était. Parce que le camp de Beaune-la-Rolande était réservé qu'à des hommes étrangers. Au départ, depuis 41, on y enfermait les Juifs parisiens d'origine étrangère. Mais dès mars ou avril, ils ont été envoyés à Auschwitz. Ils ont été parmi les premiers envoyés à Auschwitz pour dégager, pour laisser la place justement pour les Juifs de la rafle du Vel d'Hiv. Rien n'était préparé pour les femmes et les enfants, ni la nourriture ni rien du tout. Rien n'était préparé pour les accueillir.

Interviewer : Et donc il y avait surtout les femmes et les enfants qui étaient ensemble. Et une baraque d'hommes à côté. Est-ce que vous vous souvenez si c'était surtout les Juifs étrangers ? Est-ce que c'était de gens qui avaient un fort accent ?

Annette : Oui, oui mais les enfants étaient tous français. Ils étaient pratiquement tous nés à Paris ou c'était peut-être des Juifs étrangers surtout polonais. Mais d'un autre côté, on leur avait retiré la naturalisation à certains puisque la naturalisation avait été retirée, je crois... il fallait avoir plus de dix ans.

Interviewer : Et donc la première nuit ?

Annette : Oui, voilà, tant que ma mère est là, tant que ma mère est là... elle est très disponible. D'un coup, elle qui était toujours... je ne sais pas... le fait d'être là ou peut-être de sentir quelque chose, elle joue sans arrêt avec nous.

Interviewer : Vous êtes là combien de temps avec elle ?

Annette : Avec elle, on est là jusqu'au 7 août.

Interviewer : Donc environ une dizaine de jours. Et qu'est-ce que vous faites pendant ces journées ?

Annette : J'ai le souvenir pleinement de jouer avec ma mère. On est sur elle. Elle est couchée... on la chatouille. Elle est là. Elle joue physiquement avec nous.

Interviewer : A l'intérieur ?

Annette : Non dehors, on n'était jamais à l'intérieur. Alors aussi ce qui m'avait choquée quand on était là-bas, le premier jour, c'est que devant les baraques, il y avait des trous sans portes ni rien, c'étaient les latrines, sans portes. Et là, les adultes, comme les enfants, ils faisaient leurs besoins aux yeux de tout le monde. C'est-à-dire qu'il n'y avait plus de pudeur, plus rien du tout. On était comme des animaux. On s'habituaît à ça.

Interviewer : Vous vous souvenez d'avoir été choquée...

Annette : D'avoir été très choquée...

Interviewer : ... en le voyant

Annette : Et en plus, on avait peur parce qu'il y avait des gros vers au fond des latrines. C'était des latrines peut-être qui étaient installées déjà avant.

Interviewer : Ca devait sentir mauvais ?

Annette : Ca sentait très mauvais. Ca sentait très mauvais. Du reste, par la suite, juste sur le plan anecdotique, mon frère a eu l'occasion de rencontrer un paysan qui habitait juste à côté qui s'est plaint que, quand le camp a été évacué, la merde des internés juifs avait pollué la région... Alors donc on est là. Et là commencent à avoir lieu des départs de femmes, on a su. Alors on n'avait pas le droit ni de

recevoir de courrier, ni de recevoir de colis bien sûr. Je sais que ma mère a réussi à faire passer une lettre parce qu'il y avait un trafic autour des fils de fer barbelés. Il y avait constamment des gendarmes et des gens du pays qui venaient nous regarder.

Interviewer : C'est là où ce regard...

Annette : Ce regard. Mais ça, il y est tout le temps ce regard.

Interviewer : Il est comment ce regard ? Il est curieux ? Il est hostile ?

Annette : Un regard de dégoût. C'est comme ça que je le ressentais. Mais il faut dire qu'on ne devait pas être très propres et très agréables à regarder incontestablement. Incontestablement.

Interviewer : Alors qui était dans les camps ? Qui s'occupait de l'organisation et de la distribution d'eau ?

Annette : Alors il y avait donc des gendarmes, des douaniers.

Interviewer : Que faisaient les douaniers qui gardaient ?

Annette : Ils gardaient aussi. Mais ça je ne l'ai su qu'après. Pour moi un uniforme, c'était un uniforme. Et j'ai su qu'ils avaient fait appel à des gens aussi du pays payés pour certaines activités.

Interviewer : Lesquelles ?

Annette : Par exemple les femmes du pays ont accepté, moyennant finances, de fouiller les femmes. Il y avait tarif de jour, tarif de nuit. Elles n'ont pas hésité à le faire, à arracher les boucles d'oreilles aux femmes qui allaient partir en déportation.

Interviewer : Pour en faire quoi ?

Annette : Normalement c'était pour rendre à la direction du camp qui devait certainement donner ça à la Gestapo peut-être mais en gardant une certaine quantité de choses.

Interviewer : Donc les femmes n'avaient pas le droit d'avoir des bijoux ?

Annette : Non, ça c'était au moment du départ à Auschwitz.

Interviewer : Donc vers le 7 août ?

Annette : Non, ma mère, c'est le dernier convoi. Dès le début août, il a commencé à y avoir des convois. Donc des convois de femmes et d'enfants au-dessus de 12-14 ans parce que [pour] la rafle du Vel d'Hiv, les ordres [étaient] très stricts : les Allemands ne voulaient pas les enfants. Normalement, c'était au-dessus de 16 ans ou 18 ans.

Mais le gouvernement de Vichy, sous prétexte d'être bon et de ne pas séparer les familles, a exigé qu'on laisse les enfants avec les familles, avec les femmes.

Interviewer : Pour qu'ils partent ?

Annette : Pour qu'ils soient déportés. En fait, ils voulaient se débarrasser de tous les Juifs d'origine étrangère, d'origine immigrée étrangère. Donc ce qui s'est passé c'est que, comme Berlin ne donnait pas de réponse au sujet des enfants, ils ont commencé à faire partir les femmes d'abord, accompagnées des enfants plus âgés, à partir du début août.

Interviewer : Donc vous êtes arrivés vers le 21 ou 22 août ? Et une petite semaine se passe dans les camps...

Annette : ... où les épidémies commencent.

Interviewer : Parlez-nous des épidémies... justement les premiers jours, vous jouez avec votre mère dehors mais il y a ces latrines. Quelle est la vie, l'organisation de la vie quotidienne ?

Annette : On cherche à se nourrir. C'est la recherche de la nourriture.

Interviewer : Qu'est-ce que vous cherchez comme nourriture ?

Annette : Je ne sais pas, je sais que je confonds [avec] après l'absence de ma mère... Je sais qu' on avait des haricots. On mangeait que des haricots dans des boîtes de conserve. Il n'y avait pas de couvercle, vous voyez, il n'y avait même pas de couverts ni rien. On avait des boîtes de conserve sûrement qui avaient contenu ces haricots, ça nous servait de gamelle et puis voilà, on mangeait des haricots. Donc crise de dysenterie.

Interviewer : Il y a les douaniers et les gendarmes. Vous avez parlé de femmes qui fouillent les femmes à déporter. Et est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre ? Est-ce qu'il y avait la Croix-Rouge ?

Annette : Il y avait peut-être une certaine direction administrative du camp puisque je sais que ma mère, quand elle a su qu'elle allait partir, elle a tenté de voir où... mais où on ne les voyait pas. Alors maintenant, il y avait les jeunes plus âgés qui aidaient aux cuisines et puis à l'infirmérie.

Interviewer : Il y avait des cuisines, il y avait une infirmérie ?

Annette : Oui, mais moi je m'en souviens pas.

Interviewer : Vous ne vous souvenez pas très bien. C'est donc au début du mois d'août que les convois commencent ?

Annette : Oui, mais je n'ai pas le souvenir des autres. Moi, j'ai le souvenir que du convoi de ma mère.

Interviewer : Et juste avant de venir à ce moment-là, l'histoire des bijoux, les femmes qui partaient n'avaient pas le droit d'emporter des bijoux

Annette : Ni bijoux ni argent, rien du tout.

Interviewer : Donc ça leur a été confisqué. Est-ce qu'on leur donnait un reçu ou ça leur était tout simplement confisqué ?

Annette : Je pense que j'ai le souvenir qu'il y a toujours au milieu du camp une petite table et toujours quelqu'un de l'administration qui écrit.

Interviewer : Vous ne savez pas ce qu'il écrit là ?

Annette : Non. Alors je peux raconter pour le départ de ma mère. Donc c'était le dernier convoi. Elle devait être déjà prévenue des autres convois qui sont partis depuis le début août et là, il y a eu un rassemblement au milieu du camp, les femmes ont été mises nues. Je suppose justement que c'était pour les fouiller. Je sais qu'avant, déjà la veille, ma mère avait tenté de me faire partir avec elle, enfin c'est ce que j'ai compris, en disant que j'étais malade parce

que je pense que je devais avoir de la fièvre, elle le voyait en touchant le front et puis ça ne s'est pas fait. On n'a pas voulu.

Interviewer : Qui n'a pas voulu, vous vous souvenez ?

Annette : Il y avait une directrice du camp.

Interviewer : Vous êtes allée avec votre mère ?

Annette : Je suis allée avec ma mère. Il y avait une directrice du camp qui s'appelait Mme La Rochelle ou La Rochette qui avait une réputation de dureté qui s'est vérifiée d'ailleurs, qui s'est vérifiée. Alors est-ce qu'elle était représentante de la Croix-Rouge ? Elle devait être la secrétaire qui devait régler tous les problèmes. Et alors, je sais que ma mère s'est adressée à une dame -parce que certaines femmes restaient au camp avec, peut-être, des malades, des enfants plus jeunes- et elle lui a donné un petit bout de savon qu'elle avait réussi [à conserver] en lui demandant de s'occuper de Michel et moi en nous lavant avec ce petit bout de savon. Et elle avait cousu un peu d'argent dans les épaulettes de la petite veste de Michel. Peut-être [aussi] dans la mienne, je n'ai pas souvenir. Je me souviens davantage de mon frère. Evidemment, on n'a jamais rien retrouvé.

Interviewer : Donc ça c'est déjà quand vous restiez ?

Annette : C'est la veille.

Interviewer : Mais elle savait qu'elle allait partir et que vous n'alliez pas partir avec elle ?

Annette : Elle savait qu'elle allait partir et qu'on n'allait pas partir

Interviewer : Est-ce qu'on peut revenir au moment, si vous vous en souvenez, quand elle va voir cette madame la Rochelle ou La Rochette pour lui demander de l'aide ?

Annette : C'est qu'elle m'a traînée, qu'elle a essayé de la voir et que ça a été impossible.

Interviewer : On lui a dit non, elle doit vous laisser ?

Annette : Oui, ça a été impossible.

Interviewer : D'accord, elle laisse cet argent et cette savonnette à quelqu'un

Annette : Non, l'argent, elle le coud.

Interviewer : Et la savonnette à cette femme. Elle sait qu'elle va partir seule ? Que ce petit bout de savon...

Annette : Elle sait qu'elle va partir seule alors là, je me souviens de ce départ qui s'est fait dans une violence terrible, c'est-à-dire qu'il y avait des hurlements, des hurlements qui perçaient les oreilles parce que nous, les enfants, on s'accrochait aux mères. En plus comme c'était le dernier convoi, la tension avait encore monté. Les femmes ont donc été mises nues, battues, avec les enfants, à coups de crosse et pour nous séparer, parce que c'était impossible de nous séparer, les gendarmes ont arrosé de jets d'eau glacée les femmes et les enfants. Et finalement, au bout de quelques temps, le camp s'est calmé. Il y avait donc tous les enfants d'un côté -je me souviens que je tenais serré mon petit frère- et les femmes et les enfants plus âgés de l'autre. Les gendarmes au milieu. Et là, je vois ma mère au premier rang, je la vois vraiment comme si c'était là encore maintenant et qui nous fait signe. Et avec ses yeux, elle nous fait signe. C'est la dernière fois que je l'ai vue. Alors, j'ai su après, parce que c'est quelqu'un du pays qui l'a raconté, donc on a mis les femmes dans les camions, on les a conduites à la gare de Beaune-la-Rolande.

Interviewer : Les femmes déjà habillées ?

Annette : Oui, on les a fait se rhabiller. Et puis on les a conduites à la gare de Beaune-la-Rolande pour rejoindre Pithiviers. Pithiviers et Beaune-la-Rolande sont partis ensemble...

Interviewer : Dans les wagons à bestiaux ?

Annette : Oui. Et il y avait quelqu'un, qui habitait justement sur la gare, qui a vu les femmes sorties du camion par les gendarmes, par les cheveux, tirées par les cheveux et puis traitées toujours dans des conditions de violence. Alors ce qu'on s'est aperçu quand le camp a été vidé, nous, les enfants c'est que les trous des latrines étaient remplis de bijoux. Avant de partir, les femmes savaient peut-être où elles allaient, beaucoup ont jeté leur alliance, leurs boucles d'oreilles dans la merde. Et après, ça on l'a su aussi après parce qu'il y a eu un livre très documenté qui a été fait là-dessus puisqu'il y a eu même des mesures strictes, les gens du pays ont tamisé les latrines pour récupérer les bijoux.

Interviewer : Donc là votre mère part dans le dernier convoi et vous restez ?

Annette : Alors, le convoi du 7 août où il y avait un convoi extrêmement nombreux, je ne peux pas dire combien, plus de 1.000. Et sur ce convoi-là, je crois que, à la fin de la guerre, il y a eu deux survivants.

Interviewer : Deux personnes, deux femmes qui ont survécu ?

Annette : Non, je ne crois même pas que c'étaient des femmes.

Interviewer : Deux personnes ont survécu et le convoi donc [est] parti à Auschwitz ?

Annette : Directement à Auschwitz où les enfants... enfin ceux de plus de 12 ans, peut-être qu'on les a gardés un certain temps pour le travail. Ma mère, elle avait 33 ans à l'époque, elle avait 33 ans, elle était robuste. Bon, c'est vrai qu'elle avait dû être considérablement amaigrie par les conditions du Vel d'Hiv et quand même des premiers temps de Beaune, mais c'était une femme vigoureuse, alors certains m'ont dit qu'elle aurait quand même été prise pour travailler quelque temps mais je ne sais rien. Je ne sais rien du tout.

Interviewer : Donc vous restez ... ?

Annette : Alors nous, les enfants, on reste seuls, on reste complètement seuls parce que personne ne s'est occupé de nous. Là ça s'est très mal passé. D'abord moi, je suis tombée complètement malade. Je ne voulais plus sortir de la baraque. J'étais sur la paillasse. Je pensais que j'avais fait quelque chose de mal

Interviewer : Pourquoi ?

Annette : Pour qu'on m'ait séparée de ma mère. Le fait d'avoir pas voulu dormir à côté d'elle, je pensais que c'était normal ce qui nous arrivait.

Interviewer : Vous n'avez pas voulu dormir à côté d'elle parce qu'il pleuvait ?

Annette : Parce qu'il pleuvait. J'avais ce remord de ça et je pensais qu'on avait dû faire quelque chose qui méritait qu'il nous arrive ça. Donc, je ne voulais plus sortir. Je me laissais mourir.

Interviewer : Vous aviez peur ou pas ?

Annette : J'étais sans ressort, complètement sans ressort et c'est mon petit frère qui me tirait pour me faire prendre l'air. Il avait sept ans et j'étais couverte de dysenterie et qui me nettoyait, qui me torchait, qui me nettoyait. Et bon, il faisait beau et on a commencé donc à errer dans le camp avec mon petit frère. Je me souviens qu'on arrachait des brins d'herbe pour manger parce qu'il n'y avait rien, il n'y avait rien.

Interviewer : Qui est resté dans le camp ?

Annette : Des enfants et peut-être quelques femmes mais qu'on ne voyait pas. Et les gendarmes qui nous paraissaient très menaçants. Les gendarmes de l'extérieur qui nous gardaient et qui nous parlaient brutalement. Et nous, on était là, les enfants, et le camp nous paraissait très grand et d'ailleurs, les enfants ont changé de baraque. Le camp était à nous. On avait une chanson à l'époque. On

chantait : *A Beaune-la-Rolande, on n'est pas trop mal mais on bouffe toujours des fayots.* Et on se préoccupait, avant la séparation, si on allait pouvoir rentrer à l'école. C'était ça qui nous préoccupait, les enfants.

Interviewer : Rentrer à l'école où ?

Annette : Retourner à Paris. Pour nous, après tout, c'était la période des vacances.

Interviewer : Donc il n'y a que des enfants. Est-ce que maintenant vous pouvez vous souvenir combien est-ce qu'il y avait ? 50 enfants ?

Annette : On était plus de 2.000 enfants.

Interviewer : Combien ?

Annette : 2.000.

Interviewer : Vous étiez plus de 2.000 enfants... Et vous vous souvenez de beaucoup d'enfants de votre âge ?

Annette : Oui

Interviewer : Et pas d'organisation d'aucune sorte ?

Annette : Non, personne. Vous savez j'ai entendu beaucoup de gens qui ont dit, j'ai même rencontré des gens qui m'ont dit, une femme qui m'a dit : « Vous savez, vous vous rappelez quand je m'occupais de vous ? » Beaucoup de gens m'ont dit : « On s'occupait »... C'est pas vrai ! Parce que ceux qui ont eu un geste vis-à-vis des enfants, vis-à-vis de nous, ça, je m'en souviens. Que ce soit à Beaune-la-Rolande que ce soit à Drancy, je n'ai jamais vu personne s'occuper de nous. Personne. C'est pas vrai ça, ceux qui disent « On s'est occupé des enfants d'une manière », c'est pas vrai. On était vraiment abandonnés, complètement abandonnés, complètement seuls. Mon petit frère, comme il avait 7 ans, avait vu que les enfants de moins de 4 ans -il était très petit- avaient le droit à un peu de lait. Est-ce que c'était avant le départ de ma mère ou après ? On avait réussi à avoir un biberon de lait, il avait réussi. Il était très débrouillard. Et toute la journée, on secouait ce biberon pour essayer d'en faire du beurre. Mais comme [le lait] était coupé d'eau, on n'a jamais réussi. C'était la seule chose qui changeait des haricots qu'on avait. C'est pour ça qu'on chantait cette chanson sur les haricots. Alors on a dû rester une quinzaine de jours comme ça

Interviewer : La femme, à qui votre mère a donné ce bout de savon, vous ne l'avez pas revue ?

Annette : Non, jamais, non. On était devenus craintifs... le fait d'être sans mère, on avait peur. On n'avait personne sur qui s'appuyer. On nous a réunis, on nous a poussés une fois dans la baraque et là, il y

avait un homme avec une tondeuse qui a commencé à nous raser les cheveux, la tête. Il y avait des poux, il y avait de la vermine, il y avait des maladies. On était tous couverts de boutons, on était très sales, très, très sales et ça pullulait la vermine. La paille... C'était pas très loin de Paris, Beaune-la-Rolande. C'est Orléans. C'est à une heure de Paris. Et on nous a donc rasés. On a commencé par mon petit frère. Alors c'était dans les pleurs parce que, peut-être que maintenant les jeunes aiment se faire raser mais à l'époque c'était une tragédie de se faire raser. Pour mon frère qui avait des beaux cheveux blonds avec une boucle là (*elle désigne son front*) , il pleurait. Et ça je me souviens. Je le revois, on le rase et les gendarmes se moquent de lui. Au lieu de raser complètement, ils ont fait des traces sur le sommet...

Interviewer : c'étaient des adultes ?

Annette : Oui bien sûr ! Ils ont fait des traces, ce qui fait que ça donnait un aspect encore plus répugnant, et c'est à ce moment que mon frère aussi m'a dégoûtée. On se dégoûtait. Enfin moi, il me dégoûtait. Le fait de ce regard dans la population de saleté, j'en avais tellement conscience que même mon propre frère, il n'avait plus un aspect humain. Et alors donc les petits garçons cherchaient des bérêts pour se les enfoncer sur la tête. Moi aussi, j'ai été rasée mais j'ai plus le souvenir de mon frère. Et alors après, on nous a entraînés dans une douche. Est-ce que c'était dans la même baraque, je ne me rappelle pas. Il y avait des grands seaux. Moi, c'est le souvenir que j'en

ai...avec de la peinture jaune et on nous a fait, est-ce que c'était des étoiles ou des traces ? enfin des marques sur nos vêtements. Je me souviens de cette peinture qui dégoulinait. Après on a été tous rassemblés, les enfants, on nous a dit de prendre nos baluchons et on nous a conduits à la gare et c'est là où j'ai vu vraiment les gens qui nous regardaient parce qu'on allait marcher un bon moment. La gare était loin - 2-3 kilomètres à traverser. On s'est traînés comme ça. On se tenait par la main. Moi, je faisais attention parce que j'avais une petite sandalette et la bride s'était cassée, et surtout on n'avait qu'une peur, c'est de traîner, de perdre... un frère ou une sœur. Et j'ai su - mais ça j'en ai pas la mémoire - mais les gens l'ont raconté par la suite que les enfants, quand ils ont été conduits à la gare, pour aller en fait à Drancy, ils chantaient. Parce que les enfants, dont j'étais, étaient sûrs de retrouver leurs mères. Donc ils chantaient à l'idée de retrouver leurs mères. Donc là, on a été mis dans les wagons à bestiaux, tous, entassés, [en]fermés dans l'obscurité totale dans ces wagons à bestiaux. Combien de temps a duré le voyage ? J'en sais rien. C'était pas trop loin mais ça pouvait traîner et on nous a conduits directement à Drancy.

Interviewer : Juste avant cela quand on vous a rasés, 2.000 enfants, c'est beaucoup. Il y avait 2.000 enfants à ce moment-là dans le camp ?

Annette : Il devait y avoir peut-être 1.500. Ah oui, beaucoup d'enfants.

Interviewer : On peut penser qu'il y avait beaucoup de gendarmes pour même entourer 1.500 enfants.

Annette : Ah il y avait pas mal de gendarmes ; ils gardaient les enfants. Alors vous savez avec les enfants, moi, je n'ai pas le souvenir de ça, mais il y avait les appels.

Interviewer : Il y avait des appels ?

Annette : Des appels.

Interviewer : Tous les matins ?

Annette : Tous les jours.

Interviewer : Et qu'est-ce que vous faisiez ?

Annette : Moi, je n'ai pas le souvenir de ça, mais je l'ai su. Quelqu'un a retrouvé tous les documents, les archives, à Orléans d'ailleurs, très méticuleusement rangées où il y avait les comptes-rendus d'appels avec les enfants. Alors évidemment en plus, il y avait des enfants qui ne savaient même pas leur nom.

Interviewer : Parce qu'ils étaient petits ?

Annette : Ben oui, ils étaient petits, il y avait des gens très jeunes.

CASSETTE 4

Interviewer : Comment ça se passait entre [votre frère et vous]?

Annette : On se quittait pas tous les deux. Il n'y avait pas de solidarité entre les autres enfants et nous-mêmes parce qu'il y avait des disputes au sujet de la nourriture. Donc, par exemple, les enfants plus grands bouscullaient les plus petits mais entre frères et sœurs, il y avait une entraide. C'était comme ça, vous savez dans les

conditions carcérales, la générosité s'arrête rapidement au proche entourage. Vous savez, quand même je vais rajouter quelque chose, et je ne sais pas si je l'ai dit, moi ce que j'avais conscience à cette époque c'est que c'était normal tout ce qui nous arrivait parce qu'on était juifs... le fait d'être juif, voilà c'était ça. Il fallait qu'il arrive ces choses-là. C'était pas étonnant, on s'habituaient à ça.

Interviewer : Quand vous regardez votre frère, qui est rasé d'une manière ridicule et qui commence à vous dégoûter, est-ce que vous étiez consciente de vouloir partager la nourriture ?

Annette : Je l'aimais encore plus. Ca c'était pour moi... comment dire ? Il me faisait une pitié terrible.

Interviewer : Dégoût, pitié, ça ne veut pas du tout dire que vous l'aimiez ?

Annette : Énormément de pitié pour lui, pour son chagrin.

Interviewer : Donc votre frère a 7 ans, il doit être très petit s'il peut passer pour avoir 4 ans. Est-ce qu'il y avait vraiment des enfants très petits ?

Annette : Oui, très petits. Il y avait des tout petits enfants. Tout petits.

Interviewer : Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui leur arrivait ? Vous vous souvenez ?

Annette : Il y avait vraiment des enfants de 2 ans à 3 ans. Normalement au départ, ils laissaient les mères avec les tout petits mais après...

Interviewer : Donc vous allez... ?

Annette : Voilà et on arrive à Drancy. On arrive à Drancy où, quand on arrive, moi le souvenir que j'en ai, c'est qu'on est au milieu, devant ces bâtiments, au centre et on nous distribue une sorte de chocolat enfin de liquide à la couleur de ...

Interviewer : Une boisson ?

Annette : Une boisson. Pour moi, chaque fois qu'il y avait un changement [je pensais] que ça allait être mieux peut-être. Oui voilà le fait qu'il y ait cette distribution de boisson qui était réconfortante, c'était un camp qui allait être très bien mais quand même... j'avais donc connu Drancy de l'extérieur puisque je le voyais de loin quand j'allais à Bobigny et là, c'était une construction laide c'est-à-dire qui était inachevée. Il y avait ces espèces de fenêtres qui faisaient comme des trous et nous, les enfants, on a été mis tout de suite au quatrième étage, enfin dans les étages à gauche du camp, carrément par terre. Je n'ai même pas souvenir de la

paille mais peut-être qu'il y en avait. On était tous entassés dans des pièces, couverts de dysenterie. D'ailleurs l'arrivée des enfants, tous ces enfants dont j'étais, a été même décrite au procès Eichmann, je l'ai entendue, tellement c'était horrible dans l'état où étaient ces enfants-là, de saleté et de misère. Et je me souviens qu'on ne pouvait même pas descendre aux waters tellement qu'on était malades et que les escaliers étaient glissants d'excréments. Voilà dans quelles conditions on était. Et à partir de là, j'ai pratiquement aucun souvenir. Pourtant on est restés un moment mais j'ai dû retomber malade. Ce que je sais c'est que pratiquement tous les enfants qui étaient arrivés avec moi sont partis dès le lendemain et les jours suivants par convois successifs à Auschwitz où ils ont été immédiatement gazés. J'ai retrouvé leurs noms. Voyez j'ai une liste avec les noms des enfants -où nous étions d'ailleurs mon frère et moi sur un convoi- le nom d'un convoi, et dans le livre le mémorial de Klarsfeld, ces enfants-là il y a leur trace « parti ». Or ce qui s'est passé pour mon frère et moi, c'est qu'on a été rayés in-extremis de la liste et...

Interviewer : De la liste des convois à Auschwitz ?

Annette : Oui, de la liste des convois [ils] ont été rayés. Je vais vous expliquer pourquoi. Mais quelqu'un est parti à ma place parce qu'il n'y a pas longtemps, j'ai rencontré un huissier à Orléans qui tenait à me voir. Il avait entendu parler de mon livre et je me demandais qu'est ce qu'il me voulait. Il me dit : « Je voulais voir la

personne dont le nom a été rayé et ma petite sœur est partie à sa place. » Parce qu'il a réussi à avoir les listes. Il a vu mon nom rayé, enfin pas que mon nom, il y avait mon frère et moi et lui c'était sa mère et sa petite sœur... non c'était sa belle-mère parce que lui est né tout de suite après la guerre, son père s'est remarié. Cette petite fille-là qui avait deux ans ou quatre ans - j'ai sa photo d'ailleurs - elle a fêté son anniversaire le jour où elle a été gazée à Auschwitz. Non, trois ans. Elle serait partie par le convoi d'après. De toute manière pour les Allemands, il fallait que le convoi soit plein donc [quand] un était rayé quelqu'un remplaçait.

Interviewer : Vous arrivez à Drancy à quelle date ?

Annette : On a dû arriver entre le 20 et 25 août 42.

Interviewer : Et les convois commencent tout de suite ?

Annette : Oui, dès le lendemain, d'enfants.

Interviewer : Et pourquoi votre nom a été rayé ?

Annette : Parce que mon père était resté dans la clandestinité...

Interviewer : Donc, on est au moment où votre mère confie son mari comme son bien le plus précieux à la concierge ? D'accord donc c'est le jour avant la rafle du Vel d'Hiv ?

Annette : C'est ça, le soir.

Interviewer : D'accord et alors ?

Annette : Après la défense passive, parce que les Juifs n'avaient pas le droit de sortir le soir aussi à partir de telle heure comme ils n'avaient pas le droit de faire les courses à partir de telle heure mais ça bon c'était comme ça. Et mon père sort le matin pour aller nous retrouver et là, il voit un couple de vieux, de deux personnes âgées, qui est poussé par des gendarmes. Ca lui fait peur. Pas très loin de chez la concierge, il y avait un coiffeur. Il rentre en vitesse chez le coiffeur et il avait caché son étoile. Et là il y avait un Allemand et ça a été plus fort que lui, il a dit : « Mais qu'est-ce qu'on va faire de ces pauvres gens, de ces pauvres vieux ? » Et l'Allemand, mon père a le souvenir de ça, a répondu *Seife* -- du savon. Ca, c'était en 42. Donc mon père est resté un moment-là et il n'a pas compris sur le moment et quand il a voulu retourner chez moi, enfin à la maison, il y avait la concierge à la fenêtre qui a crié : « Arrêtez- le ! C'en est un ! »

Interviewer : C'est la concierge soi-disant amie d'avant ?

Annette : Voilà. Cela dit, il avait été caché par une autre concierge. Il ne faut pas généraliser le rôle des concierges. Et [elle] a pillé l'appartement aussitôt notre départ.

Interviewer : Votre père s'enfuit ?

Annette : Il s'enfuit. Là-dessus, il retourne chez cette Mme Fossies, la concierge qui l'avait hébergé. Mes deux frères...

Interviewer : qui entre temps étaient partis

Annette : Oui, le temps qu'ils le retrouvent. Ils le retrouvent et [mon père] cherche d'abord à les cacher. Il s'est adressé partout.

Interviewer : Il les retrouve chez la concierge qui l'avait caché ?

Annette : Je crois qu'ils savaient. Ils se sont attendus réciproquement. Donc mon père, il a su mais pas plus. Il a su mais il ne savait pas où on était. Il n'a jamais su qu'on était restés six jours au Vel d'Hiv. Pour lui, on était restés que quelques heures. Et puis il ne savait pas du tout où on était. Il nous cherchait. Il a retrouvé notre trace qu'en novembre 42. Il a su, parce que ma mère avait réussi à glisser une lettre avant de partir, qu'on était dans un camp d'hébergement à Beaune-la-Rolande. Mais après plus aucune trace. Et il a cherché d'abord à caser mes frères. Il s'est adressé à la Croix-Rouge où la responsable de la Croix-Rouge aussitôt lui a dit : « Mais vous portez pas votre étoile ! » et elle a commencé à tâtonner vers le téléphone. Il a compris qu'elle allait le dénoncer. Donc il s'est sauvé. Il a emmené mes frères dans une colonie de vacances où on

avait déjà été où le directeur de la colonie a répondu : « Non, je ne prends pas d'enfants juifs. » Il a été là où ma mère voulait nous envoyer [chez la femme] où nous av[i]ons passé des vacances, qui tenait un café pour des marinières. Elle ne pouvait pas nous garder non plus.

Interviewer : Et ils sont restés quand même chez elle ?

Annette : Non, pas du tout... il les trimballait à chaque fois dans le train. Il a erré avec eux, à la main. Il a erré jusqu'au moment où il a rencontré une religieuse et ça, ça s'est fait en une semaine à peu près, ça a perdu du temps pour ma mère, c'est ce qu'il se reproche sans arrêt. Il a rencontré une religieuse qui lui a donné une adresse. Il y a été. Il a frappé, il y a eu une religieuse - c'était rue du Bac à la maison mère des Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul- il lui a dit : « Aidez-moi ! » Elle lui a dit : « Dites-moi la vérité si Dieu le veut, je vais vous aider. » Et puis à partir de là, elle a pris les choses en main. Elle a mis mes frères dans un orphelinat et mes frères au moins étaient déjà casés.

Interviewer : Et comment il a trouvé en fait cette adresse ? C'était par autre religieuse qu'il a rencontrée, qu'il a abordée... Comment cela s'est passé ?

Annette : Elle lui a dit - mais moi je ne l'ai pas su, c'est un de mes frères qui me l'a dit et il n'y a pas tellement longtemps- qui l'a vu et qui a dit : « Il semblerait que vous ayez des ennuis. »

Interviewer : C'est elle qui s'est adressée à lui ?

Annette : Oui, il m'avait raconté qu'il avait rencontré une religieuse mais bon il avait dû écourter l'histoire. La religieuse qui nous a aidés, qui nous a cachés, elle l'a fait d'elle-même. Ce n'était pas une décision de sa hiérarchie. Et juste pour en terminer avec elle, c'est que par la suite, bien après la guerre, elle a été en Israël où elle s'occupait d'orphelinats, d'enfants en difficulté mais aussi bien juifs que palestiniens, d'enfants israéliens. Et cette année, on lui a fait remettre la médaille des Justes.

Interviewer : Elle s'appelle comment ?

Annette : Elle s'appelait Sœur Clotilde et après, elle s'est fait appeler, quand elle était en Israël, en souvenir de nous d'ailleurs, elle s'est fait appeler Soeur Myriam. Elle est décédée et on est restés très liés avec sa famille. Enfin, très liés, on se voit de temps à autre.

Interviewer : Et donc elle a organisé pour vos frères...

Annette : Non, donc elle a caché mes frères mais là mon père donc lui, une fois qu'il a été tranquille du côté de mes deux frères, il s'est occupé de nous sauver nous. Il avait entendu parler que, rue de la Bienfaisance, il y avait le siège de l'Union générale des Israélites de France qui avait été créée par le gouvernement français et les Allemands pour soi-disant servir d'interlocuteur et aider socialement les Juifs. Et là, il a su qu'il y avait un responsable qui s'appelait Israelowicz qui était originaire de la région de Cracovie. Une soeur de ma mère avait été domestique dans sa famille qui était très riche. Donc avec ça, il a été le voir. Cela dit, il a trouvé un jeune homme assez sûr de lui, un homme jeune plutôt, arrogant, qui a renvoyé de manière très brutale un enfant qui avait été ramassé tout seul, errant, et il avait dit : « Vous avez qu'à le reconduire au commissariat. » Mais mon père, il l'a écouté c'est-à-dire qu'il en renvoyait un et il en écoutait un autre. C'est très complexe les relations mais mon père a payé. Mon père avait des économies et il a payé. Il lui a donné des pièces d'or. Je ne sais pas combien. Il avait quelques Louis d'or qu'il avait dû, je crois qu'il en avait une dizaine qu'il lui a donnés. Et ma foi, il s'est laissé attendrir. D'abord parce qu'ils étaient originaires de la même région et parce que le fait, comme dit mon père, d'avoir la pièce d'or ça rendait que plus chères les relations.

Interviewer : Et qu'est-ce qu'il pouvait faire ?

Annette : Il est intervenu auprès de la Gestapo. L'UGIF avait le bras long à cette époque... pour une certaine période parce que cet Israëlowicz, l'année d'après, a été déporté lui-même. Peut-être qu'il avait le bras long le temps qu'il avait la responsabilité mais ça ne faisait qu'attendre son tour.

Interviewer : Et il est intervenu...

Annette : Il est intervenu en disant quoi exactement ? Je ne sais pas.

Interviewer : De quelle manière ?

Annette : En disant ... Ah oui il nous a fait passer pour fourreurs parce qu'à cette époque- là, ils avaient besoin pour l'armée allemande, de fourreurs. Alors mon frère et moi, 7 ans et 9 ans, on était censés d'être des professionnels de la fourrure. Mais pour ma mère, c'était trop tard.

Interviewer : Mais votre père ne le savait pas encore ?

Annette : Il ne savait pas mais le temps qu'on nous retrouve puisque, entre le Vel d'Hiv, Beaune-la-Rolande puis après Drancy, le temps a passé et c'est miraculeusement qu'on n'a pas été mis sur ce convoi puisque on a été rayés vraiment in-extremis. La preuve [que]ma mère pouvait être sauvée. Et c'est ce que mon père se reproche et il a perdu du temps. Mais bon, c'était la période.

Interviewer : Donc là, on est à Drancy. Comment est-ce que vous apprenez cela ?

Annette : Alors on les voit partir mais moi j'ai pas tellement le souvenir. Le temps a dû passer, puisque il y a eu l'école. Les plus âgés de Drancy ont refait l'école aux enfants, donc la rentrée c'était en septembre ...

Interviewer : C'était organisé par les enfants ?

Annette : Non, c'était en octobre. Par les jeunes, par les plus jeunes. Et moi, j'ai le souvenir qu'on nous a appelés. C'est le brouillard pour moi. On nous a appelés et j'ai pensé -j'avais peur, j'avais toujours peur de ce qui allait arriver quand même- et j'ai pensé que c'était pour réparer ma chaussure. Et là on nous a dit : « Vous allez partir. » A la porte du camp, on a rempli des papiers à registres. Tout était toujours fait d'une manière administrative. On nous a mis dans un car de police. Les deux enfants, de 7 et 9 ans, dans un car de police avec 4 flics

Interviewer : Juste vous deux ...

Annette : Juste nous deux. On ne savait pas où on allait. Et là-dessus on a été persuadés, un soulagement extraordinaire, mon frère et moi, qu'on allait rentrer chez nous à la maison. On allait retrouver mes

frères, mon père et ma mère. On en était persuadés alors on s'est mis à imaginer qu'est-ce qu'on allait faire, qu'on allait se cacher, demander les clés [à la concierge], se cacher sous la table et faire la surprise au moment du repas, apparaître soudainement. On était sûrs de ça et on parlait, on parlait dans la fièvre et moi je me suis tournée à un moment et j'ai vu les flics qui pleuraient. Ça m'a beaucoup frappée [c]es hommes avec les joues couvertes de larmes et c'est là où j'ai compris qu'on rentrait pas à la maison, qu'il allait pas nous arriver encore des choses heureuses parce qu'ils pleuraient. Ils pleuraient mais ils nous ont conduits à l'asile Lamarck qui est un centre régi par l'UGIF mais sous contrôle direct de la Gestapo, notamment les enfants qui arrivaient de Drancy. On les appelait « les enfants bloqués » c'est-à-dire qu'il y avait des appels tous les jours et qu'on était obligé de rendre compte de ces enfants-là, dont les Allemands piochaient pour remplir les trains.

Interviewer : Mais pourquoi ? Pourquoi il y a eu ce passage dans...

Annette : C'était peut-être une amélioration. Les conditions étaient quand même meilleures mais c'était quand même une annexe.

Interviewer : Il y avait beaucoup d'enfants ?

Annette : Il y avait beaucoup d'enfants mais il y avait deux catégories d'enfants : il y avait des enfants qui avaient été placés par leurs parents qui avaient plus de liberté de circulation et il y

avait les enfants bloqués qui arrivaient de Drancy donc qui avaient été arrêtés et qui étaient considérés comme étant encore prisonniers.

Interviewer : Est-ce qu'à Drancy vous souffriez de faim autant que...

Annette : Oh, oui.

Interviewer : Il y avait toujours ce problème de faim ou...

Annette : Oh oui, on était squelettiques, on était squelettiques. J'ai une photo prise à l'asile Lamarck où l'on nous voit encore mon frère et moi rasés, où l'on voit l'état de maigreur.

Interviewer : Donc vous arrivez à l'asile Lamarck

Annette : Alors l'asile Lamarck, c'est à Montmartre c'est-à-dire en plein centre de Paris. A cette époque, il y avait une animation à Paris, une certaine joie de vivre pour certains et il y avait ce lieu où les enfants étaient dans cet état-là.

Interviewer : Il y avait combien d'enfants plus ou moins ?

Annette : Je ne sais pas, c'était bourré d'enfants, c'était bourré. Il en arrivait de Drancy. On rasait aussi. On continuait à nous raser parce qu'il y avait des poux. Il y avait une épidémie de scarlatine, de diphtérie. C'était une ambiance un peu folle.

Interviewer : Est-ce que les conditions étaient meilleures ? Vous pouviez vous laver ?

Annette : Il y avait des douches.

Interviewer : Il y avait des douches ?

Annette : Oui, il y avait des douches. Je m'en souviens.

Interviewer : Vous aviez plus de nourriture ?

Annette : Oui mais on nous mettait un produit sur la nourriture, une espèce de poudre -je n'ai jamais su ce que c'était- qui donnait un goût infect à la nourriture. Et entre nous, les enfants, on disait : «On fait des expériences sur nous. Faut pas manger, on fait des expériences sur nous.» On savait déjà qu'on faisait des expériences sur les enfants. Et puis, dans la cour de Lamarck qui donnait sur la rue, il y avait des tables et des gens qui nous jetaient de la nourriture par-dessus les tables. Je me souviens parce qu'on grattait pour enterrer la nourriture

Interviewer : Pour enterrer la nourriture, pourquoi ?

Annette : Pour pas que les autres nous la prennent.

Interviewer : Vous vous souvenez de l'avoir fait ?

Annette : Alors oui et ce que je me souviens aussi d'avoir fait c'est que mon frère mettait sa tête sur moi et je lui cherchais les poux. On tuait nos poux. Et puis après c'était mon tour. On passait nos journées à tuer nos poux. Il y a eu quand même une inscription à l'école à cette époque, alors avec l'étoile jaune et la boule rasée. J'avais une peur terrible. Comme j'étais en avance, on m'avait mis dans une classe supérieure, ils avaient fait un bref interrogatoire.

Interviewer : Qui avait fait ça ?

Annette : L'école.

Interviewer : L'administration de l'école ? Il y avait une école à côté ? une école normale ?

Annette : En fait, c'était rue de Clignancourt, l'école communale. On nous avait donc mis dans cette école, les garçons d'un côté, les filles ... c'était peut-être pas la même école pour les garçons. Et je me souviens que, dès le premier jour, avec ma boule rasée et mon étoile, ça a débuté par une leçon de gymnastique dans le préau de l'école. J'étais dans un état de saleté, sûrement pas très agréable à fréquenter et les filles [de l'école] se sont mises autour de moi et ont commencé à se moquer en me traitant « la sale juive », « la boule rasée » ou « la pouilleuse ». J'ai tellement été désespérée à ce

moment-là que, comble de malchance, j'ai fait pipi sur moi. Bien sûr, ça a redoublé les moqueries. De peur, de terreur, voilà, j'ai fait ça et à ce moment-là la maîtresse est arrivée - et c'est pour ça que je vous dis [que] ceux qui ont eu un geste, je m'en souviens et je me souviens de tous les gestes à mon égard - et elle m'a prise dans ses bras et elle m'a bercée, elle m'a consolée. Ca, je ne l'ai jamais revue mais je m'en souviendrai toute ma vie.

Interviewer : Et puis vous êtes retournée dans cette école ?

Annette : Jamais, non.

Interviewer : Vous aviez 10 ans ?

Annette : J'avais 9 ans.

Interviewer : Oui et on est au mois de septembre ou octobre ?

Annette : Novembre, déjà novembre. On était en retard. Fin novembre puisque, peu de temps après, on est partis de l'asile Lamarck.

Interviewer : Et votre frère était là aussi dans cette école ?

Annette : Non, il était dans une école de garçons.

Interviewer : Donc il n'y a qu'un seul jour que vous y êtes allée ?

Annette : Je crois, oui.

Interviewer : Donc il y avait quand même un passage, on pouvait sortir du camp ?

Annette : On nous a mis à l'école, je ne comprends pas pourquoi.

Interviewer : On aurait pu s'enfuir si...

Annette : Oh non, on était surveillés et accompagnés parce qu'on était « enfants bloqués ». Donc on n'était pas lâchés.

Interviewer : Combien de temps vous restez ?

Annette : Je ne sais pas. Je sais que j'en suis partie fin novembre cherchée par la religieuse et la concierge qui avait caché mon père.

Interviewer : Est-ce que vous pouvez raconter ce séjour-là ?

Annette : Elles sont venues nous chercher. La religieuse, elle avait son espèce de grande cornette.

Interviewer : On vous a appelés d'abord ?

Annette : Oui. On était dans une sorte de parloir. Elle a dû prendre des garanties. Elle a dû signer une garantie, une décharge je crois. Il fallait tout un tas de formalités administratives. Peut-être elle a dit qu'elle allait nous garder que quelque temps. Je ne sais pas du tout.

Interviewer : Vous vous souvenez de la première fois quand vous l'avez vue ?

Annette : Bah oui. Mais elle nous a amenés tout de suite rue du Bac.

Interviewer : Et la concierge, vous la connaissiez déjà ?

Annette : Oui, enfin je la connaissais mais bon elle est partie tout de suite, elle. Mais cette religieuse nous a emmenés où là nous avons retrouvé mes frères et où ça a été des embrassades, des larmes. J'ai cru que j'avais revu mon père à ce moment-là. Mais non, je me suis trompée. Je n'ai pas revu mon père à ce moment-là.

Interviewer : C'était les deux grands frères. Et vous ne vous étiez pas vus donc depuis...

Annette : Depuis le 16 juillet. Et là, on a été tout de suite conduits dans un orphelinat à Neuilly-sur-Seine où les garçons étaient à part, on a été séparés tout de suite. On s'est retrouvés le premier soir à la cave parce qu'il y avait un bombardement et c'est là que j'ai vu la

tête rasée de mon frère. J'ai un souvenir très précis. Il venait d'arriver et il y avait un garçon plus âgé qui lui donnait des coups, toujours dans la cave, en disant « boule rasée, boule rasée ». Il se moquait de lui et ce n'était que le premier jour. Par la suite, mon frère a été en mesure de se défendre parce qu'il avait beaucoup de charme. Mais là, le premier jour, les enfants sont cruels et je me souviens que je pleurais silencieusement de voir que mon petit frère était maltraité.

Interviewer : Vous restez dans cet orphelinat ?

Annette : Je suis restée dans cet orphelinat trois ans mais on a été évacués de l'orphelinat. On n'était pas nombreux, on était dix-huit. En fait, la Kommandantur était à côté de l'orphelinat. On était dans un lieu très dangereux mais peut-être que le fait d'être si près... en fait, cet orphelinat, c'était le Préfet de Police qui était directement protecteur de l'orphelinat. [Il] a été d'ailleurs tué -on a même été à ses obsèques- au cours d'un attentat, Chiappe. On était vraiment dans la gueule du loup. Mais peut-être le fait d'être dans la gueule du loup ça...

Interviewer : Dix-huit enfants avec vos 3 frères ?

Annette : Non, les filles. Les garçons de l'autre côté. On était complètement séparés. On se voyait à la messe parce que mes frères étaient enfants de chœur donc je les voyais à la messe.

Interviewer : Donc à l'époque on vous a dit qu'il ne faut pas dire que vous étiez juive ?

Annette : Oui. Alors le fait que j'étais boule rasée, on m'a dit de dire que j'avais une maladie et puis que ça passait comme ça, il y avait certaines maladies qu'on était obligé de raser les cheveux et puis de jamais dire que j'étais juive. Donc à partir de ça, j'ai jamais dit que j'étais juive.

Interviewer : Et donc vous êtes évacués ?

Annette : On a donc été évacués dans un couvent en Auvergne mais c'est où on était chargés de faire le travail pour payer notre écot. C'était un couvent d'enfants de paysans d'Auvergne qui étaient très nombreux, je ne sais pas s'il n'y avait pas 500 ou 600 personnes là-dedans. Donc le matin, on faisait l'épluche pour nourrir tout le couvent et l'après-midi, on faisait de la couture. On faisait des trousseaux, les trousseaux pour les jeunes filles du pays et puis qui étaient monnayés comme ça. On travaillait toute la journée.

Interviewer : Est-ce que vous alliez à l'école ?

Annette : Non, je n'ai pas été à l'école pratiquement pendant la durée de la guerre.

Interviewer : Et vous y restez trois ans ?

Annette : Oui.

Interviewer : Est-ce que pendant ce temps-là vous voyez régulièrement vos frères?

Annette : Non, parce que quand on a été dans un couvent, ils ont été évacués dans un autre endroit. Ils ont été évacués dans la Seine-et-Marne. On se voyait très rarement. Mon père a réussi à venir me voir une fois.

Interviewer : Est-ce que vous pouvez en quelques mots dire ce qui se passe chronologiquement après et jusqu'à la fin de la guerre et comment vous retrouvez votre père ?

Annette : Oui, alors à l'orphelinat, faut dire que nous avons été baptisés. J'ai fait ma communion privée et solennelle. J'étais profondément devenue chrétienne catholique. Mes frères, pareil. On retrouve mon père après la guerre et je me souviens qu'on le vouvoyait, on n'était plus capables de lui dire *tu*. Et la première chose qu'on lui dit, un de mes frères et moi, mon frère lui dit « Moi, je veux être curé » et moi je lui ai dit : « Je veux être religieuse. » Bon après, il réussit à nous sortir après la guerre et nous sommes mis dans une maison d'enfants pour enfants déportés.

Interviewer : Vous dites, il réussit à nous sortir ? Pourquoi « réussit à nous sortir » ? C'était difficile ? C'était quand même votre père, est-ce qu'il n'avait pas le droit de vous sortir ?

Annette : Moi, je ne voulais pas partir. Je voulais rester chez les religieuses.

Interviewer : Le fait d'avoir réussi c'était contre vous... ?

Annette : Oui et non. C'est-à-dire, oui, il y avait plus de vie. Moi, j'étais persuadée de retrouver ma mère après la guerre. D'ailleurs, j'étais encore chez les sœurs, il me prenait par la main et on allait attendre ma mère à l'hôtel Lutetia, pratiquement tous les jours.

CASSETTE 5

Interviewer : Vous étiez heureuse chez les sœurs ?

Annette : J'étais heureuse dans le sens où j'étais croyante, j'étais devenue croyante donc pour moi, les malheurs que l'on pouvait avoir chez les sœurs, par exemple on mangeait très mal, on n'avait pas le droit de jouer. Il y avait une espèce de cagibi à jouets donnés par

les gens riches de Neuilly-sur-Seine mais c'était fermé à clef. On n'avait pas le droit de jouer parce qu'on nous disait « Vous aurez le droit de jouer quand la guerre sera finie. » Donc, on travaillait mais c'était le sort de tout le monde.

Interviewer : La Sœur Clotilde, vous la revoyiez ?

Annette : De temps en temps, par exemple pour le baptême, pour la communion, voilà mais on la voyait rarement.

Interviewer : Vous avez le souvenir de sœurs qui étaient gentilles, qui étaient affectueuses ou pas du tout ?

Annette : Oui, il y a eu des problèmes mais moi, je ne me sentais pas orpheline. Il y avait les orphelins mais je savais que j'avais un père et une mère. Pour moi, ma mère, j'étais persuadée de la revoir. Il y avait, pour les autres filles qui étaient présentes là, une mentalité d'orphelines. C'est-à-dire que les sœurs leur disaient : « Vous êtes des orphelines, personne ne s'intéresse à vous. Vous avez la chance d'exister que vous mangiez ou que vous ne mangiez pas » parce qu'on mangeait tellement mal - on triait des haricots, les noirs, c'était pour nous, les blancs, c'était pour les religieuses. C'était comme ça que ça se passait. Par exemple, j'ai pris un seul bain en trois ans parce que le problème du corps, c'était sale, fallait pas se laver, fallait juste se nettoyer un peu la figure.

Interviewer : Est-ce que quelqu'un d'autre savait que vous étiez juive ?

Annette : La Sœur Clotilde et peut-être la Supérieure.

Interviewer : Et donc la guerre se termine et qu'est-ce qui se passe ? Comment votre père vous fait sortir ?

Annette : Donc on va dans cette maison d'enfants de déportés où on se retrouve. C'était au Mans. C'était régi par l'O.S.E. (l'œuvre de secours aux enfants). Alors là, il s'est passé quand même quelque chose : les enfants qui avaient vécu toutes sortes de vie - cachés par des paysans ou mis dans des orphelinats - on n'a pas supporté la discipline au départ. D'un coup, on ne supportait plus qu'on nous dise « Vous devez agir ainsi ». Certains moniteurs mettaient des calicots « Vive la vie ! Vive la joie ! ». On ne croyait plus en tout ça. On était devenus très cyniques. On ne croyait pas à toutes ces choses-là. On était devenus très durs, les enfants. Moi, à cette époque, j'étais privée de repas presque tous les soirs. J'ai fait 3-4 fugues. Il y avait un ébranlement de tout. Et puis, il y avait quelque chose, c'était [que] la maison d'enfants était aidée par les Américains. C'était directement les Américains qui soutenaient et qui aidaient. Et les Américains venaient - il y avait beaucoup de soldats qui étaient au Mans - pour choisir des enfants. Ils nous invitaient à manger. Certains pour choisir des enfants, pour les adopter puisque c'était des orphelins. Les enfants n'attendaient pratiquement plus que

leurs parents reviennent et ils choisissaient. On nous mettait en rangs et ils choisissaient les plus beaux. C'était de nouveau une mesure humiliante, c'est-à-dire que celui qui n'était pas beau, qui plaisait pas, il était de nouveau exclu. Il y avait de nouveau cette espèce de sélection, de marché.

Interviewer : Vous y êtes seule ou vous êtes avec vos frères ?

Annette : Je suis d'abord avec mes 3 frères mais vu leur comportement indiscipliné, ils sont renvoyés les uns après les autres.

Interviewer : Et vous restez seule ?

Annette : Et je reste seule. Mon petit frère est mis dans une autre maison d'enfants pour les enfants difficiles. Mon frère, un de mes frères, qui est un garçon formidable mais qui était un enfant difficile, a été carrément renvoyé et puis mon frère aîné, au bout de quelque temps, lui aussi a été renvoyé.

Interviewer : Et votre père ?

Annette : Mon père est à Paris. Il a réussi à récupérer son appartement mais avec de très grandes difficultés. Il a mis des mois, accueilli avec un fusil parce que, à sa place, on a mis un policier qui ne voulait pas quitter les lieux. Et d'ailleurs, il y a eu des problèmes graves à la Libération : les Juifs partis, les appartements

ont été remis à des gens qui n'ont pas voulu partir au retour des Juifs et il y a eu des manifestations de comités de locataires spoliés par les Juifs.

Interviewer : Et c'était donc aussi exactement ce qui est arrivé à votre famille dans le sens où c'était difficile de récupérer l'appartement ?

Annette : C'est-à-dire que les gens qui se sont installés, les Français -bon pour mon père c'était un policier- refusaient de leur rendre.

Interviewer : Et donc, vous avez mentionné tout à l'heure d'aller avec la Sœur Clotilde à l'hôtel Lutetia. Est-ce que vous pouvez dire quelques mots là-dessus ?

Annette : Non, c'est avec mon père que j'allais à l'hôtel Lutetia. Alors là, j'étais retournée à l'école après, quand on est revenus, c'était une école libre, une école catholique privée et je me souviens que j'avais toujours la Croix d'honneur. Et à cette époque-là, on nous mettait une sorte d'écharpe quand on avait la Croix d'honneur. Et mon père tenait à ce que j'aie attendu ma mère avec la Croix d'honneur et l'écharpe pour qu'elle ait cette surprise de trouver sa petite fille bonne élève. Mais tous les jours on attendait et évidemment, elle n'est jamais revenue.

Interviewer : Quand est-ce que vous avez su que...

Annette : Moi, j'ai toujours espéré qu'elle revienne. A un moment donné, je me suis même dit « C'est parce qu'elle ne veut pas revenir parce que j'ai fait quelque chose. » Toujours j'avais ce sentiment qu'elle ne voulait pas revenir, que je n'avais pas été une bonne fille. Enfin voilà. Mais, j'ai espéré. Moi, j'ai commencé à comprendre qu'elle ne reviendrait pas mais j'étais adolescente déjà pratiquement.

Interviewer : A la fin de la guerre, vous avez 11 ans, et donc qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Annette : J'ai eu donc une interruption de ma scolarité. Je suis retournée vers 16 ans avec mon père mais c'était plus pareil. Mon père, il ne s'est pas remarié mais il s'est remis avec une femme très gentille d'ailleurs, une amie d'enfance, dont le mari était mort en déportation. J'ai pas voulu continuer le lycée. J'ai laissé tomber, j'ai abandonné. J'ai fait un peu une école de puériculture que j'ai laissée tomber aussi. J'ai fait différents métiers, je me suis mariée très jeune...

Interviewer : A quel âge ?

Annette : J'ai connu mon mari à 17 ans. Je me suis mariée à 18 ans. J'ai eu mes fils, j'avais 18 et 19 ans. J'avais envie d'avoir ma propre famille. J'étais partie de chez moi. Chacun de mes frères était

parti dans des conditions violentes. On ne supportait plus du tout la vie familiale, la discipline familiale. Et puis, quand mes enfants ont été un peu élevés, j'ai travaillé à domicile, j'ai fait des gants en cuir, de la couture, un peu de tout et puis j'ai commencé à reprendre des études. J'ai passé une sorte de Bac à près de 40 ans et puis, j'ai poursuivi des études jusqu'à peu près la Licence. Une fois que j'étais fonctionnaire, je suis devenue attachée territoriale et j'ai eu la responsabilité de toute la formation professionnelle du personnel communal...

Interviewer : Dans la ville où vous habitez ?

Annette : Oui.

Interviewer : Et vous êtes partie à la retraite, il y a quelques mois ?

Annette : Je suis partie à la retraite début avril.

Interviewer : Et vous étiez responsable de la formation pour ...

Annette : De la formation professionnelle. Pas seulement de la formation professionnelle du personnel, aussi du placement des jeunes des écoles dans des stages d'entreprise.

Interviewer : Vous voyiez vos frères ... je veux dire, au début, tout le monde est parti dans de mauvaises conditions, est-ce que vous vous voyiez ?

Annette : On s'entend très bien. On ne se voit pas beaucoup. On se téléphone.

Interviewer : Excusez-moi, pas maintenant, avant dans les premières années... 10 ans après la guerre ?

Annette : Non, on se voit pas, on se voit peu. Après la guerre, quand je suis revenue chez mon père, avec mes frères, il y a eu une mauvaise entente. On s'entendait pas.

Interviewer : Et donc, maintenant, vous vous voyez peu

Annette : On se voit peu mais il y a, aussi bien avec mon père qu'avec mes frères, il y a un grand appui mutuel familial.

Interviewer : D'accord.

Annette : On sait qu'on compte énormément les uns pour les autres.

Interviewer : Vous avez deux fils, est-ce que vous avez l'impression que d'une certaine manière ils ont payé pour ce que vous avez vécu en tant qu'enfant ?

Annette : Oui, tout à fait. J'ai un fils, le fils aîné, qui refuse totalement - peut-être qu'il commence à évoluer un petit peu - il refuse totalement tout ce qui est identité juive. On sent que c'est quelque chose qu'il assume pas du tout, enfin j'ai dit il commence. Il s'est marié d'ailleurs avec une catholique qui est peut-être plus large d'esprit que lui mais peut-être que, il évolue quand même un peu. Et j'ai un autre fils qui a des problèmes psychologiques graves, qui est hanté par Auschwitz, et d'ailleurs il a fait des études d'histoire. Il est très, très concerné par tout ça.

Interviewer : Donc d'une certaine manière pour vous, ça a toujours continué ?

Annette : Moi-même, je pense que je n'ai pas eu une attitude équilibrée à leur égard et ils ont dû le sentir.

Commentaires des photos. Fin de la transcription 11'38

MICHEL MULLER

Interview conducted in Paris on June 8, 1995 by Norbert Lipszyc.

Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive

Oral History | VHA Interview Code: 3336

Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim réalisée par Beverlye Gédeon (UPENN '21) et Mélanie Péron. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement vérifiée.

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=3137&returnIndex=0>

CASSETTE 1

Interviewer : Je réalise l'interview de Michel Muller le 8 juin 1995 à Paris dans le 20ème arrondissement

Michel : Ca tourne ? Je m'appelle Michel Muller. M U 2 L E R. Je suis né le 26 janvier 1935 à Paris et j'habite Paris dans le 20ème arrondissement.

Interviewer : Monsieur Muller, vous aviez donc quatre ans quand la guerre a éclaté. Quelle était la composition de votre famille à cette époque ?

Michel : Il y avait donc mon père, ma mère et quatre enfants, c'est-à-dire j'ai deux frères, une soeur et moi-même.

Interviewer : Et vous êtes le plus jeune, le plus petit ?

Michel: Le plus petit. Le plus jeune.

Interviewer : Que faisaient vos parents ?

Michel: Mes parents, ils étaient ouvriers-tailleurs à domicile -on appelait ça faconniers- pour des maisons qui étaient dans Paris. Et aussi, ils avaient la machine à coudre dans l'appartement.

Interviewer : Vous habitiez-où ?

Michel : On habitait à Ménilmontant, c'est-à-dire pratiquement à 500 mètres d'où j'habite maintenant. On habitait dans le 20ème arrondissement.

Interviewer : C'était un quartier juif à l'époque ?

Michel : Oui, on appelait d'ailleurs le bas de Ménilmontant-Belleville « le petit *pletzl* ». La rue des Rosiers était « le grand *pletzl* ». [C']était effectivement un quartier juif mais surtout un quartier ouvrier.

Interviewer : Et vous alliez à l'école, déjà ?

Michel: Ah oui, j'allais à l'école. Je suis allé à l'école très tôt parce que c'était petit à la maison alors on nous mettait à l'école à partir de deux ans et demi.

Interviewer : A quelle école alliez-vous ?

Michel: J'allais dans une école près de la maison qui était rue Olivier-Métra. C'était une école qui existe toujours, pas loin d'ici et dont je suis très fier. C'était une très très bonne école.

Interviewer : Vos parents, en dehors du travail, avaient-ils d'autres activités en particulier au niveau syndical ou au niveau de la communauté juive ?

Michel: Oui, mon père. Ma mère pas tellement parce qu'elle avait moins le temps bien sûr. Mais mon père, il fréquentait d'autres ouvriers juifs immigrés polonais dans un syndicat je crois que c'était déjà la M.O.I. Et puis, il y avait des copains qui venaient souvent à la maison, des copains de mon père. Il y avait beaucoup de monde à la maison. Ils avaient une vie sociale assez intense.

Interviewer : Et vos frères et sœurs allaient à l'école?

Michel: Oui, oui, aussi.

Interviewer : Au moment de la déclaration de guerre, est-ce que vous avez ressenti une atmosphère différente à la maison ? Est-ce que vous vous souvenez si ça a changé quelque chose dans votre mode de vie ?

Michel: Ca a changé d'abord. Le fait que l'on soit partis, comme tout le monde d'ailleurs, en exode. J'ai des souvenirs comme ça en flash d'avoir pris le train à la gare Montparnasse, il y avait beaucoup de monde. Et on est allés dans la Sarthe.

Interviewer : On c'est-à-dire toute la famille ?

Michel: Mon père, il faisait des allers-et-retours. Et on s'est retrouvés, en tout cas pendant quelque temps, ma mère, mes deux frères, ma soeur et moi. C'était bien parce qu'on habitait dans une espèce de demeure, presque comme un château et ma mère y faisait des ménages.

Interviewer : Comment avez-vous abouti là-bas, le savez-vous?

Michel: Ca, j'avoue que je ne sais pas trop. Je me rappelle que je vivais dans une seule pièce, une grande pièce, qui avait un très bel escalier qui menait à la demeure. Ca a pas duré longtemps d'ailleurs. On est rentrés assez vite à Paris.

Interviewer : Assez vite, c'est-à-dire vous vous souvenez des dates ou vous ne savez pas les dates ?

Michel: On est partis comme tout le monde donc cela devait être en juin 40, et puis on est revenus, je me souviens pas de quand on est revenus mais en tout cas, on était là pour la rentrée des classes. C'est-à-dire à l'époque, c'était le premier octobre.

Interviewer : Donc vous étiez à Paris pour le premier octobre 1940. Est-ce que vous avez ressenti l'occupation allemande tout de suite à ce moment-là ?

Michel : Non, pas du tout.

Interviewer : Est-ce que vous voyiez des soldats dans le quartier où vous habitiez ?

Michel: Non, non pas tellement. A Ménilmontant, non. Il devait y en avoir probablement à la Porte des Lilas, parce qu'il y avait les casernes. Mais je n'ai pas le souvenir vraiment d'avoir vu beaucoup d'Allemands dans le quartier.

Interviewer : Et avez-vous commencé à ressentir un sentiment de danger à la maison?

Michel: Non, non il n'y avait pas ce sentiment.

Interviewer : Vie normale quoi ?

Michel: Ah oui, oui ! Nos parents nous préservaient beaucoup, je crois. On était un petit peu comme ça, comme dans un cocon. A vrai dire, on sortait beaucoup. On avait beaucoup de copains. On ressentait pas cette atmosphère d'inquiétude à cette époque-là.

Interviewer : Et à l'école ? Pour vous et vos frères et soeur, il n'y a pas eu d'incidents antisémites qui ont commencé?

Michel: Pas à ce moment-là du tout. Non, non au contraire. Et puis on était plutôt bien vus à l'école parce qu'on était de très très bons élèves, tous les trois surtout. Ma soeur aussi mais surtout mes frères et moi. On était très connus dans cette école, très populaires.

Interviewer : Au moment de la publication du Statut sur les Juifs, votre père est-il allé se déclarer au commissariat ?

Michel: Oui.

Interviewer : Et est-ce que cela a mené au port de l'étoile jaune ?

Michel: Oui, oui mais l'étoile jaune, c'est beaucoup plus tard.

Interviewer : Alors vous avez vous-même porté l'étoile jaune ?

Michel: Oui. Alors on est allés effectivement, comme on disait « la toucher », au commissariat près de la Mairie du 20ème. Et puis, il fallait d'ailleurs la payer, c'est-à-dire qu'on donnait des tickets-textile. Et puis ma mère, mon père, je pense, nous les a cousues proprement comme ils étaient dans le métier. J'ai le souvenir, on en parlait justement avec mes frères et ma sœur, le premier dimanche avec l'étoile jaune, on est sortis en habits du dimanche, dans la rue. Et on n'était pas les seuls d'ailleurs, puisqu'il y avait pas mal de Juifs dans le quartier. Et on a fait tout le tour du quartier, et ma mère, je me rappelle, nous disait: "Tenez-vous droits !" Il fallait être fiers de porter cette étoile. Mais enfin bon, on ne savait pas ce que ça allait donner par la suite...

Interviewer : On a pas parlé de vos parents. Vous pouvez nous parler de qui était votre père, d'où il venait et votre mère également ?

Michel: Ils venaient tous les deux de Pologne, de Galicie. La Galicie, c'est le Sud de la Pologne, c'est la région de Cracovie. Ils s'étaient connus là-bas dans une petite ville qui s'appelait Tarnow. Ma mère était d'un village près de cette ville et mon père d'un autre village près de cette ville également. Et puis bon, ils se sont connus, et puis ils étaient très jeunes. Comme beaucoup ils ont émigré en France. Donc en 1930.

Interviewer : Comment s'appelait votre père ?

Michel: Manek

Interviewer : Votre mère ?

Michel: Elle s'appelait Rachel.

Interviewer : Nom de jeune fille ?

Michel: Weiser. Il reste un Weiser, mon cousin germain, qui vit d'ailleurs à New-York. Il est américain comme moi je suis français.

Interviewer : Ils n'étaient pas encore français donc au moment de la guerre ?

Michel: Non, non.

Interviewer : Mais vous, vos frères et soeur étiez donc polonais ou français?

Michel: Français. Je sais que nos parents nous ont déclarés à la mairie, on appelait cela le juge de paix. Comme français. Je crois avoir vu sur le document en décembre 1935.

Interviewer : Vous alliez donc à l'école avec l'étoile jaune.

Michel: A ce moment-là, oui.

Interviewer : Et est-ce qu'à ce moment-là vous avez des souvenirs d'avoir ressenti des difficultés par exemple d'approvisionnement ou dans les relations avec les autres ?

Michel: Oui, oui. On aimait beaucoup lire et on avait une bibliothèque dans le quartier qui existe toujours d'ailleurs. C'était une très jolie bibliothèque enfantine et au moins une fois par semaine, on allait à cette bibliothèque. Et là, peut-être même un peu avant l'étoile, c'était interdit. Il y avait un square qui longeait cette bibliothèque -parce qu'il y avait tout un groupe scolaire avec la bibliothèque - et on lisait là... et on avait plus le droit. Ça m'avait beaucoup frappé parce qu'on avait plus le droit de s'y asseoir. On avait le droit de traverser le square mais pas d'y stationner. C'est une des choses qui m'a beaucoup frappé. On avait des horaires pour faire les courses. On prenait pas beaucoup le métro [mais] quand ma mère allait livrer, c'était à la République, alors quand il ne faisait pas très beau, on y allait en métro. Je l'accompagnais quelquefois et il fallait prendre le dernier wagon.

Interviewer : Mais sur le plan de travail, ils ont pu continuer à travailler ?

Michel: Non, il y avait des difficultés. D'abord il y a eu le chômage. Je sais que mon père à un moment a travaillé comme bûcheron parce qu'il

n'y avait plus de travail dans une propriété en grande banlieue, je crois du côté de Chantilly, dans une propriété qui avait appartenu, qui appartenait aux Rothschild.

Interviewer : Donc rien de particulier ne vous laissait prévoir les évènements qui allaient suivre ?

Michel: Si un peu quand même parce qu'ils avaient eu des nouvelles de Pologne. A cette époque-là, j'ai le souvenir, il y a un jour où ils étaient en larmes tous les deux, on n'a pas compris. Alors on est sortis. Ils nous ont fait sortir de la maison. Ils avaient des nouvelles - ça je l'ai appris par la suite - que toute la famille avait été fusillée là-bas en Pologne. Ca c'était, je ne sais plus, en 41-42 mais j'en ai un souvenir assez précis. Je nous revois assis dans la rue en train de se demander ce qui se passait. C'était cette nouvelle qui les avait bouleversés. On sentait quand même une atmosphère un peu d'inquiétude.

Interviewer : Est-arrivée à ce moment-là la rafle du Vel D'Hiv ?

Michel: Oui

Interviewer : Comment ca s'est passé pour votre famille?

Michel: La rumeur avait commencé déjà depuis deux-trois jours qu'il allait y avoir de nouveau une rafle. Il y avait déjà eu une rafle l'année précédente en 41 et là ils avaient arrêté surtout dans le XIème et dans

le XXème. C'était les deux arrondissements où il y avait pas mal de Juifs. Mais ils avaient arrêté que des hommes adultes qui avaient été donc internés à Drancy. On avait un de mes oncles, qui est venu aussi en France, un des frères de mon père qui avait une fiancée, qui habitait Bobigny près de Drancy. Les parents de cette jeune femme avaient un petit pavillon, alors on y allait de temps en temps. C'était la sortie du dimanche. On voyait ces tours de Drancy, et là, on savait qu'il y avait des Juifs. Et c'était ces tours grises. C'était un petit peu, pour nous, inquiétant. Et donc la rumeur a circulé en disant qu'il allait y avoir une nouvelle rafle. Le directeur de l'école où nous allions habitait juste à côté de chez nous. Et la veille, il est venu prévenir. Il avait dû savoir cela par le commissariat parce que c'était quand même le directeur de l'école et il est venu dire à mon père : « Il va y avoir une rafle demain. Cachez-vous! » Donc il s'est caché.

Interviewer : Votre père ?

Michel : Oui. Et on n'imaginait pas une seconde qu'on allait arrêter les femmes et les enfants. Et donc le 16 juillet, il devait être 6 heures du matin, ils sont venus. Ca a tapé beaucoup à la porte. Il y avait deux flics.

Interviewer : Donc des policiers français ?

Michel: Oui, oui.

Interviewer : Donc ils sont venus, ils ont frappé chez vous ?

Michel: Et puis chez d'autres voisins. On était deux familles, deux ou trois, je ne sais plus, familles juives dans cet immeuble. Et voilà, ils sont venus nous arrêter en disant « Préparez vos affaires ! »

Interviewer : Donc votre mère vous a habillés, préparés. Qu'est-ce qu'elle a préparé pour emmener avec vous ?

Michel: Je me rappelle qu'il y avait des baluchons. Tout ça était entassé comme ça. Elle a essayé de discuter avec les flics mais il n'y a rien eu à faire. Elle s'est même assez humiliée.

Interviewer : Vous vous rappelez comment s'est passé ce transfert de chez vous jusqu'au Vel D'Hiv ?

Michel: Oui, il y a deux souvenirs que j'ai. Je revois ces baluchons. La tête des flics, ça je ne pourrais pas vous le dire. On est sortis donc dans la rue et il y avait d'autres familles. Là, il y avait des flics en uniforme parce que les deux qu'il y avait, dans mon souvenir, je ne les vois pas en uniforme. Mais enfin bon, c'était plutôt du style inspecteurs. Et là, on s'est retrouvés avec d'autres familles qu'on connaissait d'ailleurs dans la rue. Et là on est allés à pieds dans un centre de tri, parce qu'il y avait un centre de tri par quartier, qui était dans le quartier [à] 300-400 mètres de la maison. Et on est passés un moment devant la boulangerie, ça j'en ai un souvenir très précis -là

où j'allais chercher le pain, j'achetais toujours deux sous de roudoudous avec la monnaie - et la boulangère a applaudi sur notre passage. Alors je ne sais pas si c'est nous qu'elle a applaudis ou si c'est les flics. Et ça m'avait beaucoup frappé. Et on s'est retrouvés dans ce centre de tri. Il y avait beaucoup d'autres familles du quartier. Ça hurlait déjà. C'était une énorme pagaille.

Interviewer : Vous vous souvenez si les flics étaient armés ?

Michel: Non, je pense pas. Ils n'avaient pas besoin de ça. Non, non. Il n'y a pas eu d'ailleurs de brutalité. Ce qu'il y avait c'était que ça hurlait. Mélangez tout ça avec l'accent yiddish, les femmes -il y avait beaucoup de femmes et d'enfants- puisque beaucoup d'hommes s'étaient cachés. Et puis là, ils commençaient à trier entre les gens qui étaient déportables enfin arrêtables et ceux qui n'étaient pas. Ce qui est arrivé à des copains. Leur père était prisonnier de guerre. Donc, ils n'étaient pas arrêtables tout de suite. Il y avait toute une classification. C'est comme ça que mes deux frères, ils ont réussi à se sauver. Ma mère leur a dit « Sauvez-vous ! » d'abord parce qu'ils étaient plus âgés et parce qu'il y avait une dame, une voisine, dont le mari était prisonnier et donc elle a pu sortir. Du coup, elle a emmené mes deux frères aussi. Les flics les ont laissés sortir.

Interviewer : Elle a fait comme si ces frères étaient ses fils ?

Michel: Oui, oui, c'est ça.

Interviewer : Il n'y a pas eu de vérification.

Michel: Non, mais c'était vraiment beaucoup de pagaille.

Interviewer : Et à partir de ce centre de tri...

Michel : On nous a emmenés en autobus. On a traversé tout Paris jusqu'au Vel D'Hiv donc qui était complètement à l'opposé dans le XVème. Il fallait traverser tout Paris.

Interviewer : Vous avez un souvenir de cette traversée en autobus?

Michel : Il y a une chose dont je me souviens très bien, c'est la Tour Eiffel. Le Vel D'Hiv, c'était vraiment très près de la Tour Eiffel. Et ça m'avait beaucoup frappé parce que la Tour Eiffel, on la voyait du haut de Ménilmontant. C'est pratiquement le point le plus haut de Paris ... enfin Télégraphe qui est pas loin mais en haut de Ménilmontant, on découvre tout Paris. Et moi ça me fascinait à chaque fois. Et je voyais la Tour Eiffel mais je n'y étais jamais allé et je ne l'avais jamais vue d'aussi près. J'ai dit : « Oh là là ! Je pensais pas qu'elle était si grande ! » On est passés devant la tour Eiffel et ça m'a paru quelque chose d'énorme.

Interviewer : Et quand vous êtes arrivés au Vel d'Hiv, vous souvenez vous de ce qui s'est passé? L'atmosphère?

Michel : Oui. Des souvenirs en flash. On passait entre deux haies de flics et puis là, c'était pareil, il fallait s'installer. Alors en bas, il y avait des petits boxes comme ceux qui servaient au moment où il y avait les courses cyclistes. On appelait ça des cagnas où on mettait les gens malades. Et puis sinon les autres étaient sur les gradins. Donc, on était sur les gradins. Et puis on a attendu un moment et c'était pareil, une pagaille invraisemblable. On criait beaucoup, beaucoup et puis cela résonnait. J'ai le souvenir des grandes lampes qui descendaient de la verrière. Et c'était allumé jour et nuit. Et puis, il faisait assez chaud. Et puis ça hurlait tout le temps. Et il y avait les appels, au bout, à on avis, de deux jours. Parce que c'est pareil, c'était un centre de tri, un centre de rassemblement et puis après les gens étaient dispatchés en fonction déjà de leur âge, c'est-à-dire les célibataires de plus de quinze ans, les gens sans enfants étaient envoyés directement à Drancy et puis les autres ont été dispatchés sur deux camps, Beaune-la-Rolande et Pithiviers, qui n'étaient pas trop loin de Paris.

Interviewer : Vous souvenez-vous de combien de temps cela a duré, ce que vous avez vécu pendant ces jours-là?

Michel: Oui, j'ai des souvenirs, je sais qu'on avait beaucoup soif et puis ce qui m'a beaucoup, beaucoup frappé, c'est les hurlements. Alors nous et les copains, on n'était pas trop inquiets. On jouait d'ailleurs sur la piste parce qu'il y avait une piste de cycliste et il y a deux virages qui étaient très très relevés. On avait retrouvé des dossards

de coureurs cyclistes et puis on s'amusait à glisser là où le virage était le plus relevé et on se faisait engueuler. Et puis il y avait la queue au point d'eau. Il y en avait un ou deux. Et puis toutes les toilettes -il devait y en avoir deux- débordaient, ça débordait de partout. Vous savez, on a un souvenir olfactif plus que de... Pour moi, le Vel d'Hiv, c'est une odeur effroyable d'urine. Et puis, il y a eu un ou deux suicides. J'ai le souvenir d'une femme qui s'est jetée du haut des gradins. Ah ça, ça m'avait un peu affolé. Ma soeur est tombée malade alors on s'est retrouvés en bas. Donc, dans les boxes, dans les cagnas. Il y avait un lit de camp ce qui fait que c'était un peu plus confortable parce que les gradins, il fallait s'installer, il n'y avait rien. Et là j'ai partagé le lit de camp avec ma soeur. Et puis on nous avait distribué des sardines -il y avait des dames en bleu qui devaient être des assistantes sociales - [et] ça devait être le 2^{ème} jour, des sardines et des madeleines.

Interviewer : Et vous êtes restés combien de temps ?

Michel: Donc nous, on est repartis parmi les derniers. On est donc restés cinq jours.

Interviewer : Et pendant ces cinq jours, vous n'avez eu aucun contact avec l'extérieur?

Michel: Non, absolument pas.

Interviewer : Vous avez pu faire passer un message ou quelque chose ?

Michel : Non.

Interviewer : Donc vous êtes partis et vous êtes allés où ?

Michel: Donc de nouveau, on nous a trimballés en autobus jusqu'à la gare d'Austerlitz. Donc on a retraversé un peu Paris. C'était bien parce que ... enfin c'était bien, oui, parce que là on avait un peu plus d'air. J'ai le souvenir d'avoir pu rester sur la plate-forme. On était très serrés là-dedans. Et on est arrivés donc à la gare des marchandises et on nous a mis dans des wagons à bestiaux. Je me rappelle qu'il faisait très chaud. On est arrivés dans ce petit bled, Beaune-la-Rolande, qui était à 80 kilomètres de Paris. Mais le voyage a été assez long quand même. Et puis on est sortis du train et on est allés à pieds jusqu'au camp qui n'était pas très loin du village d'ailleurs.

Norbert: Pendant tout ce temps, au Vél d'Hiv, pendant le voyage pour Beaune-la-Rolande et jusqu'à ce que vous arriviez, avez-vous vu des soldats allemands?

Michel: Non. Alors, ça, vraiment, je suis vraiment formel. Ce qui ne nous inquiétait pas trop c'est qu'on a vu que des flics français en uniforme de la Police. Et puis arrivés à Beaune-la-Rolande, c'était des gendarmes. Mais je n'ai pas vu un seul soldat allemand.

Interviewer : Et vous souvenez vous du comportement qu'ils avaient par rapport à vous ou votre groupe familial ou autour de vous?

Michel : On n'a pas eu beaucoup de contact avec eux. Ils gardaient les issus au Vel d'Hiv et puis c'est tout. Sinon, on a vu des femmes, je ne sais pas si elles étaient de la Croix-Rouge. J'ai le souvenir de femmes en bleu, des assistantes sociales. Mais c'est tout. Et puis il y avait des appels sans arrêt aussi. Enfin on appelait les gens pour les dispatcher dans les 3 camps différents quoi.

Interviewer : Donc arrivés à Beaune-la-Rolande, comment vous vous êtes installés, comment ca s'est passé?

Michel : Le problème, c'est qu'on est arrivés parmi les derniers et alors il n'y avait pas beaucoup de place. On devait être plus de trois mille quand. Nous, on est arrivés parmi les derniers ce qui fait qu'on s'est retrouvés dans une baraque... j'ai le souvenir que derrière ils en construisaient deux autres. C'a a été construit à cette époque-là mais les premières baraques étaient déjà faites depuis 1939 ou 40. Et là, il y avait des baraques qui avaient des châlits. Parce qu'il y avait déjà, depuis 41, des internés. C'était des hommes qu'on avait internés soit à Drancy soit à Beaune-la-Rolande soit à Pithiviers. Et là, on a commencé à les déporter, ce qui fait qu'on a laissé la place pour les femmes et les enfants surtout. C'était essentiellement les femmes et les enfants. Nous, comme on est arrivés en dernier, on n'avait pas de châlits. On

nous a mis dans une baraque à même le sol, on nous a mis de la paille et on s'est retrouvés à même le sol.

Interviewer : Vous aviez un sentiment d'entassement?

Michel: Oui. Les jours où il pleuvait, ce qui est arrivé, c'était pas très étanche tout ça. Alors on recevait la pluie.

Interviewer : Et sur le plan de l'organisation de la vie dans le camp?

Michel: Au début, ça allait à peu près car ma mère était encore là donc elle s'occupait de nous.

Interviewer : Vous vous souvenez de comment se passaient les distributions des repas, l'eau, les nourritures, etc. ?

Michel: Après oui, quand elle est partie, parce que quand elle était là, c'est elle qui s'en occupait. On n'avait pas d'ailleurs un gros appétit. Mais c'est venu, petit à petit, parce qu'avec la faim on finit par manger. Et au début, ça ne se passait pas trop mal parce qu'elle était là. Et ensuite, lorsque les adultes ont été déportés...

Interviewer : Alors pendant combien de temps êtes-vous restés avec votre mère ?

Michel : On est restés jusqu'au 5 ou 6 août. Donc, depuis le 16 juillet, ça a duré 3 semaines et ensuite ils ont commencé à déporter les adultes et les adolescents au-dessus de 15-16 ans parce qu'ils n'avaient pas prévu, les Allemands, au départ, l'arrestation et la déportation des enfants. Et c'est le gouvernement français, ça je l'ai su par la suite, qui avait dit « Mais que voulez-vous que l'on fasse des enfants ? » Brasillach d'ailleurs avait écrit dans son journal : « Déportez-les tous, sans oublier les enfants. » Alors les Allemands attendaient les ordres de Berlin qui sont arrivés 15 jours après. En attendant, on n'a pas déporté les enfants, ce qui fait qu'on s'est retrouvés pratiquement seuls, sans rien, avec quelques adultes, quelques femmes qui étaient restées mais il n'y avait pratiquement que des enfants après le 5-6 août.

Interviewer : Comment s'est passée l'organisation du camp à ce moment-là ? Il y avait que des enfants ?

Michel : Alors là, c'était lamentable. Il y avait de la place effectivement. On changeait pratiquement de baraque tous les soirs. Comme ça, pour s'amuser.

Interviewer : Et vous étiez toujours avec votre sœur ? Vous êtes restés ensemble ?

Michel : Oui, oui. Mais elle est retombée malade alors elle délirait un peu à un moment et donc il fallait que je la nourrisse. Au moment de la distribution de la soupe, c'était beaucoup des haricots. On avait une

chanson où on parlait des fayots qu'on mangeait. Et on n'avait pas de gamelles et donc on nous avait donné des boîtes de conserves vides et on allait comme ça chercher à manger. Mais j'étais très petit. Je ne suis pas très grand adulte mais, à l'époque, j'étais vraiment très petit et j'arrivais jamais à arriver jusqu'à la marmite parce que ça se bousculait. Ce qui fait que quelquefois j'arrivais ma boîte vide. Mais alors, j'avais lu -il y avait une infirmerie, il y avait un petit panneau- que les enfants de moins de 5 ans pouvaient aller manger à l'infirmerie. Alors, comme j'étais très petit, je me suis fait passer -j'avais 7 et demi mais je ne les paraissais pas - je me suis fait passer pour moins de 5 ans et j'ai pu aller manger à l'infirmerie. J'ai pu aussi apporter à manger à ma sœur.

Interviewer : Et votre sœur n'est pas allée à l'infirmerie bien qu'elle soit malade ?

Michel : Non, non parce qu'il fallait vraiment, à mon avis, être très malade. Il y a des enfants qui sont morts d'ailleurs. A Beaune-la-Rolande, pendant cette période, il y en a eu 3 ou 4, au moins. Ils sont morts à l'hôpital ou dans le camp. Et je me rappelle, il y avait des bébés et j'avais volé un biberon à l'infirmerie et j'étais revenu jusqu'à la baraque et avec ma sœur, on avait essayé de faire du beurre parce que j'avais appris à l'école qu'en baratant le lait, en le secouant, on pouvait faire du beurre. Mais c'était du lait de pas très bonne qualité ce qui fait qu'on n'a jamais réussi à faire du beurre.

Interviewer : Vous souvenez-vous quel était votre sentiment à l'époque du fait d'être séparé de la mère ? Comment se sentaient les enfants ? Quelle était l'atmosphère générale et l'atmosphère particulière de vous et votre sœur ?

Michel : Pas très bien. Là, ça a commencé vraiment à dégénérer. D'abord parce qu'on a vraiment ressenti la faim. A un moment, on a même mangé de l'herbe. On a essayé de se faire des salades comme ça. Mais il n'y avait pas d'huile ni de vinaigre mais enfin on s'est dit : « On va essayer ! » Et puis, il y avait des poux. Alors on nous a tondus. D'ailleurs, j'ai le souvenir - ça m'a beaucoup frappé aussi - d'un gendarme qui nous tondait, [un homme] en uniforme en tout cas, et il m'a coincé entre ses genoux et il m'a tondu en disant : « Celui-là, on va lui faire le *Dernier des Mohicans* » et il m'a tondu un boulevard au milieu de la tête en me laissant les cheveux pendant comme ça [il fait un geste désignant les côtés de sa tête]. J'avais honte. J'avais réussi à voler un béret, je ne sais pas où, à un copain probablement et je me suis trimballé toujours avec mon béret. C'était l'humiliation. C'est ça que j'ai ressenti. Et puis il fallait qu'on soit bien marqués - alors, il n'y avait évidemment plus d'étoiles jaunes en tissu - alors on nous les a peintes sur les vêtements, à la peinture jaune. Alors, ça dégoulinait de partout. On avait de la peinture jaune partout. Mais on avait des étoiles sur tous nos vêtements.

CASSETTE 2

Interviewer: Vous souvenez-vous combien de temps vous êtes restés seul ainsi à Beaune-la-Rolande?

Michel: Oui, enfin, j'ai les dates parce que l'on a retrouvé les documents. Donc on est restés jusqu'au 19 août, c'est-à-dire seuls pratiquement une semaine. Et le 19 août, on a été transférés. Ils avaient probablement reçu les ordres de Berlin. On a été transférés, tous les enfants pratiquement, de Beaune-la-Rolande à Drancy.

Interviewer: Et pendant tout ce séjour, vous n'avez aucun contact avec l'extérieur ? avec votre père ? avec votre mère ? vous ne saviez pas où était qui que ce soit ?

Michel: Non. Lui savait parce que, quand ma mère était encore là, elle avait réussi à lui faire passer une lettre, en donnant de l'argent à un gendarme. Il y avait des gendarmes, des supplétifs et puis des douaniers. Je l'ai su par la suite ça, mais je voyais des gens en uniforme. Et puis il y a eu aussi des femmes qui sont venues, le jour où justement... la veille du départ des adultes. Des femmes surtout, il y a eu des femmes du village qui sont venues pour aider à la fouille parce qu'il ne fallait pas qu'elles transportent de valeurs. Elles se sont proposées, elles étaient payées pour fouiller les femmes et ça a été

terrible parce qu'on les a déshabillées et puis elles ne sont pas laissées faire, ça hurlait. Comme je le dis, une mère juive crie fort, c'était vraiment... Alors là, les gendarmes ont fait venir une auto-mitrailleuse allemande. Et là, ça a amené le silence. Mais la veille, il y avait plein de femmes - plutôt que de donner leur argent ou leurs bijoux - qui avaient jeté ça dans les latrines. Il y avait des latrines, c'est-à-dire qu'ils avaient creusé une espèce de fond. C'était l'horreur parce que c'était en plein air et ça me faisait très peur parce que, c'est un détail affreux, mais il y avait des gros vers blancs comme ça (*Michel fait un geste pour montrer la longueur des vers*). Et j'ai vu des femmes du village qui ont fouillé la merde pour récupérer des bijoux. Ça je les ai vues, ça nous faisait rire d'ailleurs parce que ça brillait.

Interviewer: Donc vous avez été transféré à Drancy. Alors comment s'est passé ce transfert?

Michel: On est allés jusqu'à la gare de Beaune-la-Rolande. De nouveau, le voyage en wagons à bestiaux. On n'a pas pris l'autobus. On est arrivés directement à la gare près de Drancy, la gare du Bourget, parce que je n'ai pas le souvenir d'autobus. Enfin, je ne me rappelle pas de tout. Et on est arrivés à Drancy. C'était pratiquement que des enfants. C'était des HLM, ce qu'on appelait à l'époque des HBM.

Interviewer: Vous êtes allés à pied de la gare jusque dans le camp ?

Michel: Je ne me rappelle plus. J'avoue que je ne me rappelle plus. J'ai pas le souvenir. Il est probable qu'on nous a de nouveau trimballés en autobus. Mais j'ai pas le souvenir de ça. J'ai le souvenir de l'arrivée, de voir ces grands bâtiments gris. Et puis on était du côté gauche parce qu'il y avait une espèce de cour au milieu, c'était un grand rectangle, un quadrilatère. Et puis, c'était des immeubles inachevés d'ailleurs. C'est-à-dire qu'il n'y avait pas de cloisons, c'était à même le béton.

Interviewer : Vous avez été logés comment ?

Michel : On était tous dans une immense pièce où on nous avait mis de la paille, par terre de nouveau. Et puis on était au quatrième étage.

Interviewer : Donc il y avait que ces enfants seuls à cet étage-là ?

Michel : Oui. Il y a quelques adultes, des femmes qui sont venues un petit peu s'occuper de nous, mais très peu. Et alors, c'était l'horreur. Parce qu'avec tout ce qu'on avait mangé comme saloperies, et surtout les haricots à Beaune-la-Rolande, on avait tous, vraiment pratiquement tous, la diarrhée. Et les toilettes, si on peut appeler ça des toilettes, étaient, non seulement à l'extérieur, mais dans la cour. Et le temps qu'on y arrive... c'était lamentable. On était couvert de vermine et de déjections. Il y en avait plein les escaliers. Je ne vous raconte pas l'odeur. J'ai un souvenir précis de ça. Des souvenirs d'odeurs.

Interviewer: Et de la faim ?

Michel: Oui, mais on n'est pas restés très longtemps parce qu'ils ont commencé à déporter les enfants pour compléter les convois dès le lendemain. On a des copains qui sont partis dès le lendemain et je le sais parce qu'on a retrouvé le document. Nous, on est arrivés le 19 août et on était prévus pour le convoi du 21 août. Et on m'a montré le document, c'est Maître Klarsfeld qu'il l'a publié d'ailleurs, dans le *Mémorial*, ce merveilleux livre du *Mémorial des enfants* où il y a 11.000 noms d'enfants juifs. Et il y a ce document et sur le bordereau de transport, il y a deux noms de rayés, celui de ma sœur et le mien, parce qu'on a été sursitaires. Parce qu'entre temps, mon père, s'était débrouillé pour nous faire libérer.

Interviewer: Alors comment est-ce que ça a pu se faire ? Vous ne saviez pas que votre père s'occupait de vous ? Vous n'aviez aucun contact ? Je suppose qu'il vous l'a raconté ensuite?

Michel: Oui, il avait récupéré entre temps mes deux frères le jour même du 16 juillet. Et puis il a traîné - il ne pouvait plus rentrer chez lui - il a essayé de les placer un peu partout. C'était le refus. On avait été en vacances, je me rappelle pas très loin de Paris, dans une pension de famille dont la patronne s'appelait Jeannette - on l'appelait Tata Jeannette, d'ailleurs. Elle n'a pas voulu les accueillir. Il y avait aussi une colonie de vacances des Assurances Sociales où mes frères avaient déjà été : ils ne voulaient pas d'enfants juifs. Ca a duré comme

ça quatre-cinq jours. Et puis, il est tombé par hasard sur une religieuse qui lui a adressé la parole et elle a vu qu'il avait des problèmes et...

Interviewer: Elle ne savait pas où il vivait avec vos deux frères ?

Michel: Non, non. Et de là, il a pu les placer chez les sœurs. C'est les seules qui aient accepté d'ailleurs de cacher ces deux enfants juifs. Et là, il a donc pris contact avec un type qu'il avait connu en Pologne, qui s'appelait Israelowicz et qui était à la direction de l'organisation qui avait été créée par Vichy et par le Commissariat aux Questions Juives qui s'appelait l'UGIF, l'Union Générale des Israélites de France, qui chapeautait toutes les anciennes organisations juives de solidarité. Il n'y avait plus que cette organisation-là. Alors, à la tête de l'UGIF, il y avait des gens, la plupart étaient des Juifs français, de la haute bourgeoisie et beaucoup étaient de bonne foi d'ailleurs. La preuve c'est qu'il y en a un ou deux qui, quand ils ont appris tout ce qui se passait, un an ou deux après, ils se sont suicidés. Il y en a deux, en tout cas, et puis les autres, ils ont été déportés une fois qu'ils avaient fait le travail. Il s'agissait donc, dans l'esprit des nazis et du gouvernement de Vichy, de chapeauter tous les Juifs et c'était une obligation de s'inscrire à l'UGIF et ils avaient des listes. D'ailleurs, c'était l'UGIF qui organisait tout, qui s'occupait de l'intendance du camp de Drancy. Tout était fait par l'UGIF à Drancy. Toute l'organisation interne du camp était faite par les Juifs. Le commandant du camp, c'était un ancien colonel de l'armée française et qui, lui, avait une chambre. Enfin bon, il y avait même une prison à Drancy. Quand les gens se

comportaient mal, ils allaient en prison. Il y avait un gardien de prison et les gendarmes étaient à l'extérieur. Et les Allemands quand ils... quand les SS ont pris la direction effective du camp à partir de 1943 - c'était Aloïs Brunner, celui qui ensuite s'est sauvé en Syrie - ils ont tenu le camp à six. Il y avait six SS. Tout le reste, c'était des Juifs français. C'est un peu comme dans les ghettos en Pologne, comme les Judenrat qui étaient censés diriger le camp. Donc, il est allé voir ce type qu'il avait connu en Pologne, qui s'appelait Israelowicz, qui était un dirigeant de l'UGIF et qui faisait la liaison entre l'UGIF et les autorités d'Occupation. C'était le terme pudique pour dire la Gestapo et les SS. Et il s'est payé le culot, il est allé le voir. Il l'avait connu donc en Pologne. Ce type était d'une famille de petits bourgeois. Il l'avait connu parce que la soeur de ma mère -ma mère était d'une famille extrêmement misérable, pauvre- était bonne à tout faire chez ces gens-là donc il l'a connu. Ils étaient de la même génération à un ou deux ans près. Il est tombé un bon jour. Il faut dire qu'il lui a offert de l'argent. Il n'a pas refusé - il ne l'a pas demandé mais il n'a pas refusé. C'était des pièces d'or. Il y en avait quatre parce que les immigrés, à l'époque, n'avaient pas de compte en banque, même pas d'ailleurs les Français, et dès qu'ils avaient un peu d'économies, ils achetaient des pièces d'or. Et mon père avait quatre pièces d'or. C'était des pièces de 20 dollars ce qui est l'équivalent maintenant de 8.000 francs. C'était pas une énorme somme et il les a acceptées. Et comme dit mon père « Sûrement que ca lui faisait chaud dans la main. » Toute cette conversation a eu lieu en Yiddish ce qui est surréaliste. Devant lui, il a téléphoné en allemand. Le subterfuge, c'était de nous considérer

comme ouvriers fourreurs. Et on a le document d'ailleurs, on a retrouvé le document. Donc on a été considérés comme ouvriers fourreurs avec ma mère. Mais pour ma mère, c'était trop tard parce que le temps que ça passe d'une administration à l'autre, de l'administration allemande à la Gestapo au ministère de l'Intérieur, du ministre de l'Intérieur à la gendarmerie etc. ça a pris du temps. Mais c'est arrivé le 20 ou le 21 août à Drancy. C'est passé à Beaune-la-Rolande. Sur le document, c'est rayé. C'est marqué « Partis par le convoi du 19 août » ce qui fait que ça nous a rejoints, on peut dire, à la dernière minute , à Drancy.

Interviewer : Donc le document vous a rejoints à Drancy et a mené à quoi ?

Michel : Ça a mené qu'on a été sursitaires. Et puis on est restés un petit moment à Drancy alors qu'il y avait des départs pratiquement tous les jours. Et pour compléter les convois, on prenait les enfants. Ce qui était affreux parce que quand il y avait les départs, on mettait les déportables la veille dans un escalier à part. Et puis, ça partait le matin en général. Il y avait un appel et dès qu'il y avait un appel, c'était l'inquiétude. Et je dois dire que les appels, c'était toujours l'inquiétude. Et quelques temps après, on nous a appelés. Alors là, on était un peu inquiets. J'ai le souvenir qu'on nous a emmenés au secrétariat qui était à l'entrée du camp. Il y avait un panier à salade. Là, c'était pas un autobus [mais] un car de flics. On se demandait où on allait et on nous a transportés donc.

Interviewer : Vous étiez, votre sœur et vous seulement ou bien il y avait d'autres adultes ou enfants ?

Michel : Non, non, il n'y avait que ma sœur et moi. Et on nous a trimballés dans une maison de l'UGIF à Montmartre, rue Lamarck. Ça s'appelait l'Asile Lamarck [et] qui existe toujours. Il y avait plein d'enfants. Il y avait des enfants qui étaient malades, des enfants qui étaient placés par leurs parents provisoirement parce qu'ils faisaient confiance à l'UGIF et puis il y avait « les enfants bloqués », sous la responsabilité de l'UGIF mais chapeautés par la Gestapo - par la police française et par la Gestapo - et donc nous en faisions partie parce que nous étions sursitaires.

Interviewer : Vous étiez parmi ces enfants bloqués ?

Michel : C'est ça.

Interviewer : Ca signifiait quoi pour vous d'être bloqué ?

Michel : Ca signifiait pas grand'chose par rapport aux autres. On était avec les autres et on a dû arriver, à mon avis, début octobre. Ma sœur et moi, comme on adorait l'école [et] qu'on était vraiment de très bons élèves -je ne dis pas ça pour me vanter- ça nous tracassait l'école. C'était quelque chose d'essentiel. Et on est arrivés, on nous a mis à l'école.

Interviewer : Et jusque-là, pendant que vous étiez à Beaune-la-Rolande ou à Drancy, y a pas eu d'école ?

Michel : Non, c'était l'été. Les vacances, c'était jusqu'au 1^{er} octobre et je pense qu'on a dû être transférés vers la mi-octobre parce qu'à Drancy, je sais qu'il y a eu quelques jeunes quand même qui se sont occupés de nous. Et au rez-de-chaussée, ils avaient essayé d'organiser une classe. Donc, ça a dû être début octobre. En tout cas, on s'est retrouvés là-bas et on allait à l'école.

Interviewer : Et vous n'aviez toujours pas vu votre père ?

Michel : Non. Ca a duré jusqu'à fin novembre, le 30 exactement parce qu'on l'a su par la suite. Il y a une dame qui était donc une amie de mon père - c'était elle qui l'avait caché le 16 juillet, qui était concierge dans un petit immeuble de Ménilmontant - avec qui il avait pris contact justement et qui est venue nous chercher avec un faux document.

Interviewer : Pendant que vous étiez à l'UGIF ? Ce centre de l'UGIF, vous avez le souvenir de comment se passait la vie, de la discipline ou manque de discipline ?

Michel : Oui. Il y avait beaucoup de discipline et on nous faisait manger des choses un peu bizarres. On était surtout beaucoup ce qui fait que le dortoir, je le revois encore. Ca n'a pas changé, enfin, c'est plus

du tout la même organisation mais l'immeuble existe toujours et quand je passe là-bas, à Montmartre, rue Lamarck, c'est tout en haut de Montmartre, je vois les grandes verrières, c'était le dortoir. Mais les lits étaient vraiment serrés les uns contre les autres. Alors on se refilait tout : les poux... Je revois encore le réfectoire. Il fallait descendre un peu et on nous mettait une espèce de poudre sur les aliments. C'était peut-être pour éviter la dysenterie en tout cas les diarrhées. Ce qui m'a beaucoup frappé c'est qu'ils tenaient à ce qu'on ait une culture juive. Chez moi, par exemple, mes parents n'étaient plus du tout pratiquants. Ce qui fait qu'on n'a pas du tout été élevés dans la religion. Je ne savais même pas ce ça voulait dire d'être juif.

Interviewer : Est-ce que vous parliez yiddish à la maison ?

Michel : Oui, mes parents, quand ils voulaient qu'on n'écoute pas, qu'on ne comprenne pas, parlaient polonais. On a fini par comprendre le polonais aussi. Mais sinon, ils parlaient tout le temps yiddish. Nous, on parlait le français bien sûr et on leur apprenait le français parce qu'en arrivant, ils ne parlaient pas un mot de français. Mais donc, on ne pratiquait pas. C'était au point qu'on était tellement intégrés qu'on allait le jeudi -à l'époque le congé c'était le jeudi- on allait au patronage catholique parce que nos copains y allaient. Ma mère y tenait beaucoup pour qu'on reste avec nos copains. On était parfaitement intégrés. Alors rue Lamarck, j'étais pas bien vu du tout parce qu'on ne savait pas les prières. Avant de commencer à manger, il fallait faire la prière mais en hébreu et je ne les savais pas. Et avec le recul, je

trouve cela invraisemblable qu'en 1942, les gens, avec des enfants en tout cas, s'obstinent à vouloir garder la religion alors que la direction de cette maison devait être au courant. Et j'ai su par la suite qu'ils y avaient d'autres enfants qui avaient réussi à s'échapper. Il y avait d'autres organisations. Entre autres, il y avait ce qu'on appelle la rue Amelot qui cherchait à faire évader clandestinement les enfants et l'O.S.E. (œuvre de secours aux enfants) et l'U.J.R.E. qui était des Juifs communistes. Ils ont essayé de sauver les enfants. Ils y sont plus parvenus en zone non-occupée qu'en zone occupée. Mais il y a quelques-uns qu'ils ont réussi à sauver. J'ai appris par la suite que l'UGIF les avait récupérés pour qu'ils ne soient pas dans des familles catholiques. Et ça, je trouve cela affreux. Donc, cette dame nous a récupérés. Assez facilement d'ailleurs.

Interviewer : Au bout de combien de temps ? Vous êtes restés combien de temps ? Vous m'avez dit le 30 novembre.

Michel : Jusqu'au 30 novembre. Je le sais par mes frères et la la religieuse qui nous a récupérés, que c'était le 30 novembre.

Interviewer : Donc cette femme est venue vous chercher et vous l'avez suivie, comme ça ?

Michel : On la connaissait.

Interviewer : Vous la connaissiez. Et « faux document », c'est-à-dire ?

Michel : Je pense que c'était un certificat [mais] on ne l'a jamais retrouvé. Et cette dame est morte depuis longtemps. Peut-être un document de la préfecture parce qu'on dépendait aussi de la préfecture.

Interviewer : Et ce document disait quoi ?

Michel : Qu'elle devait nous emmener dans un autre établissement. Donc on nous a laissés partir.

Interviewer : Et à ce moment-là, qu'est-ce qui s'est passé ?

Michel : Elle nous a emmenés à la maison-mère des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui se trouve rue du Bac, dans Paris. Je me rappelle très bien et on a fait connaissance de cette sœur, Sœur Clotilde qui avait déjà récupéré mes deux frères. Elle nous a emmenés, ma sœur et moi, jusqu'à Neuilly dans un orphelinat des sœurs de St-Vincent-de-Paul. Les sœurs de St-Vincent-de-Paul s'occupent essentiellement d'enfants. C'est toujours Saint Vincent qui s'est occupé d'enfants orphelins. On représente toujours St Vincent avec deux enfants. D'ailleurs, quand elle avait emmené mes frères, la Mère Supérieur lui a dit : « Mais enfin, ma sœur, vous vous rendez compte, ma fille, c'est dangereux ! Ils n'ont pas de cartes d'alimentation » -parce qu'elle voulait des tickets- « on ne peut pas prendre ce risque ! » Et elle lui a dit (il y avait donc toujours une statue dans toutes les maison de Saint Vincent avec deux enfants) : « Ma Mère, Saint Vincent, il est avec deux enfants, on ne peut

pas faire moins. » Et c'est comme cela qu'elle a imposé mes deux frères à la Mère Supérieure puis après ma sœur et moi.

Interviewer : Donc vous êtes arrivés. Vous avez retrouvé vos frères ?

Michel : Non, pas tout de suite. On ne les a retrouvés que quelques jours après parce qu'ils n'étaient pas dans la même maison, eux. Ils n'étaient pas tout de suite à Neuilly.

Interviewer : Donc cette femme vous a amenés directement de l'UGIF à la sœur et la sœur vous a amenés là ? Vous n'aviez toujours pas vu votre père ?

Michel : Non, parce que mon père, sachant qu'on allait être... et puis ça devenait de plus en plus dangereux probablement pour lui, il était passé en zone libre. Et je me rappelle, je l'ai su par la suite, quand mes frères se sont retrouvés chez les sœurs, il leur écrivait régulièrement. Et mon frère aîné, qui est archiviste dans l'âme, il a gardé ses lettres. Et donc il les avait. On les a gardées et on a pu suivre, comme ça, chronologiquement, les événements et donc comme il savait qu'on était vraiment très près d'être libérés, il est passé en zone libre...

Interviewer : Donc vous vous êtes retrouvés à Neuilly, dans cet orphelinat. Vous avez été mis avec les autres enfants ?

Michel : Oui, oui, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Chez les sœurs, je voyais très peu ma sœur.

Interviewer : Toujours sous votre nom ?

Michel : Oui, oui.

Interviewer : Et vous ne savez pas comment ça s'est passé par rapport aux autres enfants ?

Michel : Je sais que, peu de temps après, quand j'ai retrouvé mes frères et surtout mon 2^{ème} frère, qui s'occupait beaucoup de moi, il m'avait dit comme ça subrepticement : « Ne dis jamais que tu es juif ». Je ne savais pas ce que ça voulait dire. On s'est intégrés au groupe. Je revois ce grand dortoir. C'était affreux parce qu'il faisait très froid. Et puis, ces dortoirs, c'était pas chauffé.

Interviewer : C'est à Neuilly ?

Michel : C'est à Neuilly encore.

Interviewer : Vos frères sont venus vous rejoindre ?

Michel : Oui, parce qu'ils étaient dans une autre maison d'enfants, dans un orphelinat qui n'était pas loin de Paris non plus, à l'Haye-les-

Roses. De là, on les a transférés à Neuilly. Ce qui fait que je me suis retrouvé avec eux.

Interviewer : Et vous êtes restés tous ensemble à ce moment-là ?

Michel : Oui, pratiquement jusqu'à la Libération. Il y avait, à côté de l'orphelinat, une villa. C'était un quartier très chic de Neuilly, presque juste en face de l'Hôpital Américain et qui avait été réquisitionné par la Gestapo. J'ai appris par la suite que, entre autres, le fameux Trepper, Leopold Trepper qui avait créé l'Orchestre Rouge, quand il avait été arrêté, il a passé un moment là pour ses interrogatoires. De temps en temps, il y avait des attentats. Surtout à partir de 43 où la Résistance a commencé à mieux s'organiser. Alors, il y avait des mitraillages, des attentats. Tout l'orphelinat alors, on nous a transportés en province parce que c'était moins dangereux.

Interviewer : Vous êtes partis comment ? En autobus ?

Michel : En train. On était dans la Marne près de Vitry-le-François, mes frères et moi. Et puis ma sœur, elle était avec les filles en Auvergne.

Interviewer : Donc vous étiez ensemble.

Michel : Oui, on a été baptisés, très vite. On a même été enfants de chœur. Je suis très fort sur la religion catholique. Beaucoup plus que sur la religion juive. On s'est vraiment très vite intégrés. Très vite

intégrés. A l'époque, on faisait encore la messe en latin, moi j'aimais beaucoup ça.

Interviewer : Et donc vous êtes restés jusqu'à la Libération

Michel : Jusqu'à la Libération.

Interviewer : La Libération en Auvergne...

Michel : Non, dans la Marne. C'était très rapidement après Paris. En Auvergne aussi, d'ailleurs. Et là on est rentrés sur Paris, ça devait être le 30 septembre 44.

Interviewer : Toujours avec l'orphelinat ?

Michel : Non, mon frère aîné était parti avant à Neuilly. Et on s'est retrouvés à Neuilly pour très peu de temps, toujours à l'orphelinat. Là mon père était rentré sur Paris aussi et il est venu nous chercher. On ne s'était pas revus depuis presque 3 ans.

Interviewer : Vous vous souvenez de la Libération quand vous étiez dans la Marne, comment ça s'est passé ?

Michel : Ah oui ! D'abors, il y a eu le bombardement de la gare, c'est une grande gare la gare de Vitry-le-François, une gare de triage. Et ça, j'ai le souvenir de ça, c'était comme un feu d'artifice. On y voyait

comme en plein jour. Et on était à 4-5 kilomètres de Vitry-le-François. Ensuite, on avait vu passer - c'était la route qui menait vers l'Allemagne- plein de voitures allemandes qui fuyaient. Et puis un jour, un matin, on a vu des soldats débouler, il y avait une côte comme ça (*Michel fait un geste de la main*) qui longeait la maison et on a cru que c'était les Allemands qui revenaient mais c'était les Américains qui arrivaient.

Interviewer : Comment ça s'est vécu au sein de l'orphelinat ? Est-ce qu'il y a eu un changement quelconque ? Une manifestation quelconque ?

Michel : Oui, on a appris... les sœurs nous ont appris à chanter l'hymne américain parce que jusque-là on chantait *Maréchal, nous voilà !* Là, on a appris à chanter l'hymne américain. Surtout on a découvert que le paysan qui tenait le bistro et qui était diabolique, c'était un résistant et, entre autres, il avait caché pendant plusieurs mois, sinon une année, un prisonnier russe qui s'était évadé. Parce qu'il y avait des prisonniers russes qui arrivaient jusqu'en France et ils devaient aller travailler chez les paysans. Et il l'a caché pendant tout ce temps-là et il est devenu le héros du village à la Libération.

Interviewer : Vous aviez donc des contacts avec le village ?

Michel : Ah oui, on nous louait chez les paysans pour la cueillette des pommes de terre, la cueillette des mirabelles. J'aimais bien les pommes de terre parce que comme ça on pouvait en récupérer. Je me rappelle, on

faisait des pommes de terre sous la cendre. Parce qu'il y avait encore les restrictions.

Interviewer : Vous n'avez pas souffert de la faim ?

Michel : Un peu, si, un petit peu parce qu'il y avait vraiment les restrictions. On ne mangeait vraiment pas très bien. J'avais la chance d'avoir mes deux frères parce que les plus petits, même là, c'était un peu chacun pour soi. Dans le groupe, les plus petits, quelquefois, ils ne mangeaient pas.

Interviewer : Il y a des gosses qui ont cherché à se sauver de l'orphelinat ?

Michel : Non, je ne crois pas. J'ai pas le souvenir en tout cas. Non.

Interviewer : Et il n'y a pas eu de visite de gendarmes, d'Allemands ?

Michel : Non. Je ne sais même pas s'il y avait d'autres enfants juifs, je ne crois pas d'ailleurs.

Interviewer : Donc vous êtes retournés à Neuilly et vous y êtes restés jusqu'en ...

Michel : Très peu de temps parce qu'on s'est retrouvés dans une maison d'enfants à Versailles, dépendant d'ailleurs de l'O.S.E.

Interviewer : Comment s'est fait le transfert de l'un à l'autre ? Comment ça se fait qu'on vous laisse aller dans une organisation juive ?

Michel : Ah c'est mon père.

Interviewer : Ah c'est votre père ! Donc votre père est venu vous chercher ?

Michel : On s'est retrouvés avec mon père à cette époque-là, donc il nous a récupérés. Et ma sœur, je me rappelle, elle n'a pas voulu aller dans une maison d'enfants parce qu'elle voulait faire sa communion.

CASSETTE 3

Interviewer: Mais quand votre père est venu vous chercher est-ce qu'il vous a raconté à ce moment-là ou plus tard la manière dont il a vécu toutes ces années où il n'a pas été avec vous ?

Michel: oui, il nous en a parlé, bien sûr. Il s'est retrouvé donc dans le Sud- Ouest. Il a voyagé entre Périgueux, Toulouse, Limoges, dans tout ce coin-là, Montauban. Et il s'est caché, bien sûr, mais il a aussi travaillé. Il a été obligé de travailler. Alors il a travaillé beaucoup comme paysan, comme ouvrier agricole. Un moment, entre autres, il nous a raconté, chez des immigrants polonais mais catholiques et lui comme il était de la campagne, il connaît bien le travail de la terre. Il a

travaillé comme paysan. Il a été arrêté même une fois, mais on l'a pris pour un Espagnol.

Interviewer : Il avait donc des papiers, des faux papiers ?

Michel : Il a réussi après, il a changé de nom. Il s'appelait Galot (orth ?).

Interviewer: Il ne vous a pas raconté comment il a réussi à avoir ces faux papiers?

Michel : Non, je n'en ai pas le souvenir. Mais il a dû probablement les acheter. Et il a eu quelques contacts quand même avec des Juifs là-bas. Il nous écrivait régulièrement et c'était pas son écriture parce qu'il avait peur de faire des fautes d'orthographe. Maintenant, il écrit bien le français mais à l'époque il écrivait comme il parlait et c'était un de ses copains d'adolescence, d'ailleurs qui s'est retrouvé à Périgueux, qui lui s'est fait prendre et ce qui fait qu'il a été déporté, mais lui écrivait très très bien le français et il écrivait les lettres. Mais il nous envoyait des colis. Il nous a envoyé, chez les sœurs, et alors c'était terrible parce que quand le colis arrivait, il fallait qu'on l'ouvre, c'est la soeur qui l'ouvrait et elle se servait d'abord. Pas celle qui nous avait... il y en avait quelques-unes comme ça. La sœur qui s'occupait de nous, c'était une grosse... Alors donc, il nous a raconté [qu']il a voyagé entre Périgueux, Toulouse. Dans le Limousin aussi. Il m'a raconté qu'il a une fois été arrêté, et il a réussi à se sauver. On

l'avait mis dans une espèce de camp de transit où il y avait beaucoup d'Espagnols parce qu'il y avait tous les réfugiés espagnols.

Interviewer: Donc quand il vous a récupérés, il venait de rentrer à Paris? Il savait où vous étiez malgré les transferts d'un centre à l'autre ?

Michel : Ah oui. On dépendait donc de cet orphelinat de Neuilly. C'était la même maison, on avait été évacués à la campagne mais c'était la même organisation, oui.

Interviewer : Vous vous souvenez de la date où il est venu ou à peu près ?

Michel : C'était 44. Oui, en 44. Oh oui, c'était fin septembre. Oui, puisque j'ai fait la rentrée des classes à Versailles donc c'était en octobre. Il ne pouvait pas nous garder parce que, d'abord, il n'a pas pu récupérer tout de suite son appartement, ça a pris plus d'un an. Et alors, l'ironie de l'histoire, c'est que le petit appartement qu'on avait donc à Ménilmontant, d'abord il avait entièrement pillé par la concierge qui ensuite s'est sauvée, on ne l'a jamais retrouvée et...

Interviewer : Vous n'avez retrouvé aucun des objets ni les machines qu'il y avait?

Michel : Non, non. Rien, rien, mais la machine à coudre, je crois qu'elle n'était pas à mes parents. Je crois qu'elle était louée par le patron. Mais, en revanche, on a retrouvé à la préfecture deux photos. Il y a une photo de moi, entre autre, tout bébé, enfin tout bébé, je dois avoir un an, même pas. Il y a au dos un cachet de la préfecture. Et l'ironie de l'histoire veut que l'occupant de l'appartement, c'était un flic. Alors il a fait des pieds et des mains pour rester ce qui fait que ça a été assez long pour récupérer.

Interviewer: Donc il a dû aller au tribunal...

Michel : Ah oui ! Alors il habitait à l'hôtel

Interviewer: Donc il vous a mis dans une maison d'enfants

Michel : C'est ça. Il y avait que des enfants juifs là. Tous, enfants de déportés etc. Le directeur était un russe, je me rappelle, avec un accent...

Interviewer: Vous ne vous souvenez pas de son nom ?

Michel: Tcharnikov [orth ?] si je me souviens très bien, Tcharnikov. Et alors, mon deuxième frère et moi, on était restés très catholiques et c'était une très, très jolie maison avec un grand jardin, une villa à Versailles qui avait été louée par l'O.S.E. et qui était probablement financée par le Joint [c'est-à-dire] par les Américains parce qu'ils

avaient tellement honte de ce qui s'était passé qu'ils donnaient beaucoup d'argent. Les voisins, c'était une famille de 22 enfants. Vous vous rendez compte ? Ultra catholique bien sûr, dont les derniers enfants, ils avaient Pétain comme parrain. Ils avaient eu le Prix Cognacq¹. Mon frère et moi, on était très liés, enfin relativement liés avec eux, parce qu'on était, mon frère surtout, très croyants. Alors on faisait le mur pour aller à la messe et on était comme deux martyrs. Et je me rappelle très bien la mère de famille d'à côté disait : « Les pauvres petits, dans quel état on les met ? » Jusqu'au jour où le directeur nous a surpris en train de faire le mur et mon frère lui a dit :

- On va à la messe et personne ne nous en empêchera

Tchernikov, avec son accent :

- Mais pourquoi vous passez par les murs ? La porte, elle est ouverte si vous voulez aller à la messe, vous passez par la porte, sinon vous allez vous casser la jambe.

Et le fait de pouvoir y aller librement, j'ai perdu la foi. Ça m'intéressait plus.

¹ Au lendemain de la première guerre mondiale, M. et M^{me} Cognacq-Jay ont décidé d'apporter une aide financière aux familles nombreuses, pauvres ou ne disposant que de faibles ressources. En raison de son grand prestige moral et de sa longue expérience des œuvres sociales, l'Académie française s'est vu confier la charge délicate de répartir les dons consentis.

À partir de 1920, cette aide dite « Prix de la première Fondation Cognacq-Jay » était attribuée à une seule famille par département. Les parents devaient être nés français, vivants, ne pas être séparés et avoir au moins 9 enfants du même lit. Le montant du prix s'élevait à 25.000 francs.

Très vite, en raison de l'afflux des candidatures, une limite d'âge dût être ajoutée aux conditions posées par la famille Cognacq-Jay. Il fut donc convenu que les parents ne seraient pas âgés de plus de 42 ans au 1^{er} janvier de l'année du concours. À partir de 1939, les prix ne sont plus attribués que tous les deux ans et alternativement.

Interviewer: Vous vous souvenez des conditions de vie dans le camp et surtout des contacts avec les autres ? Est-ce-que, par exemple, il y a eu, dans cette maison d'enfants, des enfants déportés qui sont revenus que l'on a mis là ?

Michel : Pas à Versailles parce que c'était tout de suite à la Libération. Mais en revanche, après on s'est retrouvés dans une autre maison d'enfants, dans un château superbe à côté du Mans. Là quand on était à Versailles, ça dépendait de ce qu'on appelait la rue Amelot. En revanche, au Mans -on y était allés pour les vacances et puis finalement, on est restés- c'était l'O.S.E. Et là, il y avait deux frères, qui étaient de notre rue qui, eux, revenaient de Bergen-Belsen. On s'est revus avec le plus jeune, il y a très peu de temps, d'ailleurs. Il devait il y en avoir deux ou trois autres. Et après j'ai été transféré toujours à l'O.S.E. du Mans à Fontenay-aux-Roses, à côté de Paris.

Interviewer: Et vous étiez toujours avec vos frères?

Michel : Non, j'étais tout seul là. Mes deux frères ont quitté très vite Le Mans parce qu'ils étaient en âge de travailler. Mon frère aîné avait quinze ans et mon deuxième frère quatorze ans. Ils voulaient travailler. Alors ils ont commencé à travailler. Mon père, à cette époque-là, avait dû récupérer son appartement, ce qui fait qu'ils ont habité avec lui. Ma sœur est restée au Mans. Et moi, on m'a transféré à Versailles, parce que j'étais insupportable. Je m'étais battu avec le directeur, je m'étais retrouvé avec un œil au beurre noir, comme ça *(il fait un geste de la*

main). Pour qu'il me frappe, il fallait vraiment que j'en fasse beaucoup. Et cette maison à Fontenay-aux-Roses, c'était une maison d'enfants pour enfants difficiles. Quand je dis enfants difficiles, il y en avait qui étaient vraiment très très difficiles et il y en avait qui arrivaient directement des camps. Il y avait, entre autres, dans ma chambre, le lit à côté, un Polonais qui s'appelait Vladék. On savait que ça. Il avait réussi à s'en sortir parce qu'il était très très costaud, très grand. Il avait quatorze ans mais il en paraissait dix-huit. Et dès qu'on s'approchait de lui, il frappait. Et curieusement, sauf moi, parce que j'étais vraiment tout petit. Il était comme une bête sauvage. Alors, il s'est pris d'amitié pour moi et il a commencé à parler et il a appris le français. Mais très vite. Et puis on s'est perdus de vue parce que beaucoup de ces enfants qui étaient là ont été adoptés par des Américains, des Australiens, par des Canadiens. Alors ils partaient au fur à mesure dans leurs familles d'adoption. Et je me rappelle, j'étais un peu jaloux parce que je rêvais d'aller en Amérique.

Interviewer: Donc eux partaient et vous, vous restiez.

Michel: Et mon père, après m'a récupéré...

Interviewer: Vous ne vous souvenez pas si les enfants parlaient de ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre entre eux ?

Michel: Oui, surtout quand on était à Fontenay-aux-Roses. Il y avait un directeur qui était un type exceptionnel, qui était un

psychopédagogue, aussi exceptionnel que Korczak dont on a beaucoup parlé au ghetto de Varsovie. C'était un peu fait sur le même modèle. C'était une République d'enfants à Fontenay-aux-Roses. Il tenait absolument à ce qu'on se dirige nous-mêmes. Et c'était assez extraordinaire d'ailleurs. On a acquis le sens des responsabilités assez rapidement, même si il y avait que des enfants extrêmement difficiles. Et, on dessinait beaucoup. Il y a certains dessins que j'ai retrouvés en visitant le camp du Struthof, par exemple, d'enfants de Fontenay-aux-Roses, y compris moi. On parlait beaucoup de ça.

Interviewer : Donc les adultes vous faisaient parler ? Comment se passait l'enseignement et les rapports avec les adultes dans cette république d'enfants?

Michel: Et bien l'enseignement se faisait à l'intérieur de la maison d'enfants avec des méthodes d'éducation active. Quand on, par exemple, on faisait des enquêtes, on avait un laboratoire. Tout ça était financé, bien sûr, par les Américains, parce que c'était une maison superbe du XVIIIème siècle qui avait été d'ailleurs la maison de l'éditeur de la Fontaine au XVIIème- XVIIIème siècle. Et il y avait un grand parc. Il y avait un court de tennis et dès qu'on voulait quelque chose, on l'avait. On avait une imprimerie. Ca se faisait toujours par groupes de 3 trois. On avait appris que c'était la maison de l'éditeur de la Fontaine [en allant] chercher dans les archives de la mairie. J'avais réussi à retrouver [des documents] de l'époque. On travaillait comme ça par enquêtes, c'était tout à fait inhabituel.

Interviewer: Et donc vous vous êtes retrouvés après combien d'années avec votre père?

Michel: En 1948. Donc je suis resté, chez les soeurs deux ans et demi, et puis là en maison d'enfants deux ans et demi enfin trois ans. Et puis, après cette maison a été obligée de fermer parce que comme les Américains - c'est les Américains qui finançaient- mais [que] tous les éducateurs étaient issus de la résistance juive et ils étaient évidemment tous communistes, ça la foutait mal. On avait une éducation très marxiste. Mais, malgré tout, ceux qui vous voulaient pratiquer la religion, pouvaient pratiquer. Je me rappelle une année, il y avait Yom Kippour et deux-trois copains pratiquaient, ce que je trouvais, moi, invraisemblable. Mais enfin, ça, c'est une opinion. Exprès, on mangeait devant eux quand ils jeûnaient. Mais sinon, il n'y avait aucune obligation.

Interviewer: Il y avait un enseignement juif particulier en dehors de l'enseignement marxiste?

Michel : On pouvait travailler le yiddish, pas l'hébreu. Je n'en ai pas le souvenir mais il y avait une culture, il y avait vraiment une culture juive.

Interviewer: Par les livres ?

Michel: Par les livres, par le jeu aussi. J'ai retrouvé des photos, je ne sais pas où elles sont d'ailleurs... on jouait des spectacles pour nous et pour les gens de l'extérieur. Il y avait eu l'histoire de Joseph et ses frères, tout ça était tiré souvent du livre d'Esther. Et on fêtait les fêtes, Rosh Hashana, Pourim. Il fallait se déguiser. Ils nous disaient toujours : « Il faut que chacun de nous disent je suis juif et c'est mon honneur. »

Interviewer: Quand avez vous su ce qui était arrivé à votre mère ? Vous l'avez su très vite ?

Michel: Très vite, oui, mais on espérait toujours. Comme beaucoup de gens, j'ai le souvenir d'être allé à l'hôtel Lutetia parce que tous les déportés qui revenaient arrivaient à l'hôtel Lutetia. Il y avait des listes et on y allait assez régulièrement.

Interviewer: Pendant que vous étiez dans ces maisons d'enfants ? Le dimanche quand votre père venait vous chercher ?

Michel: Oui. Les déportés juifs sont revenus assez tard du fait des maladies et ils étaient en quarantaine. Par rapport aux prisonniers français, enfin hommes, et les déportés résistants, les Juifs ont été rapatriés les derniers parce que... bon c'est comme ça.

Interviewer : Donc en fait vous n'avez pas eu la certitude tout de suite de ce qui est arrivé à votre mère ? Vous l'avez su réellement que plus tard

Michel : Oui. Moi, en tout cas, en ce qui me concerne, j'ai longtemps espéré en me disant que peut-être elle a[vait] été rapatriée en Russie

PHOTOS

Michel: Alors donc ça c'est une photo où il y a ma mère, mes deux frères et moi c'était justement en... ce dont je vous parlais tout à l'heure lors de l'exode en 1940 devant la maison, l'espèce de château où nous habitions où ma mère faisait, le ménage alors curieusement, cette photo, elle nous a suivis un peu partout et elle a été prise, parce qu'il trouvait que c'était une belle famille française, cette photo a été prise par un soldat allemand qui était arrivé là-bas, ça se passait dans la Sarthe. Enfin, en province. Voilà.

Celle-ci date de 1942. C'est l'asile Lamarck. Je ne sais pas comment j'ai réussi à conserver cette photo et là cette maison de l'UGIF où nous étions bloqués et, au premier plan, en plein milieu, tondus, là, il y a ma sœur et moi. [inaudible] Là il y a ma sœur, on se tient par l'épaule et là, il y a moi et on était donc... voilà, je tiens comme ça la tête sur le bras et c'était ... ça devait être en octobre, à mon avis. Oui, en tout cas en 1942. Et tous les gens qui sont autour, que ce soit les infirmières ou les... ça, c'était pour les enfants qui étaient malades et les enfants, je n'en ai retrouvé absolument aucun.

Celle-ci, bon, ça a été fait un peu après, c'était justement après notre libération, entre guillemets, on a retrouvé mes frères. On était chez les soeurs et elles nous ont photographiés, enfin chez un photographe professionnel d'ailleurs. En tous les cas, je me demande si c'est pas le jour où ma soeur et moi avons été baptisés parce qu'on a été baptisés bien sûr, parce que les cheveux avaient un peu repoussé, on avait mis un ruban, vous voyait, ma sœur avait l'air...chaque fois, je disais qu'elle avait l'air d'un œuf de Pâques. Ca a été fait donc en 1943 je pense.

Et puis voilà, cette dernière photo qui date, elle, de 1945. C'était donc après la Libération. Nous étions dans cette maison d'enfants de l'O.S.E, ce magnifique château qu'on aperçoit derrière au Mans. Et alors on nous avait donné des vêtements, c'était les Américains qui nous habillaient et c'est pour ça qu'il y a une coupe un peu comme ça, à l'Américaine. Voilà mes deux frères, ma soeur et moi dans cette maison d'enfants de l'O.S.E. en 1945.

Interviewer: Est ce le théâtre que vous jouiez dans cette maison d'enfants qui a décidé de votre carrière d'acteur?

Michel: Peut-être, c'était surtout parce que, même chez les soeurs on jouait des petites pièces comme ça et c'est peut-être... je me demande si c'est pas le fait d'avoir été enfant de chœur parce qu'il y avait le costume et ça, je sais que le ... en tout cas les grands messes, ça me plaisait beaucoup, beaucoup. C'est peut-être ça, je ne sais pas du tout,

je ne sais pas du tout mais on a effectivement toujours, que ce soit chez les soeurs ou en maison d'enfants, on a toujours beaucoup joué de spectacles.

FIN DE LA TRANSCRIPTION A 20'

HENRI MULLER

Interview conducted in Charenton-le-Pont on september 7, 1995 by Norbert Lipsyc.

*Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive
Oral History | VHA Interview Code: 5536*

Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim réalisée par Kerry Blatney, Ellie Hoffman, Eloïse L'Her, Amanda Moreno, Kristina Mullen, Paulina Pedas, Eugénie St John-Sutton et Sophie Xi. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement vérifiée.

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=5536&returnIndex=0>

TAPE 1

Interviewer : Je suis Norbert Lipsyc, nous sommes le 7 septembre 1995. Et je réalise l'interview de M. Henri Muller. M U deux L E R. À Charenton-le-Pont, en France. M. Muller, pouvez-vous vous présenter ?

Henri : Eh bien, je m'appelle Henri Muller, effectivement, et donc, je suis né le 12 novembre 1930 donc j'ai bientôt 65 ans. J'habite actuellement à Charenton-le-Pont, et précédemment donc j'ai habité dans le quartier de Belleville avec mes parents avant-guerre et un petit peu après la guerre. Et maintenant, je suis retraité.

Interviewer : Pouvez-vous nous présenter votre famille avant-guerre ?

Henri : Oui, alors ma famille avant-guerre... mon père et ma mère sont venus en France vers les années 1930. Ils venaient de Pologne, et donc ils sont venus en tant qu'émigrants étant donné que là-bas, évidemment y avait presque pas de travail. Donc ils sont arrivés en France en 1930, en début de l'année.

Interviewer : Votre père était né où ?

Henri : Il était né en Pologne, exactement à Biecz. Il est né là-bas en Galicie. Et ma mère également, pas loin.

Interviewer : En quelle année ?

Henri : Alors, mon père est né en 1910 exactement je me souviens le 12 février 1910.

Interviewer : Et votre mère ?

Henri : Ma mère, elle, c'était le 16 octobre. Voilà j'ai un peu vérifié, le 16 octobre 1908, et elle était un petit peu plus jeune. Plutôt, plus âgée. Excusez-moi.

Interviewer : Donc, ils sont venus en France en 1930

Henri : 30, en début d'année, à peu après.

Interviewer : Et quelle était leur profession ? Comment s'est passé leurs débuts en France ? Comment ça s'est passé ?

Henri : Mon père, lui, est venu en France très jeune. Il avait 20 ans, tout juste, et donc, il commençait à apprendre le métier de tailleur mais vraiment il était encore très apprenti. Il avait pas tellement bien appris en Pologne. Il est arrivé donc à Paris en pleine crise, c'était en 1930, donc fameuse crise de 29 qui existait encore en 30. Et, donc, il a eu beaucoup de mal au début, d'abord à apprendre à travailler - c'est-à-dire à trouver du travail, et il me racontait quand il allait chercher du travail des fois il faisait une pièce d'essai et on le renvoyait , plus d'une fois, donc il a eu quand même des difficultés pour commencer sa vie professionnelle en France.

Interviewer : Il est venu tout seul donc...

Henri : Il est venu avec ma mère quand même

Interviewer : Elle est venue tout de suite avec lui?

Henri : Oui, il est tout de suite venu avec ma mère. Mais quand je suis né au mois de novembre de la même année, ils ont commencé à avoir pas mal de difficultés. Ils vivaient à l'hôtel, donc des difficultés assez dures, et de ce fait, il a été obligé de, *pas de renvoyer* ma mère, mais il lui a conseillé de repartir en Pologne. Elle est repartie avec moi en Pologne et je suis resté un certain temps là-bas.

Interviewer : Dans la famille ?

Henri : Dans la famille en Pologne, oui.

Interviewer : Vous étiez trop jeune, vous ne vous souvenez plus ?

Henri : Non, je *venais de naître*. Je suis resté quand même jusqu'à deux ans à peu près deux-trois ans.

Interviewer : Quand ils sont venus en France parlaient-ils un peu français?

Henri : Pas un mot de français. Ils parlaient le yiddish vraiment tous les deux et le polonais bien sûr. Et un peu d'allemand parce que la Pologne, la Galicie avait été occupée par l'Allemagne très longtemps et donc ils étaient habitués -un peu comme en Alsace-Lorraine- et ils parlaient un peu l'allemand. Mais à la maison, c'était toujours le

yiddish. Et nous, on leur parlait pas en yiddish sauf peut-être quand on était petits, mais on leur répondait tout suite en français.

Interviewer : Savez-vous de quel milieu ils venaient en Pologne ? Etait-ce un milieu très juif, très orthodoxe ?

Henri : Très, très juif, oui. Mes parents, là-bas en Pologne dans le village où ils étaient, vraiment la vie juive était très habituelle là-bas et à tout point de vue : au point vue habitudes, bien sûr d'ailleurs c'était un village où il y avait 80% de juifs. Enfin où mon père était. Ma mère aussi d'ailleurs, c'est un peu le même genre de village, le *shtetl* comme on disait à l'époque. Et donc sur le plan religieux également. Ils suivaient vraiment de très près les habitudes juives, les fêtes, et puis la nourriture et puis la façon de vivre. D'ailleurs à l'époque en Pologne, c'était presque une obligation parce que ceux qui ne suivaient pas étaient un peu mis à l'écart.

Interviewer : Ils avaient, tous les deux, de grandes familles ?

Henri : Oui, c'est-à-dire mon père avait encore sa mère et eux ils étaient quand même assez aisés dans le sens où ma grand-mère tenait un moulin. Donc, un moulin, ça leur donnait une relative aisance et il y avait quand même chez elle, sept enfants dont six garçons et une fille. La fille s'appelait Anna d'ailleurs. Je me souviens parce que ma sœur a pris le nom de la sœur de mon père. Mais mon grand-père, lui, était mort relativement jeune, dans la quarantaine. Donc ma grand-mère a élevé ses

sept enfants pratiquement seule, toute sa vie enfin jusqu'au moment où elle-même a été malheureusement fusillée par les Allemands pendant la guerre. Du côté de ma mère, ils étaient six enfants également. Il y avait mon grand-père et ma grand-mère du côté de ma mère qui ont été bien sûr malheureusement aussi fusillés pendant la guerre, ainsi que ses frères et sœurs sauf un qui est parti en Amérique, qui a pu partir avant-guerre en Amérique. Mais ils étaient six enfants dont trois garçons et trois filles.

Interviewer : Et au moment où votre père est venu en France, donc, pendant qu'il a cherché du travail et après quand il a refait venir votre mère quel type de vie menait-il à Paris en dehors du travail ?

Henri : Au début, la vie était comme je vous le disais assez difficile parce qu'il gagnait très mal sa vie. Il était pas tellement du métier donc il vivait à l'hôtel. Je me souviens, enfin je me souviens, c'est ce qu'il nous a raconté, il habitait rue Basfroï, dans un hôtel, je crois qu'il n'existe plus maintenant. Il habitait rue Pierre dans un autre hôtel. Il prenait même un peu de travail à domicile comme dans les ateliers il avait du mal à s'introduire. Il prenait du travail à domicile, les copains lui expliquaient un petit peu comment il fallait plus ou moins bien travailler, et il me racontait qu'il y avait à l'époque des appareils à gaz où il fallait mettre des pièces pour repasser le travail. Il avait même pas assez d'argent pour mettre des pièces dans l'appareil à sous pour faire marcher le gaz. Donc il a eu des débuts on peut dire très, très, très durs malgré qu'en France, on pensait vivre

relativement bien. D'ailleurs, quand il est venu en France, il a été attiré par ce que des anciens lui avaient conseillé, en lui disant que c'était formidable, qu'on vivait très bien que, qu'on pouvait boire - comme y'avait des appareils- du jus d'orange à volonté. Enfin là-bas en Pologne, les oranges c'était quelque chose, c'était le grand luxe. Mais non, pour lui franchement ç'a été très dur. Enfin, y avait justement un proverbe qu'il disait toujours "Heureux comme Dieu en France" mais c'était pas vraiment vrai, en ce qui le concerne. En fait ma mère, quand je disais qu'elle m'a accompagné en Pologne, elle est partie en Pologne mais elle est revenue tout de suite en France, elle. Elle m'a laissé seul en Pologne. Bon ils ont commencé à travailler. Après petit à petit ils ont eu un logement quand même, exactement rue des Envierges, le premier logement qu'ils ont eu. Et là, on a vécu petit à petit moi, mon deuxième frère, ma sœur. Et la naissance de Michel le quatrième y a eu lieu encore, puisqu'il est né au début de l'année 1935, donc on était encore rue des Envierges et on a déménagé ensuite rue de l'Avenir dans le XXème arrondissement. Rue des Envierges, c'était également le XXème arrondissement. Donc, on a déménagé rue de l'Avenir en début de l'année après la naissance de Michel. On a vécu tous les quatre rue de l'Avenir, et c'est là qu'on a vécu de 1935 à 1942, au moment où il y a eu la grande rafle, donc on a été ramassés. Et mon père avait un atelier, enfin un atelier, c'était un petit deux pièces, dans une des pièces, il avait son atelier où il travaillait, à la maison à domicile. Mais là, il avait quand même appris le métier et commençait à bien se débrouiller et il faisait des gilets et il commençait à faire du veston qui était un petit

peu plus compliqué à faire, mais il a fait ça après jusqu'à temps qu'on soit pris en 1942.

Interviewer : Le quartier où vous viviez était un quartier où il y avait une forte présence juive?

Henri: Ah oui. Où on habitait, dans la même maison, je me rappelle au troisième, en face de chez nous au premier, au cinquième, il y avait des familles juives, bien sûr. Et puis, dans le quartier, il y avait énormément de maisons où il y avait des familles juives. Et en fait, les familles juives vivaient un petit peu tou[te]s dans le même style. C'était un peu comme chez mes parents parce que j'allais voir les copains chez eux et ils avaient tous aussi un peu comme ça des ateliers à domicile, enfin des petits ateliers, une machine à coudre. On travaillait comme ça à l'époque. Même il y en a qui travaillaient dans le cuir déjà. Je me rappelle y'en a qui faisaient du collage et des choses comme ça. Mais c'était un peu le même genre de vie à notre niveau parce qu'on se fréquentait. Ce n'était pas un quartier bourgeois, comme on dit. En fait, c'était plutôt les Juifs immigrés qui venaient à Belleville - puisque c'était le quartier de Belleville-Ménilmontant- qui venaient là. Et c'était donc des Juifs qui faisaient un peu les métiers de la confection plutôt, un peu dans la chaussure. Voilà, c'était un peu ce style de vie.

Interviewer : Et est-ce qu'ils ont reconstruit dans leur appartement, chez vous, une vie juive comme ils la vivaient en Pologne?

Henri: Oui, sur le plan nourriture, sur le plan habitudes, autant que cela a pu être possible. Il y avait un petit semblant de vie juive. Enfin évidemment, par rapport à ce que j'ai pu revoir, ce qu'il y avait en Pologne, dans des films et puis dans ce qu'on m'a raconté, c'était peut-être assez loin de ce qu'il y avait là-bas. Mais enfin bon, ils parlaient yiddish, ils vivaient à la juive. Enfin, nourriture, puis façon de vivre et autant que possible, les habitudes, la façon de s'habiller. Peut-être pas de s'habiller non parce qu'ils commençaient à s'habiller un petit peu à la française. Enfin, c'était les habitudes juives. Sauf évidemment chez nous, il n'y avait pas de vie religieuse. Absolument pas. On parlait pratiquement pas de Dieu si vous voulez. C'est un souvenir que je n'ai pas du tout, puisque c'est après qu'on a commencé à connaître un peu ça quand on était chez... pendant la guerre, on a été cachés chez les Soeurs quoi. C'est là qu'on a commencé à savoir qu'il y avait Dieu et qu'il y avait des choses comme ça. On allait à l'école donc avec même des gens qui allaient au catéchisme. Enfin je veux dire des Français dans notre classe quoi. Il y avait même des collègues, enfin des copains, qui avaient fait leur première communion catholique. Mais ça n'allait pas plus loin. On entendait parler de ça comme ça. Enfin chez nous, non. Vraiment, y'avait pas de bougies, y'avait pas... absolument pas.

Interview : Et vos parents participaient-ils à une activité communautaire quelconque?

Henri : Non, non, non, à ma connaissance, non. Ils étaient très pris par le travail. Malgré tout, il y avait quand même du boulot. Difficile mais... Non, la journée se passait souvent au travail et le soir, je voyais encore mon père obligé de régler le travail pour le lendemain, jusqu'à des fois 11 heures-minuit. Ca arrivait très souvent. Et souvent, il y avait des livraisons. Après, il a travaillé pour des grandes boîtes quand même, où il fallait livrer à des heures fixes. C'est ce qu'il nous racontait et il fallait absolument livrer. Donc, je les vois encore terminer le travail à 3h-4h du matin. Enfin je les vois... on dormait, nous, mais il fallait livrer dès le lendemain matin à sept-huit heures. Et non , je ne les vois pas prendre aucune participation. Temps en temps, il allait, ça arrivait le dimanche matin, il allait à Belleville là-bas, parce qu'il y avait sur le boulevard de Belleville, souvent un peu le marché aux affaires. Enfin je veux dire où les gens, où les Juifs se voyaient devant le Café des Lumières de Belleville. Ils se voyaient pour parler un peu de travail. Et quand chacun cherchait une ouvrière, cherchait un presseur, un mécanicien, ils se voyaient là. Des fois, il allait là et il voyait certainement des copains à ce moment-là. Oui, il en voyait.

Interviewer : Et vous alliez à l'école ?

Henri : On allait à l'école. Bon, bien sûr, dès qu'on était petit, on était à l'école maternelle. Je me souviens de l'école maternelle rue Olivier-Métra où j'allais quand on habitait déjà rue de l'Avenir. Quand on était rue des Envierges, je ne me souviens pas d'avoir été à l'école.

Non, je ne me souviens pas d'une école où j'allais à côté. Mais rue de l'Avenir, donc on allait à l'école rue Olivier-Métra et ensuite on a commencé à aller à l'école. Moi, j'ai commencé à aller à la grande école qui est en face également, rue Olivier-Métra. Et pendant la guerre on a été à l'école, bien sûr, française toujours. On était au Mans, à côté du Mans, quand on était en exode et j'étais à l'école dans un petit village qui s'appelait St-Biez-en-Belin. Je me rappelle encore oui, j'ai fait une année d'école là.

Interview : Et pendant que vous étiez à l'école, ou bien vos parents dans leur vie ont-ils eu, ressenti des manifestations d'antisémitisme ? Était-ce quelque chose dont vous parliez avec les copains ou dont on parlait à la maison ?

Henri : Moi, non, vraiment j'ai pas ressenti d'antisémitisme à l'école. Non, jamais. Pas à ma connaissance. Non, non. Les copains, on était surtout entre copains juifs quand même, malgré tout. J'avais quand même quelques copains catholiques à l'école. Même certains venaient à la maison d'ailleurs. Il y en avait un c'était même, on disait, le petit copain à ma sœur. C'était pas un Juif, c'est ce qui était drôle à l'époque. Et donc non, il n'y avait pas, à ma connaissance, d'antisémitisme. Il y en avait certainement enfin la presse que j'ai pu après connaître, savoir, puisque, on savait que dans les journaux à l'époque, ils étaient très virulents et certainement qu'il y avait des antisémites. Mais moi, je ne m'en suis pas aperçu. Non, non.

Interviewer : Est-ce qu'on parlait des événements politiques, des relations avec l'Allemagne, de la guerre qui approchait ? Est-ce que vous l'avez ressenti à la maison ?

Henri : Quand j'étais petit, non, j'ai vraiment jamais senti cette ambiance. Non, pas du tout. Après l'exode, bien sûr, on a commencé à se rendre compte qu'il y avait quelque chose qui se passait. Bien entendu, moi j'avais déjà à l'époque neuf ans donc je commençais à me rendre compte quand même de pas mal de choses. Puis, pendant la guerre, bien entendu. Ça on vivait quand même intensément quand même les événements à partir de cet âge-là. Je me rappelle d'une ambiance qu'il y avait à la maison, où on parlait quand même de ça, malgré tout.

Interviewer : Au moment de la déclaration de guerre elle-même, vous souvenez-vous d'une réaction de vos parents ? Comment ils ont vécu cela ? Comment ça s'est passé ?

Henri : Oui. D'ailleurs, au moment de la déclaration de la guerre, on était exactement à La Roche-Guyon. On était en vacances encore. On était là-bas avec mes parents d'ailleurs, puisqu'à l'époque, on n'allait pas très loin en vacances. C'était à environ 60-70 km de Paris et il y avait pas mal de Juifs qui étaient [là] aussi. On louait des chambres comme ça chez l'habitant, vous voyez ? Mais je me rappelle encore une affiche, il y avait une espèce de hall où on faisait le marché couvert, et je me rappelle encore l'affiche où il y avait la fameuse déclaration de guerre. Et je me souviens, je vois ma mère pleurer. Ça, je m'en souviens très

bien, oui oui je me rappelle de ça. Donc ça nous a bien sûr fait quelque chose. C'est là qu'on a commencé certainement à ressentir qu'il y avait quelque chose de mauvais qui se tramait. Ça oui.

Interviewer : Et pendant les premiers temps de la guerre, est ce que vos parents recevaient encore des nouvelles de Pologne?

Henri : Oui, ça m'a étonné d'ailleurs, ils ont reçu quelques nouvelles. On a même reçu jusqu'en 1942 des nouvelles de comme quoi ma grand-mère avait été fusillée avec d'autres personnes, avec justement la sœur de mon père. Et des frères qu'il avait ont été fusillés là-bas au début. Ils n'ont pas été déportés parce que, comme ils avaient un moulin, ils faisaient partie un petit peu des gens qui avaient une certaine situation. Ils avaient ramassé à l'époque les gens qui avaient une certaine aisance. Ils les avaient fusillés directement. Donc, on a reçu cette nouvelle. Je vois encore mon père en train de pleurer avec ma mère, en nous l'annonçant, bien sûr. D'ailleurs, ils le disaient en yiddish comme on ne parlait pas, nous, beaucoup... enfin quelques mots, mais on comprenait tout déjà à l'époque. On parlait, on comprenait tout le yiddish, absolument tout. Avec des mots d'abord, des choses graves. Je me rappelle de ça, oui. C'était au début de l'année 42.

Interviewer : Revenons un peu en arrière à l'exode. Vous avez parlé de l'exode. Vous êtes partis au moment de l'exode de Paris ?

Henri : Oui, tout de suite on est partis de Paris.

Interviewer : Toute la famille ?

Henri : Oui, toute la famille. Je pense que mon père est venu avec nous au départ. On a été d'abord à Ecommoy dans la Sarthe. On était à Ecommoy pour quelque temps, c'est un petit village dans la Sarthe et ensuite, nous avons été jusqu'à St-Biez-en-Belin donc, à quelques kilomètres, pas loin du Mans. Et c'est là que nous sommes restés de septembre 39 à peu près un an là-bas, jusqu'en 40 à peu près. C'est là que nous avons vu arriver les Allemands, les armées allemandes quand ils ont occupé la France. On les a vu arriver justement là-bas à St-Biez-en-Belin. D'ailleurs, on avait vu avant les Français, l'armée française qui partait. On a vu l'exode, beaucoup de gens partir également, sur des chariots, tout ça, ils partaient, mais nous, nous sommes restés quand même. On est quand même restés là.

Interviewer : Est-ce que vous êtes revenus à Paris à ce moment-là ?

Henri : Alors, après on est revenus à Paris oui puisque j'ai fait une école, je me souviens par le fait que j'étais à l'école à Ecommoy pendant un an et ensuite c'est là que j'ai fait l'école, l'année 40-41, donc j'ai fait en quatrième à Paris rue Olivier-Métra. Donc on est revenus à Paris toute la famille.

Interviewer : Et vos parents sont revenus à Paris pour quelle raison ?

Henri : Et bien, ils sont revenus à Paris parce qu'il y avait une ambiance assez favorable. Les Allemands, au départ, n'avaient pas du tout l'air d'être antisémites ce qui était drôle, enfin pour le peu que je m'en souviens. Et au contraire, d'ailleurs il y avait un Allemand qui nous avait pris en photo, je me rappelle là-bas à Saint-Biez-en-Belin. Et il montrait beaucoup de sympathie même pour nous, vous voyez. Et ensuite donc il y avait pas du tout de choses qui paraissaient très graves. Bon, il y avait ces raisons-là, ça paraissait pas quelque chose de difficile. Bon ensuite, il était difficile de passer en zone libre puisqu'il y a tout de suite eu la zone libre donc ça paraissait très très délicat d'y passer parce qu'on entendait quand même, enfin mes parents savaient, qu'il y avait des risques d'être pris à ce moment-là, d'être ramassés. Il y avait quand même malgré tout des risques. Et puis bon, il y avait un problème financier : aller ailleurs, où ? Il y avait vraiment très peu d'argent dans la famille. Mon père travaillait un peu et il y avait vraiment pas de sou comme on dit. A l'époque, ça a été très très difficile. On est revenus à Paris et il a travaillé comme beaucoup quoi ...

Interviewer : Au moment des mesures d'exception contre les Juifs, ils sont allés se déclarer au commissariat ?

Henri : Oui, mon père a été se déclarer parce que... en fait, c'est ça qui paraissait drôle parce que tout venait un peu des Français, [inaudible] c'était Vichy qui avait... bon à l'époque, on a appris ça, moi bien sûr à l'époque j'étais jeune, je ne savais pas mais... qui avait mis ça au

point, toutes ces exceptions contre les Juifs vers les années... octobre, je crois 40 et si on se déclarait pas vous étiez donc en prison. Vous voyez, il y avait vraiment des risques très graves donc il fallait se déclarer, et bien sûr mon père, il nous a raconté après, il s'est posé est-ce qu'il fallait ? est-ce qu'il fallait pas ? Puis bon, il a fait un peu comme tout le monde malheureusement. Il s'est déclaré mais de toute façon je pense que, en restant à Paris, enfin ça c'est mon avis, il y a tellement eu de dénonciations pendant la guerre, je crois qu'en France on a battu les records des lettres anonymes, que tôt ou tard, il aurait été dénoncé. Ça y'avait pas de problème parce que, bon, ils parlaient très mal le français avec ma mère donc le quartier savait qu'on était juifs, il y avait pas de doutes.

Interviewer : Et vous avez donc porté l'étoile jaune ?

Henri : Oui, alors en 42, là je crois que c'était vers le mois de juin 42, il y a eu l'étoile jaune et donc obligatoirement, on a porté l'étoile jaune à l'époque. Il fallait également la porter parce qu'il y eu des lois. Déjà à l'époque, il fallait être à huit heures du soir chez soi, il fallait pas aller dans les squares, il fallait pas téléphoner, fallait pas avoir de radio... oui, il y avait un tas d'interdictions déjà qui avait été mises au point par Vichy déjà et donc on a porté l'étoile jaune jusqu'à donc qu'on soit ramassés en 1942.

Interviewer : Votre père avait repris son travail, et donc devait aller livrer de la marchandise en ville également...

Henri : Exactement, oui, oui.

Interviewer : Et il avait entendu parler des rafles qui se passaient à ce moment-là dans Paris. Est-ce qu'on en parlait chez vous ?

Henri : Oui, alors plusieurs fois il y eu des rafles. Il y en a plusieurs, plus ou moins importantes. Il y a eu une rafle assez conséquente déjà en 41. Alors là, on ramassait les hommes, vous voyez, jamais il y a eu de rafles de femmes et d'enfants. Alors c'est drôle parce que les hommes qui étaient raflés, ils allaient à l'époque à Beaune-la-Rolande, à Pithiviers dans le Loiret et il y avait des permissions. Vous voyez, ils venaient en permissions, ce qui était étonnant et on pouvait aller les voir. Enfin, c'est les gens qui avaient été raflés comme ça donc ça paraissait pas très... c'était grave bien sûr d'être raflé, d'être enfermé c'est toujours très grave mais ça paraissait quelque chose de vivable quand même, malgré tout. Donc, on entendait parler de ça. Et puis, il y avait déjà Drancy aussi qui démarrait, on entendait qu'il y avait des gens à Drancy, vous voyez. Oui, ça, on en entendait quand même parler. Mais dans l'idée de mon père, à l'époque, mes parents, c'était les hommes, voilà. On faisait attention. C'était surtout ça, je dis que jamais on aurait pensé qu'ils allaient... parce qu'on avait des nouvelles de Pologne, il y avait eu quelques nouvelles mais on a jamais su qu'il y a eu quand même, vous voyez, à part ma grand-mère qui a été fusillée, on n'a jamais su que, comme ça, ils ramassaient les gosses, les femmes et les choses comme ça quoi.

Interviewer : On en arrive donc à la rafle du Vel d'Hiv. Votre père en a été averti ?

Henri : Oui alors, on a eu un voisin... enfin Monsieur Lakiche, je me rappelle bien de son nom encore, qui était le directeur de l'école. Il faisait aussi la classe de première et nous avait à la bonne parce que, bon, on était assez bons... on réussissait assez bien à l'école, ça marchait très bien, et donc il est venu nous prévenir la veille, le 15 juillet qu'il allait y avoir certainement... il avait été averti, parce qu'il avait peut-être des amis dans la police, qu'il allait y avoir une rafle assez importante le 16 juillet. Et donc, ça s'est passé dans la journée mais bon, nous, toujours pareil, d'après ce que mon père m'a raconté, il a pensé qu'on allait encore ramasser les hommes. Il fallait faire encore attention. Donc il vivait un peu sur le qui-vive - de toute façon, on faisait assez attention - et donc mes parents essayaient malgré tout de nous envoyer comme ça chez une dame qu'on connaissait qui se trouvait à côté de la Roche-Guyon, où on allait en vacances, à Bonnière, et qui tenait un café-restaurant. On avait été en vacances justement un petit peu chez elle en 1940. On avait été là-bas un mois. Ça s'était très bien passé, elle a demandé si on pouvait y retourner. Là, elle trouvait que c'était pas possible pour différentes raisons donc... donc, seul mon père a pu aller chez une voisine, en fait une dame qu'on connaissait, une Française d'ailleurs, qui habitait exactement 6 place Guignier, je me rappelle, dans le Vingtième, pas loin, à 5 minutes de chez nous, et qui a pu cacher mon père, ainsi qu'un voisin. Ils étaient

deux, le voisin sur le palier qui avait également une fille qui, pendant qu'il n'était pas là, est venue chez nous pendant la nuit du 15 au 16 juillet. Comme son père n'était pas là, donc elle est venue dormir chez nous. Pour dire qu'on craignait absolument pas qu'on vienne prélever les femmes et les hommes. Enfin, c'est ce que mon père m'a dit, après donc c'est la fatalité quoi...

Interviewer : Donc, le 16 ?

Henri : Alors, le 16, oui, au matin...

Interviewer : Vous vous souvenez de ce qui s'est passé, comment ça s'est passé ?

Henri : Oui, c'est... c'est un peu... ça s'est passé un peu comme... bon, on a entendu frapper à la porte le matin, assez tôt, vous dire l'heure exacte je ne peux pas vous dire, enfin au petit matin certainement, et assez lourdement. Et puis on a vu arriver deux inspecteurs, un peu en civil, et... enfin qui sont venus un peu... semi-inspecteurs, semi-policiers certainement, semi-miliciens donc et qui sont venus nous dire "Voilà, préparez-vous ! Prenez quelques affaires, un peu à manger, on vous amène quelque part et puis..." Ils ont pas dit où exactement et puis voilà "Vous avez un quart d'heure pour vous préparer." Vous savez ça c'est... ça c'est... je me souviens bien de ça et bon ma mère a commencé un peu malgré tout ce que j'ai pu voir... Bon, on n'avait pas ouvert tout de suite. Ça a duré peut-être dix minutes un quart d'heure parce que, bon, on se doutait...

ma mère devait se douter qu'il devait y avoir quelque chose comme on avait parlé de la rafle. Ils ont tellement insisté qu'on a été obligés d'ouvrir. Et puis on s'est préparés et elle nous a mis des affaires... elle les a implorés d'abord de nous laisser tranquilles puis elle a commencé à mettre des affaires dans des baluchons, quelques affaires pour qu'on ait un petit peu quelque chose à manger et puis pour se vêtir ... Et je me souviens également... parce que je me souviens un petit peu... bon très peu de ce que ma soeur... en fait je me souviens de ce qui m'est arrivé à moi personnellement enfin ma relation avec eux et je ne me souviens pas tellement de ce qui est arrivé entre ma soeur et la police et mes frères. Mais je me souviens que... parce que ma sœur raconte souvent l'histoire du peigne - ma mère voulait la peigner et elle trouvait pas de peigne et puis ma sœur, on l'a laissée partir pour aller acheter un peigne et puis elle a pas pu se sauver. Bon, ça m'est arrivé la même chose.

Interviewer : On est arrivés au bout de la cassette. On va faire la pause pour la suivante.

Henri : Très bien.

TAPE 2

Interviewer : Monsieur Muller quand les policiers sont arrivés à la maison, donc quand vous leur avez ouvert, vous vous souvenez de leur attitude à eux? Comment vous l'avez ressentie vous-même?

Henri : Bah ils étaient assez... on sentait qu'il y avait.. il fallait pas insister beaucoup sur leur décision quoi..c'était...enfin... et puis on a toujours eu la crainte quand même, la crainte de la police, malgré qu'ils soient... à ma connaissance... je me souviens qu'ils étaient en civil, moi. Vous voyez donc on a toujours eu crainte vis-à-vis d'eux malgré tout.. Et puis certainement il y avait l'ambiance de la guerre, tout ça, ça a dû jouer hein. Mais, je me rappelle aussi, je crois qu'ils voulaient... quand ma mère les avait implorés, ils avaient... je me rappelle, ils avaient un petit peu dit, je crois, il me semble... qu'ils avaient laissé dire... "Non, ne vous laissez pas... laissez nous faire notre travail..." Enfin des choses de ce genre... un petit peu, vous voyez, d'un air de dire que c'était un travail. Ça... ça, ça m'était resté aussi, ça paraît drôle qu'un travail... enfin, c'est une idée qui me vient comme ça, enfin de venir prendre des enfants comme ça et de... C'est un drôle de travail. Enfin à l'époque ça avait dû certainement me choquer ... cette chose-là quoi hein, voilà

Interviewer : Alors, vous parliez d'une anecdote où vous auriez pu vous sauver.

Henri : Oui, alors après... en ce qui me concerne euh ma mère a voulu prendre une couverture aussi et puis il y avait pas ce qu'il fallait à la maison et c'est justement... c'est ça qui m'a étonné parce qu'elle a dit "Bon bah est-ce que euh mon frère... euh, Henri pourrait... " D'ailleurs je crois que j'avais été avec Jean il me semble, enfin pour mémoire, "aller chercher une couverture ?" Et ils avaient dit oui... c'est

ce qui.. Toujours avec le... enfin avec le temps passé, je me dis comment ça se fait qu'ils nous ont des fois laissés sortir comme ça ? Et malgré tout... je suis... on est sortis dehors et j'ai dû me concerter avec Jean parce que je me souviens qu'on n'y a pas été finalement parce qu'il fallait aller chez mon père vous voyez pour euh... et j'ai eu peur qu'on nous suive. Vous voyez j'ai eu... c'est ce qui a fait que bon on est restés un peu dehors cinq minutes et je me rappelle que ma mère à l'époque avait... je me souviens disait "Ne revenez plus euh vous allez chercher là-bas et vous allez voir ton père et puis surtout essayez de vous sauver et puis ne retournez pas à la maison." Ma mère pour ça avait gardé cette idée toujours... d'ailleurs pour preuve c'est, qu'après, ça a marché après, quoi sur le coup. Donc nous, on est revenus. Elle était... elle était vraiment désolée, je me rappelle, elle a dit "Bah pourquoi vous n'avez pas essayé de partir?"

Interviewer : Elle vous parlait en yiddish je suppose?

Henri : Euh elle nous parlait en yiddish, mais en très mauvais français... À l'époque vraiment.. elle parlait déjà pas mal, enfin mais enfin ... Je ne me rappelle plus de son accent, parce que mon frère me disait enfin il se rappelle d'un petit accent qu'elle avait mais en fait je m'en rappelle plus. Mais certainement qu'elle a dû... quand elle a dû nous voir arriver, ça a dû... ou ma soeur quand elle est arrivée, ça a dû... pour un adulte, ça a dû être... Parce qu'elle devait se rendre compte que ça devait être grave quand même de nous ramasser comme ça.

Interviewer : Donc, comment ça s'est passé ensuite?

Henri : Alors ça s'est passé que donc... comme je vous disais, il y avait également la voisine, le voisin qui était avec mon père qui avaient laissé sa fille qui s'appelait Rachel et donc ma mère, elle lui a dit, "Ecoutez, c'est pas ma fille, c'est la fille... Elle est pas juive." Donc finalement ils ont accepté qu'elle reste chez la concierge. Donc on l'a laissée chez la concierge. Après bon de toute façon elle était sauvée et elle a pas été déportée donc ça s'est très bien terminé pour elle. Alors, par la suite eh bien on est sortis dehors avec nos baluchons et on a pris bon la rue qui menait... donc pour aller au centre de regroupement. Alors on a pris la rue de l'Avenir donc où on habitait... je me rappelle la rue Pixérécourt, la rue Ménilmontant. On a passé le croisement de la rue des Pyrénées. Et on est descendus à une rue qui s'appelle rue Boyer. Je me rappelle toujours au 21 et il y avait une espèce de grande... une grande salle vous voyez où euh...

Interviewer : Et vous étiez accompagnés par les deux policiers pendant ce temps-là?

Henri : Ah toujours par les deux policiers.

Interviewer : Donc ils n'ont pas arrêté quelqu'un d'autre pendant ce temps-là, ils se sont occupés que de vous ?

Henri : Non, non,... ils se sont occupés que de nous et vraiment chaque policier, chaque groupe de policiers allait dans une famille et s'occupait que d'un groupe. Moi, je me souviens pas, pour mémoire enfin dans ma mémoire, d'avoir eu d'autres personnes avec nous jusqu'au centre de regroupement, enfin le lieu de regroupement où on nous a enfermés à l'époque euh momentanément.

Interviewer : Et vous souvenez à peu près du temps que ça a pris entre le moment où ils sont venus chez vous et le moment où vous vous êtes retrouvés dans ce centre de regroupement?

Henri : Au moment où ils sont venus chez nous... oh ça a dû durer maximum peut-être une demi-heure, trois quart d'heure... un peu plus de temps que ce qu'ils avaient prévu... certainement et ensuite pour partir au centre de regroupement, il y en avait pour un quart d'heure, pas plus. C'était vraiment à un quart d'heure de chez nous, un quart d'heure-vingt minutes quoi... ça a pas dû... parce qu'on a... non, il fallait pas mettre très longtemps pour y aller. C'est pas qu'on marchait très vite, mais enfin c'est le maximum hein. Et je me souviens d'ailleurs dans la rue, il y avait d'autres familles également qui étaient avec d'autres... je me souviens d'autres flics... comme ça... qui étaient... peut-être des flics aussi parce que c'est arrivé que c'était aussi des flics qui sont venus ramasser les gens. Et je me souviens bien de quelqu'un qui avait applaudi, moi je me souviens quelqu'un qui avait applaudi quand... quand on est passés. Mais évidemment applaudir dans le sens qu'on ramasse cette ordure, qu'on ramasse ces Juifs, c'est une bonne chose. Enfin ça c'est

pour la petite anecdote en passant quoi hein. Mais ça voilà.. On est arrivés là-bas... dans ce centre... Il y a rien de plus qui... sauf des gens qui nous regardaient certainement. Mais enfin c'est surtout ça qui m'avait choqué à l'époque.

Interviewer : Et qu'est-ce qui s'est passé donc dans ce centre de regroupement?

Henri : Alors dans le centre il y avait déjà du monde, il y avait beaucoup de femmes, beaucoup d'enfants, très peu d'hommes, très peu d'hommes. Et je me vois encore dans... on rentrait dans le bas puisque c'était assez, assez grand comme... assez vaste quand même ... et je... il y avait des grandes tables je me souviens... Il y avait des gens sur les tables. Il y avait des gens... C'était très bruyant et... ce... on entendait pleurer et il y avait des gens bon certainement qui étaient calmes enfin. Et je me souviens on était à peu près dans le centre nous et je me souviens à côté de ma mère bien sûr, et mes frères et ma soeur et je me rappelle ma mère m'avait... enfin c'est un petit truc de rien mais c'est petit détail mais enfin, elle avait des pêches avec elle parce que c'était la saison d'été et puis avoir des pêches certainement... elle se débrouillait pour ça. Et elle m'avait dit "Mange une pêche" parce que je sais pas pourquoi et j'ai dit "J'ai pas faim. Ça me dit rien." Elle m'a dit "Profites-en parce que tu...t'en... " elle devait être consciente hein de ce qui allait nous arriver parce qu'elle dit "Profites-en parce que tu sais t'en mangeras pas d'autre" enfin quelque chose de ce genre-là. Enfin ça a duré un certain temps, vous dire combien... je me souviens plus très

bien enfin peut-être qu'on est restés une heure ou deux comme ça dans ce grand hall. Et on voyait arriver des gens constamment quoi... certainement des Juifs du quartier quoi. Et à un moment donné dans le fond, il y avait un petit euh... il y avait une grande table, c'est une pièce un petit peu à côté, où il y avait déjà des flics qui étaient assis et qui commençaient à faire l'appel et appelaient les gens par les noms et ils les faisaient monter sur une petite terrasse vous voyez qui se trouvait d'ailleurs... je l'avais pris en film et en... je me souviens de ça et enfin en photo d'ailleurs et puis je l'ai aussi dans mes bouquins... une petite terrasse où on.. ils regroupaient... les gens remontaient sur cette petite terrasse ensuite...vous voyez un peu en hauteur. Une petite terrasse comme au-dessus. Ce serait... presque au-dessus d'un immeuble. C'était un seul étage quoi... vous voyez. C'était un peu à l'arrière et c'est là que... que, à un moment donné, donc après l'appel certainement... nous nous sommes retrouvés... ma mère et mes frères et soeur ici. Et à un moment donné d'ailleurs, ma mère a encore essayé de nous dire "Sauvez-vous ! Essayez de..." cette fois-ci, on était un peu plus convaincus parce que ma mère a dû nous gronder certainement, nous dire qu'il fallait pas rester, etc. Et elle a demandé qu'on aille chercher du pain. On manquait de pain et un flic nous a accompagnés dans la rue Boyer d'ailleurs. Parce qu'on a pensé qu'on allait sortir seuls encore comme précédemment. Pas du tout c'est un flic qui nous a accompagnés pour aller chercher du pain, rue Boyer d'ailleurs une boulangerie qui n'existe plus maintenant d'ailleurs mais enfin des gens de l'époque certainement devaient s'en souvenir. Et bien ça n'est pas marché alors on est revenus à nouveau. Et elle a insisté ensuite avec

un autre flic, carrément un agent de Police, et la chance a joué. Est-ce qu'il y eu une histoire d'argent ou pas, ça je ne saurais pas le dire, mais elle a demandé à un flic de nous laisser, nous, sortir. Elle était culottée pour ça puisqu'elle a essayé de ... par tous les moyens. Elle a essayé de... elle lui a demandé "Essayez de sortir mes deux enfants. Au moins les deux sur quatre et ils vont se débrouiller après" Vous voyez et ça a marché et la chance a voulu que une femme, ça je me souviens très bien, une femme qui avait son mari prisonnier de guerre a eu le droit de sortir parce que, à l'époque, ils prenaient certains Juifs et pas d'autres, vous voyez. Ça c'était la politique un peu... on séparait les gens pour mieux... vous voyez, pour mieux faire les mauvais coups hein quoi. Et donc euhh... cette femme-là aurait pu... pouvait rester chez elle, voyez parce qu'il y en avait quelques-uns qui ont pu sortir comme ça. Et donc elle avait trois enfants qui n'étaient pas avec elle à ce moment-là. Et le flic a dit "Bon ben on va faire croire que vous êtes, vous les deux avec euh... vos deux enfants... avec ces deux enfants et un troisième" Et la chance a voulu qu'un... enfin la chance et la malchance... on avait un autre copain qui s'appelait Joseph Brunweig, je me rappelle encore son nom, qui était de ma classe, qui était à côté de moi et sa mère aussi était là sur cette terrasse, elle a dit "Ecoutez, prenez également mon fils" parce qu'elle entendait certainement ce qui se passait. Et donc on a pu sortir. La chance a voulu qu'on sorte tous les trois.

Henri : Donc, on est sortis tous les trois. Le flic nous a accompagnés. Comme si de rien n'était. Parce que les flics gardaient évidemment les entrées de cette terrasse pour descendre, vous voyez, on pouvait pas...

on ne pouvait pas sortir parce que quand c'est fermé, c'est fermé. Il n'y a rien à faire. Et donc on est sortis tous les trois et le flic nous a accompagnés jusqu'à la rue Ménilmontant qui se trouvait juste à cinquante mètres plus loin de la rue Boyer et c'est là qu'il a dit "Bon bah... c'est à vous de jouer maintenant, partez et puis c'est tout !" Alors je me rappelle qu'on portait des baluchons, ma mère nous avait donné des petits baluchons, et je me souviens qu'on demandait où était le lavoir pour pas qu'il y ait... vous voyez, des trucs de... c'est ma mère qui nous avait dit de dire ça ou c'est nous, comme ça une idée qui nous était peut-être venue. Je ne me rappelle plus. Et donc on a été... on a suivi la rue, la rue qui se trouvait à l'embout de la rue de Ménilm... de la rue Boyer pour rejoindre, pour aller retrouver mon père parce que, nous, on voulait retrouver notre père, pour lui dire "Voilà, ben on est sortis et finalement on on est là" quoi. Et malheureusement, ce Joseph, qui était avec nous, à un moment donné euh... on lui avait dit... parce que lui, il avait pratiquement pas de famille... il connaissait quelqu'un, on lui avait dit, je me rappelle bien, "Viens avec nous, on va voir, on se débrouillera !" tout de ça. Il n'a pas voulu venir avec nous. Il a dit, je vais voir avec une dame qui, qu'on connaiss... qu'il connaissait. Et finalement, on a su, après plus tard qu'il est allé rejoindre sa mère et que, malheureusement, il était déporté. Il a été rejoindre sa mère qui se trouvait à l'époque au Vel d'Hiv et ensuite à Beaune-la-Rolande et ensuite à Auschwitz et je le sais parce que j'ai le livre là de tous les enfants juifs déportés qui sont morts et il fait partie de la liste malheureusement. Alors donc, on a été là-bas euh sur la place Guignier-là, au 6 où se trouvait... où mon père était caché donc la veille déjà au

soir. Et c'est là que nous avons donc retrouvé notre père et évidemment un petit peu plus tard. Là il était pas là, ce matin-là il n'était pas encore là mais c'est là qu'on l'a... qu'on l'a rejoint.

Interviewer : Donc vous l'avez attendu là où lui s'était réfugié?

Henri : Exactement on a attendu quand même pas mal de temps parce qu'il a dû... je ne sais pas, faire du... essayer de voir, par-ci par-là peut-être quelque chose, mais je ne me rappelle plus quoi, enfin je ne lui ai pas spécialement demandé, mais donc à un moment donné, ça tardait évidemment et, euh, on a dit à la Madame, Fossier, elle s'appelait Madame Fossier, on se rappelle très bien son nom parce que, bon, après, pendant la guerre, on l'a revue tout le temps quoi vous voyez quand on était chez les soeurs ou plus tard, on l'a toujours revue hein. Et donc on a été l'attendre au métro Pyrénées qui se trouvait pas loin, à Paris donc, et je me souviens que sur la rue de Pyrénées on a vu encore à nouveau... un espèce de garage, c'était un garage près d'une grande école, un grand garage où on enfermait... on mettait également des Juifs du quartier, vous voyez, on le voyait gardé par des flics... Bon alors, on a attendu notre père, il n'était pas là. On est revenus bon et finalement on l'a revu vers midi quoi... on l'a revu et on lui a expliqué donc bien sûr tout ce qui s'était passé et lui, euh, vraiment n'aurait jamais pensé effectivement qu'on aurait été pris quoi.

Interviewer : Vous souvenez-vous comment il a réagi lorsque vous l'avez retrouvé?

Henri : Ben euh il a essayé tout de suite de voir comment... comment faire pour nous cacher d'abord parce qu'il a senti... et puis comment voir pour... ça a été tout de suite son idée parce que, il l'a prouvé après, enfin tout de suite quoi, son idée comment sortir, sauver Annette et enfin sauver, les sortir d'où ils étaient - ma soeur Annette, Michel, mon petit frère, et ma mère, bien entendu ça ça... puisque... Alors... on a essayé de trouver une solution - où nous cacher? Où aller? Que faire? Et il a, il a essayé de voir à différents endroits où nous mettre et je me souviens qu'il a téléphoné là-bas à la Roche-Guyon, on était à la Roche-Guyon pendant les... pendant les vacances une année et on connaissait la Roche-Guyon parce qu'il y avait une maison là- bas d'enfants aussi où j'avais déjà été précédemment en colonie de vacances également. Vous voyez, j'avais été les années précédemment... oui une année ou deux. Et donc, il avait téléphoné voir là-bas pour nous... pour nous garder et bon on lui a dit "Non, non, nous ne prenons pas des Juifs." Vous voyez, il y a eu des doutes là-dessus sur... vous êtes certainement juifs et puis, euh, on ne vous prend pas, etcetera. Enfin vous voyez, il y a tout de suite eu... . Bon, ne trouvant pas de solution de ce côté là, il a dit "Bon ben je vais essayer d'aller à Bonnières, là-bas" et voir, malgré tout, la fameuse dame où on avait été en vacances. Alors là, on y a été ensemble. Là, on y a été ensemble donc on est partis le 16 juillet dans l'après-midi, le 16 juillet, et on est arrivés bon dans l'après-midi chez elle, chez la dame. Et, malheureusement, ben on est restés jusqu'au 19 juillet - elle n'a pas pu nous garder plus de trois jours quoi, jusqu'au 19 juillet, elle a pu nous garder deux-trois jours comme ça jusqu'au 19

juillet. Et donc, mon père pour, euh, que faire pour trouver une solution ? Vraiment là, ça devenait la grande incertitude. Et vraiment...

Interviewer : Vous étiez seul avec votre père ou votre frère Jean était avec vous également ?

Henri : Ah non, alors là pour aller à Beaune-la... pour aller... pardon à Bonnières là, puisque c'était à Bonnières que se trouvait cette dame là, à côté de la Roche-Guyon. Non, mon père est venu avec mon frère, Jean, mon deuxième frère, et moi. Et nous avons été là-bas, tous les trois pendant, pendant quelques jours. Et c'est là que donc que mon père n'ayant pas de solution bah il a fallu... après il a eu une dernière solution, il a dit "Bon, on rentre à Paris et on va peut-être aller voir une soeur..." Justement, on connaissait un peu le milieu, je vous l'ai peut-être un peu dit précédemment, l'autre jour, on connaissait un peu le milieu des soeurs parce que d'abord, il y avait une soeur qui venait... une soeur catholique qui venait soigner ma mère à la maison. Elle faisait des piqûres, des choses comme ça. Et donc, on la connaissait déjà. Et nous, on allait également, hasard a voulu, c'est qu'on connaissait un peu le milieu parce qu'on allait également comme ça le jeudi après-midi puisqu'à l'époque c'était le jeudi, une espèce de patronage catholique où on allait donc, qui était un peu lié d'ailleurs à cette maison, à cette soeur aussi parce que c'était un ensemble où on allait voir des petits films comme ça, oui des petits films de cinéma. Donc, on y allait comme ça sans... évidemment, sans penser à plus loin. Ça se passait comme ça. Donc, mon père a dit "Il y a qu'une solution -

on va essayer de voir cette soeur et voir si elle pourrait peut-être faire quelque chose pour nous." Voilà et on est rentrés sur Paris.

Interviewer : Et comment ça c'est passé, donc, il est allé voir la soeur...

Henri : Alors, dans le train, en rentrant sur Paris... donc dans le train euh donc Bonnières était à 80 kilomètres de Paris, donc ce n'était pas bien loin, donc on a... on a... il y a quelque chose qui s'est passé c'est qu'il y avait également une soeur, une autre soeur, qui était dans le train et qui a commencé à discuter avec mon père. Bon lui, il parle assez... mon père euh il est pas timide comme on dit et quand il est partout, il discute. Dès qu'il peut, il discute et là bon il avait gardé un petit peu cette habitude. Et donc, il a commencé à parler avec la soeur et je crois que la soeur - il a peut-être pas osé lui dire tout de suite notre situation mais je crois que la soeur lui a... elle a dû lui tirer les vers du nez. Elle a dû essayer de comprendre sa situation et mon père lui a expliqué quand même au point où on en était et elle, elle a dit "Ecoutez, je connais une adresse ..." C'était une soeur certainement de Saint-Vincent-de-Paul. C'est une communauté donc de soeurs, de soeurs. Elle a dû lui dire "Ecoutez, vous allez à un endroit, vous allez au 140 rue du Bac, à Paris -c'est près du métro Sèvres-Babylone là - et vous allez de ma part et vous allez voir là-bas, peut-être pourront-ils faire quelque chose pour vous." Et le soir, donc, en sortant de la gare, on a dû prendre... sortir du train, prendre le métro, bon avec tous les risques... qu'il devait y avoir certainement en cette

période du 19 juillet. Donc, on s'est retrouvés le soir, 140 rue du Bac et on a sonné bien sûr puisque...

Interviewer : Vous portiez toujours l'étoile jaune ? Ou bien votre père vous l'avait fait enlever?

Henri : Non, non, non, on avait déjà enlevé l'étoile jaune. Dès qu'on est sortis de la... du centre de regroupement déjà le 16 juillet... dès qu'on s'est sauvés dans la rue, on a aussitôt retiré l'étoile... aussitôt l'étoile jaune. Et mon père la portait plus, non plus, absolument pas. Non absolument pas d'étoile.

Interviewer : Donc vous êtes arrivés à ce centre?

Henri : On est arrivés à ce centre, on nous a bien reçus et... et c'était un peu... malgré que ce soit la guerre, ce jour là c'était un peu le... justement la fête des soeurs dans le sens où c'était à l'époque le 19 juillet, ce n'est plus le vrai maintenant dans le calendrier, mais dans le temps si on regarde un vieux calendrier c'était la Saint Vincent-de-Paul. Et c'était... les soeurs étaient... la plupart était dans leur chapelle là-bas - une chapelle qui est quand même célèbre parce que... enfin je dis ça entre parenthèses, soi-disant que la Vierge Marie - enfin je m'excuse de parler un peu de choses de soeurs aurait apparu là-bas et donc c'est une chapelle assez célèbre. Donc, euh, on est arrivés là et la soeur qui gardait la porte, bien sûr, qui nous a ouvert, a été chercher... été chercher... nous a fait attendre dans le parloir. Il y a

une soeur qui est arrivée qui s'appelait Soeur Clotilde Régereau, justement, et qui était, bon on l'a su plus tard, une soeur assez importante dans la communauté parce que là-bas c'est organisé. C'était je crois la deuxième, ce n'était pas la Supérieure de la communauté de toutes les soeurs de Charité, c'était quand même... parce qu'il y en avait quand même plusieurs milliers à travers le monde, c'est là-bas, le centre la maison-mère. C'était quand même la deuxième, quand même dans l'ordre chronologique, qui nous... qui nous a reçus et elle a discuté avec mon père certainement de choses et d'autres et à un moment donné, elle nous a même dit "Bon, les enfants vous partez à côté." On était dans la cour, comme il faisait beau, dans la courette à côté et elle a dû parler avec mon père. Et d'après ce que mon père nous a raconté, elle lui a demandé de dire la vérité, tout de ça, et, elle nous a raconté, bien sûr, elle nous a tout de suite pris... elle nous a dit "N'ayez crainte, je vous..." Et elle, ce qu'il l'a un peu... d'après ce qu'elle nous raconte, elle nous dit toujours que c'était parce que c'était la Saint Vincent-de-Paul et que Saint Vincent-de-Paul, enfin pour elle, je raconte pourquoi elle nous a pris en main, c'était celui qui avait soi-disant, pendant qu'il vivait, je crois au 15ème ou 16ème siècle, qui avait sauvé pas mal d'enfants, qui ramassait... qui aidait les pauvres enfin vous voyez. Et pour elle, elle a trouvé que c'était un devoir, que c'était comme... comme si que... on était envoyés par lui si vous voulez. Bon c'est un peu des choses, comment dire, qui viennent un peu de l'au-delà mais enfin pour elle ça a été quelque chose d'assez important et elle a argumenté là-dessus certainement avec la Supérieure parce qu'il fallait qu'elle prenne des décisions. Parce qu'il y avait des risques quand même pendant

la guerre, il faut quand même leur rendre cet hommage. C'est que si elle avait été pris [sic], c'était pour elle également la déportation et les risques qu'il y avait pour la communauté. Ça, là-dessus, les Allemands n'ont pas... n'ont jamais pardonné dans ce sens-là. Et encore beaucoup plus, peut-être ils traitaient les gens qui aidaient les Juifs encore plus que les Juifs eux-mêmes. C'était très grave. Donc c'est pour cette raison, je vous dis, certainement entre autres, enfin il y avait sa... évidemment toute... tout le coeur qu'elle avait, toute sa charité qu'elle avait mais en plus il y a eu ça quand même... il y a eu... Donc elle nous a pris en main tout de suite. Donc ça a duré peut-être une demi-heure, le temps de discuter avec mon père et bon à mon père, elle a dit "Soyez tranquille. Je m'occupe d'eux deux." Et je ne pense même pas qu'il y a eu des problèmes d'argent entre eux vous voyez. Ça a été fait comme ça et elle nous a pris par la main, je me rappelle. Mon père est parti après bon vers son destin, comme on dit. Il a été voir ce qu'il pouvait faire certainement... puisqu'on a vu après qu'il avait fait ce qu'il a pu pour ma soeur et... la preuve a été faite pour ma soeur et mon frère et même pour ma mère d'ailleurs. Malheureusement pour ma mère c'était trop tard. Et donc, nous a conduits rue de Sèvres, dans un petit orphelinat pendant deux... on est restés là pendant deux-trois jours... trois jours ou quatre jours peut-être ? Un petit orphelinat qui se trouvait à côté rue de Sèvres, au 67 rue de Sèvres. Là, j'ai un petit fait une révision pour me rappeler des dates et les adresses quand même. 67 rue de Sèvres qui n'existe plus non plus d'ailleurs maintenant. Ça a été démolie. Et on est restés deux-trois jours. On était un peu enfermés là...

enfin, nourris et puis... Avant certainement qu'elle nous trouve une solution quoi, où nous placer

INTERVIEWER : Vous étiez avec d' autres enfants alors ?

HENRI : Il y avait d' autres enfants mais on ne les voyait pas. On les voyait par la cour, vous voyez, on les voyait s'amuser dans la cour. On était peut-être au deuxième étage. Nous, on les voyait... on était dans une chambre, on nous apportait à manger, c'est tout. On ne voyait pas les autres gosses. Et ensuite, on nous a... elle nous a amenés donc après à L'Haÿ-les- Roses à côté de Paris, à cinq kilomètres de Paris, dans une maison d'enfance où il y avait également beaucoup de sœurs bien sûr... qui étaient là-bas, et en même temps il y avait un orphelinat également où il y avait 20-25 gosses aussi, des garçons. Il y avait des garçons. Et donc, c'est là qu'elle nous a amenés donc chez les sœurs là-bas où on est restés plus d'un an là- bas. Pour commencer, ensuite, on a été dans un deuxième orphelinat.

INTERVIEWER : Quand elle vous a amenés à l'Haÿ-les- Roses, c'est toujours soeur Clotilde qui vous a amenés là-bas ?

HENRI : C'est soeur Clotilde... je me rappelle plus si c'était elle exactement mais je pense que c'était elle, oui je pense parce que...

INTERVIEWER : Et, est-ce qu'elle vous a donné des instructions sur le fait de ne pas parler que vous étiez juifs ou quoi ?

HENRI : Ah oui, alors ça, à l'époque c'était... c'était bien sûr, ça c'était ... bouche cousue absolument. Il fallait plus parler de ça, il ne fallait absolument pas parler de quoi que ce soit dans ce domaine. D'ailleurs, ça, ça a été respecté aussi bien parmi nous d'ailleurs que parmi mon petit frère qui était jeune à l'époque, qui avait 7 ans, et ma soeur ... absolument pas ... D'ailleurs, on est arrivés, j'avais encore dans la poche... une étoile, l'étoile juive-là. Et la Supérieure de l'Haÿ-les-Roses nous l'a tout de suite pris (sic) d'ailleurs elle l'a mis (sic) de côté, enfin elle l'a cachée certainement. Et il n'y plus eu aucune trace de ce qu'on pouvait être juifs quoi. Absolument pas. Sauf que évidemment, il y a... je ne veux pas parler de bêtise comme on dit mais enfin, évidemment chez les sœurs ce qui était... il y avait aucun risque de toute façon bien sûr on avait été circoncis et quand on est juif bien sûr c'est une preuve. Mais pendant la guerre, ce qui était étonnant c'est que... on s'est jamais retrouvés nus devant les autres garçons parce que chez les sœurs c'était tabou vous savez de se laver nu devant les autres. Et il fallait... d'ailleurs, je ne me souviens pas d'avoir pris de douche pendant la guerre. Il n'y avait pas de douche là- bas à l'Haÿ-les- Roses. Et quand on faisait notre toilette si vous voulez... à l'Haÿ-les- Roses, je m'en rappelle encore, d'ailleurs la maison existe toujours, on se lavait avec... bon, c'était des petits lavabos. Bon, on se lavait bien, bien sûr. Tout le monde avait un petit... de l'eau qui coulait partout quoi. Et après, on allait dans les WC, pour se laver, comme on dit, les parties intimes. Donc, on était toujours, voyez-vous, il n'y avait rien à craindre de ce côté-là... jamais, y'a eu aucun risque

là-dessus. Vraiment on a été tranquilles. Pas de problème... Parce que je dis ça parce que pendant la guerre, les Boches ne se gênaient pas pour faire baisser le pantalon aussi bien aux enfants qu'aux pères hein.

INTERVIEWER : Donc, vous êtes restés un an à l'Haÿ-les-Roses...

HENRI : Oui, de juillet ...

INTERVIEWER : Comment s'est passé la vie là-bas pendant que vous y étiez?

HENRI : Eh bien, évidemment, le grand changement fondamental, bon, c'est que... c'était ... c'était plus la vie de famille. c'était la vie... quoiqu'on était un peu habitués parce qu'on allait souvent en colonie... en colonie à droite et à gauche... Moi, j'étais un peu habitué quand même. Aussi bien Jean d'ailleurs. On allait aussi bien en colonies de vacances. Bon on était habitués à voir d'autres gosses mais enfin bon... ça nous... ça a été... ça a été surprenant enfin au début, ça faisait drôle de se trouver dans ce milieu et surtout dans ce milieu catholique bien sûr. Tout à coup, on était plongés dans un milieu rigoureusement catholique parce que les Soeurs... c'était des prières dès le matin hein

INTERVIEWER : Et les autres enfants ne se sont pas étonnés de ce que vous ne le saviez pas au début ?

HENRI : C'était des jeunes aussi... Bon, c'était jusqu'à 13-14 ans. Est-ce que ... bon, on est pas bête à cet âge-là quand même... non, il n'y a pas eu... je ne me souviens pas d'avoir été... d'avoir été... d'avoir été embêtés de ce côté-là. Non, c'était très vite... on nous a tout de suite formés à la vie catholique hein. Ça a été très vite fait. Et, on avait... on avait une grande mémoire à l'époque, enfin par rapport à maintenant. Une mémoire extraordinaire. C'est qu'on s'est très vite mis dans le coup, Jean et moi, vraiment, au niveau des prières, au niveau... aussi bien en français qu'en latin d'ailleurs puisque à l'époque il y avait certaines prières en latin et en français. D'ailleurs très vite, enfin je veux dire, on a servi la messe, vous voyez donc... c'était la vie... la vie catholique... à cent pour cent vraiment... Et non, les gosses ne se sont pas aperçu euh... non... même la sœur qui nous gardait... parce qu'il y avait donc une soeur ... il y avait plusieurs dizaines de sœurs... mais enfin, il y en avait une qui s'occupait de nous. Bon elle a dû être au courant de... certainement de cette affaire. La Supérieure a dû l'informer. Bon... mais... non, parce que je me rappelle après ... pendant la guerre... enfin je veux dire après, il y a eu souvent des gosses orphelins qui arrivaient. Et il y avait beaucoup de... même qui étaient pas juifs et qui étaient aussi bien... qui étaient athées, vous voyez qui connaissaient pas bien les prières ni rien. Ça pouvait arriver, donc, peut-être qu'ils ont... qu'ils ont dû... penser ça quoi certainement ... non, il n'y jamais eu de... absolument pas de paroles là-dessus sur vous êtes juifs ou des choses comme ça ... vous êtes pas... non, non. Absolument pas.

INTERVIEWER : Et vous avez eu des contacts avec votre père pendant ce temps-là ?

HENRI : Alors, mon père... je me souviens de... il est venu nous voir dès qu'on est arrivés à l'Haÿ-les- Roses... il est venu une fois nous voir... je me souviens puisqu'on était au parloir, simplement nous voir, nous ... nous... nous dire qu'il essayait de voir pour ma soeur, pour Michel et Annette qui... il nous avait parlé, je me souviens de ça et que c'était en bonne voie, et qu'il pensait qu'ils allaient être bientôt libres hein. Parce que, il avait entre temps donc... il était revenu sur Paris bon bien sûr, il avait entre temps vu un fameux Israëlovitch. C'est à dire que c'était un gars qui était, bon... qui marchait malheureusement avec les Allemands et qui avait... qui faisait partie de... c'était un gars de chez nous mais enfin qui était ... qui travaillait avec la Gestapo à l'époque. Il y avait malheureusement eu... bon... des personnes qui... qui... ont un peu collaboré, bon. Les choses étant ce qu'elles sont il faut les dire. Et il connaissait mon père... enfin, la famille de mon père en partie et mon père a pu jouer là-dessus... bon, il a eu le culot d'aller le voir quand même... parce qu'il y avait des gros risques puisque c'était... il a été le voir... il avait un bureau rue de Téhéran à l'époque, vous voyez, parce que... il y avait également à l'époque un organisme qui s'appelait je crois l'UGIF qui s'occupait... et également... parce que les Allemands - enfin je ne vous apprend rien - les Allemands ne s'occupaient pas de... directement des Juifs. Il y avait un groupe.

INTERVIEWER : On arrive au bout.

TAPE 3

Interviewer : Quand votre père, donc, est venu vous voir et qu'il vous a parlé de... des démarches qu'il faisait pour votre frère, votre sœur, votre mère, vous a-t-il parlé des démarches ou simplement dit que c'était en bonne voie ? Il vous a cité le nom d'Israëlovitch à cette époque-là?

Henri : Non, non, absolument pas. Non, non. Ça je l'ai appris après. Il nous a dit que c'était en bonne voie pour ma mère et mon père. Il savait qu'elle était à Beaune-la-Rolande puisque j'ai reçu une lettre... on a... on a... une lettre qu'il nous avait envoyée à l'époque donc où il nous annonçait que ma mère... qu'il fallait lui écrire d'ailleurs à Beaune-la-Rolande. Donc il nous avait simplement dit que c'était en bonne voie, et ensuite j'ai su, plus tard, qu'il avait été voir ce fameux M. Israëlowicz et qui, qui avait donc l'écoute, comme on dit, de la Gestapo et qui a fait... il a dit à mon... bon enfin ils se sont arrangés. Je crois qu'il y a eu une histoire d'argent mais enfin bon, certainement, ils se sont arrangés. Il a dit : « t'inquiète pas, je vais faire le nécessaire. » Et, en fait il l'a vraiment fait puisque Michel et Annette ont été libérés, ma mère aussi d'ailleurs plus tard bien sûr. Ils ont été... ça s'est fait plus tard, enfin puisqu'ils ont été libérés de Drancy.. y'avait encore tout un tas d'événements qui se sont passés entre-temps. Et malheureusement, ma mère avait été libre aussi, et a été, comment dire, a été déportée et donc c'était trop tard pour elle quoi. Mais...

Interviewer : Donc votre mère n'est pas... n'a pas été libérée du tout ?

Henri : Non, ma mère, non, ma mère a été... avait... quand elle a été libérée, elle est... ça c'est, ça s'est passé trop tard pour elle et elle était déjà partie donc...

Interviewer : Donc c'est ça. Quand il a obtenu les papiers pour elle, pour la libérer ...

Henri : Voilà. Il y a eu certainement un retard important entre ce que mon père a essayé de faire pour, pour ma mère et entre temps ce qu'il s'est passé quoi. Certainement. Avec la Gestapo. Enfin, ça ce n'est pas fait tout de suite.

Interviewer : Donc il a obtenu le transfert de vos frère et sœur avant celui de votre mère.

Henri : Ah, il a obtenu le... à l'époque... Israëlowicz a dû, oui, certainement pouvoir faire quelque chose pour les enfants et pas pour les adultes, certainement. C'est certainement ça.

Interviewer : Alors votre frère et sœur ont été transférés dans un autre centre puis ils sont venus vous rejoindre je crois.

Henri : Oui. Alors eux ont été donc... Michel et... Michel et Annette donc ont été... donc ont été... sont restés à Beaune-la-Rolande, du Vel d'Hiv à Beaune-la-Rolande. Beaune-la-Rolande, ils sont restés environ, je crois jusqu'au, au courant août, vers la fin du... je n'ai pas les dates exactes... vers le vingt août peut-être ou le vingt-cinq août où ils ont envoyé

tous les enfants sur Drancy. Seuls. Puisque que les parents étaient déjà partis donc, en déportation hein, les mères, certainement. Il y a eu très peu d'hommes. C'est surtout des femmes. Ensuite ils sont restés à Drancy... c'est là que... un certain temps. Les dates exactes je [ne] les ai pas. Mais ils sont restés... donc après c'est là qu'ils ont été libérés... enfin 'libérés,' c'est un grand mot. Ils ont été donc... appelés par... là-bas, la direction de Drancy qui leur a dit : « Bon ben, on vous, on vous sort et vous allez aller là-bas rue Lamarck. » Alors on les a emmenés à rue Lamarck qui été justement gardée... c'était une maison, gardée par l'UGIF où il y avait des enfants juifs, pas mal d'enfants, peut-être, je ne sais pas, cinquante, cent, enfin je n'ai pas le chiffre exact, où il y avait comme ça pas mal de maisons où on laissait des Juifs, des enfants juifs qui avaient pu être libérés pour différentes raisons. Donc... et qui était justement sous la coupe de l'UGIF et de ce fameux Israëlovitch qui était lui un des dirigeants de l'UGIF justement. Comme je disais tout à l'heure, qui était un organisme qui... qui était l'intermédiaire entre les Juifs et les Allemands. Et les Français enfin.

Interviewer : Et après c'est...

Henri : Alors après donc...

Interviewer : ...ils sont venus vous rejoindre ?

Henri : Voilà. Soeur Clotilde au mois... alors ça s'est passé au mois de novembre, vous voyez, ils sont restés rue Lamarck très longtemps. Assez

longtemps à Drancy, assez longtemps rue Lamarck. Et ils sont venus nous... on les a mis à Neuilly. Sœur Clotilde est venue les chercher et les a amenés à Neuilly-sur-Seine, exactement pas loin de l'hôpital américain justement au 88 boulevard Victor Hugo, je m'en rappelle encore le truc. Une maison qui n'existe plus d'ailleurs. Ça s'appelait à l'époque l'orphelinat Queynessen. Et c'est juste à côté de l'hôpital américain. Vraiment en face. On passait toujours devant je m'en rappelle. Alors pourquoi est-ce qu'on les a mis là ? Parce que là c'était mixte. Il y avait... on pouvait mettre filles et garçons. Il y avait d'un côté les orphelins filles et de l'autre côté les orphelins garçons. Donc on les a mis là au mois de novembre. Ils sont restés là, bon ils sont restés là toute la guerre bien sûr. Ensuite bon, on a été évacués après. Bon chacun, les garçons et les filles l'un côté de l'autre. Et nous on est venus les rejoindre après les vacances de 1943. Donc on est restés à l'Haÿ-les-Roses, Jean et moi, de quarante-deux, de juillet quarante-deux à août, septembre quarante-trois. Enfin, environ ces dates. Et on est venus les rejoindre...

Interviewer : À Neuilly.

Henri : À Neuilly, à Neuilly-sur-Seine.

Interviewer : D'accord. Comment, pendant tout ce temps-là à l'Haÿ-les-Roses, votre scolarité s'est poursuivie normalement.

Henri : Très normalement. Oui très normalement. En ce qui me concerne personnellement, moi j'étais en deuxième à l'époque, à l'école rue Olivier-Métra. Michel était en... Jean était en quatrième et Michel en deuxième comme je le disais donc on... je devais rentrer, moi, en première. C'est-à-dire c'est la classe où on passait le certificat d'études. Parce qu'à l'époque, il n'était pas question de lycée, ni d'école secondaire, de choses comme ça. C'était le certificat d'études et après bon. Je ne sais pas ce que mes parents auraient fait pour moi, mais enfin. Mais enfin, on étudiait assez bien. Ça marchait assez bien. Alors après à l'Haÿ-les-Roses, donc j'étais dans la classe du certificat d'études. Et, j'ai dû après, à nouveau, quand j'étais à Neuilly-sur-Seine recommencer à suivre mes études. Mais encore à nouveau, puisque j'ai été à l'école à Neuilly-sur-Seine, à l'école libre... parce qu'on allait à l'école libre. C'était l'école, l'école des, comment on dit, catholiques quoi. Donc j'ai dû recommencer à nouveau mon, mon certificat d'études, quoi, vous voyez. Enfin la classe du certificat d'études, où je l'ai passé, enfin je l'ai eu quoi, facilement puisque c'était la deuxième année que je redoublais, par la force des choses. Donc si vous voulez, j'avais un peu été gêné dans mes études, à cause de ça, à cause de la guerre quand même puisque j'ai, j'ai perdu un an, puis ensuite on a encore perdu du temps bêtement, puis il y a eu d'autres histoires quoi.

Interviewer : Donc après les vacances vous vous êtes retrouvés à Neuilly, vous avez retrouvé votre frère Michel.

Henri : Voilà.

Interviewer : Et que s'est-il passé après, à ce moment-là ?

Henri : Alors après... il s'est passé... moi j'étais à l'école, on était avec Jean donc à l'école libre à Neuilly-sur-Seine. Michel, à l'époque, a dû aller, a dû commencer à partir parce qu'il s'est passé une chose, c'est que, à cause des bombardements qu'il y a eu pendant la guerre donc, et qui commençait à se faire sur Paris, autour de Paris... nous on était à côté. D'ailleurs, on a subi plusieurs bombardements qui n'étaient pas loin. Donc, on a envoyé les... les garçons ont été dans la Marne, à Drouilly-sur-Marne exactement. Pas loin de Châlons-sur-Marne. Donc, au cours de l'année 43 certainement. Et les filles ont été dans le Puy de Dôme. Exactement à Saint-Rémy- sur-Durolle. Voyez les filles ont été... donc à l'époque il n'y avait plus de zone libre. On pouvait y aller, bien sûr. On pouvait... Et, puisque c'était du côté de l'Auvergne ça, c'était pas loin de Thiers en Auvergne. Donc, je me suis retrouvé à un moment... donc les petits sont déjà partis et je me suis retrouvé, donc, avec Jean, comment dire, à Neuilly-sur-Seine. Un certain temps, un certain temps avec lui. Michel a dû partir là-bas, à Drouilly-sur-Marne. Et ensuite, Jean a dû partir également, ensuite, un petit peu après lui.

Interviewer : Et pendant ce temps-là, est-ce que vous aviez des contacts avec votre père ?

Henri : Ah non. À l'époque, le seul contact qu'on avait c'est uniquement par courrier. On recevait des lettres très régulièrement.

Interviewer : Vous receviez des lettres.

Henri : Lui était parti, alors après nous avoir vus, après avoir essayé de sauver Michel et Annette, avoir eu des nouvelles quand même assez, assez, comment dire, où il était sûr qu'il y avait quelque chose de fait, quoi, est parti en zone libre. Alors il est parti... et d'ailleurs j'ai du courrier, j'ai toujours gardé du courrier de lui. C'était les fameuses cartes avec le maréchal Pétain. Vous savez, on écrivait. Donc du courrier lui-même qui nous écrivait toujours de... il était à Périgueux au départ parce que c'est là qu'il connaissait des amis d'enfance, qu'il connaissait de Pologne quoi donc il avait été... il a habité un certain temps chez eux. Donc on recevait vraiment des lettres très régulièrement, et même des colis. Il nous envoyait des colis, assez régulièrement. Qu'on recevait nous à l'Haÿ-les-Roses, qu'on a reçus à Neuilly. Pratiquement toute la guerre, on a reçu des colis. Ça marchait bien quand même, il y avait des colis. Des fruits, des gâteaux, des choses. Il arrivait à se débrouiller quand même.

Interviewer : Donc vous êtes évacués à Drouilly.

Henri : Voilà.

Interviewer : Vie continue à être normale ?

Henri : Oui. En 44. En ce qui me concerne, vers le mois de mai 44. Après... puisque j'ai fait l'école à Neuilly et j'ai eu le certificat, passé le certificat d'études au mois de mai à peu près. Donc on a dû nous évacuer à nouveau, les quelques enfants qui restaient à Neuilly puisqu'il y avait moi et il y avait d'autres enfants. Trois, quatre, trois, quatre enfants qui, qui restaient.

Interviewer : Avez-vous su s'il y avait d'autres enfants juifs cachés parmi ceux-là ou pas ?

Henri : Non, non. Je n'ai pas eu... je n'ai... est-ce qu'il y en aurait eu, je ne peux pas dire. D'après les noms, ils n'avaient pas des noms à résonance juive, enfin encore que ça ne veut peut-être pas dire grand-chose. Mais enfin non. Aussi bien à l'Haÿ-les-Roses qu'à Neuilly, je n'ai pas eu d'enfants juifs, non, non.

Interviewer : Et on a parlé de l'enseignement général mais est-ce que vous avez subi un enseignement religieux également ?

Henri : Ah oui, ah oui, oui un enseignement religieux. Ça c'était aussi bien. Donc à l'école, pendant qu'on était à l'école l'Haÿ-les-Roses, d'abord j'ai les sœurs, un enseignement religieux. Elles-mêmes nous avaient pris en main pour nous parler de la religion juive... de la religion... pardon je dis des bêtises, de la religion catholique. Mais enfin avec... tout de suite on nous a donc appris ce qui en était de l'Ancien Testament. Enfin on a quand même étudié l'Ancien Testament, une chose que je connaissais un petit peu mais enfin... parce que ma mère nous

parlait quand même de l'Ancien Testament malgré tout à la maison. Comme on parlait tout à l'heure de la vie juive et tour, il y avait quand même ma mère, pour ça, nous parlait de Moïse, de Joseph, de ses frères, enfin de... quand même on avait quand même quelques notions de ça donc c'est assez poussé quand même. Sur ce plan-là, on avait quand même ma mère qui nous en parlait malgré tout. Alors, donc les soeurs ont commencé à nous parler de ça et ensuite tout suite le Nouveau Testament c'est-à-dire la vie de Jésus et puis la religion catholique. Et aussitôt on nous a appris... on n'a pas été... on a tout de suite appris le catéchisme, on a appris les prières. Et on les appris (sic) très vite d'ailleurs parce que les prières chez les sœurs c'était du matin au soir. On se levait le matin et c'était tout de suite le premier mot que... les sœurs nous réveillaient en disant d "Vive Jésus." Vous voyez, c'était ça. Alors nous, on ânonnait comme ça bêtement... enfin à moitié réveillés, on continuait les prières, vous voyez, il y avait une espèce de prière qu'on lisait le matin. Puis ensuite elle énumérait tous les saints, oui, y'en a des saints. Tous les saints, Saint Paul, alors "Saint Paul. priez pour nous", "Saint Joseph, priez pour nous", "Saint Pierre, priez pour nous", vous voyez c'était ça. On vivait en prières et puis ensuite, tout de suite on allait se laver, je crois, puis ensuite, on était à genoux et puis fallait la prière du matin qui était assez longue. Qui durait peut-être dix minutes un quart d'heure. Puis après ben on arrivait... avant de manger, une prière. Après manger, une autre prière. Vous voyez, à chaque repas, une petite prière. Et puis ensuite à l'école, on arrivait et c'était une prière. Et puis, en sortant de l'école, une autre prière. Ben enfin, vous voyez, c'était prières toute la journée.

Le chapelet aussi c'était une prière très longue aussi... il fallait réciter aussi les prières toute la journée. Mais enfin, on était... pour dire les choses, nous... on s'est vite habitués à tout ça, vous voyez en fait. On participait très activement à ce genre de choses et c'est pas qu'on oubliait nos parents et la vie mais enfin on s'y... on s'y... vous savez un gosse ça s'habitue très vite. On s'est très vite habitués à ça.

Interviewer: Vous avez parlé qu'ils vous ont fait servir la messe.

Henri: Bah oui

Interviewer: Est-ce que ça signifie que vous avez été baptisé d'abord?

Henri: Absolument, oui, oui, oui. Mais même... dès le départ, on a tout suite servi la messe parce qu' on apprenait assez vite, on avait... on donc... on avait appris en latin la messe enfin les réponses qu'on devait donner au prêtre pendant qu'il disait la messe. Donc on a été baptisés au mois de je crois mois de... d'avril par là 43. 1943.

Interviewer: On vous a demandé votre avis pour ça ou bien ça s'est fait d'office ?

Henri: Ah bah, ah bah mon père, d'après ce qu'il nous a dit, avait demandé... enfin on lui avait demandé... la sœur Clotilde lui avait écrit en lui disant que ce serait peut-être nécessaire de les baptiser, etcetera, parce qu'ils vivaient dans l'ambiance... qu'il fallait

certainement que la situation commençait... pouvait peut-être devenir plus dur pour les Juifs tout ça, pour ceux qui c'était... peut-être elle a dû l'argumenter et puis bon il a... il a plus ou moins accepté quoi, qu'il fallait... bon que s'il le fallait, il le fallait. Donc il a accepté peut-être malgré lui. Enfin, bon il a dû donner son accord et puis bon ça s'est fait. Et puis nous on y tenait. C'est drôle parce qu'on est pris, quand on est pris dans une ambiance, on est... on est à force, je crois qu'on est pris dans un climat comme ça et c'était ça. D'ailleurs, petit à petit on serait restés même... enfin heureusement il y a eu la paix et que la guerre s'est arrêtée suffisamment tôt, mais il est certain qu'on risquait de finir au séminaire hein pour devenir prêtres parce qu'il y avait une ambiance tellement poussée dans ce sens que... qu'il fallait, que ça pouvait finir comme ça certainement. Ah oui. Alors, après on a fait notre communion vous voyez. La communion d'ailleurs j'ai encore une photo ici, un petit souvenir comme ça. La communion catholique, quoi, vous voyez. Donc on...

Interviewer : Pendant que vous étiez à l'orphelinat, aux différents lieux, est-ce que vous parliez avec les enfants ou avec vos frères de la guerre, de l'avancement de la guerre? Est-ce que vous aviez la moindre idée de ce qui se passait ou bien c'était le blanc complet?

Henri : Non, non on avait... ce qui m'étonne c'est qu'on était souvent au courant de certaines choses ne serait-ce que... pas tellement nous parce que chez les sœurs on n'avait pratiquement pas de journaux, on n'avait pas de, pas de, pas de radio. Mais on avait quand même à l'école des

copains, parce que moi j'avais quand même à l'époque treize, quatorze ans, j'ai eu jusqu'à quatorze ans, donc on avait quand même des copains qui nous parlaient de la guerre. Ils nous parlaient, je me rappelle certains étaient anti-pétainistes. Ils nous le disaient, enfin vous voyez il y avait quand même... bon les jeunes ne s'en rendaient peut-être pas compte... et je me souviens très bien, par exemple, quand il y eu Stalingrad, je... on l'a su. On l'a su et pourtant ça s'est fait... ça s'est... ça s'est... on n'avait pas de journaux ni rien mais on a su qu'il y avait eu... les Allemands ont pris une piquette, vous voyez, il y a eu Stalingrad, tout... donc, certainement qu'il y a eu la radio anglaise qui... certains prenaient l'écoute et puis ça se disait quand même, ça se propageait. Et donc on a su qu'il y a eu... bon le débarquement et un tas de choses que l'on savait quand même aussi, Ah oui, oui. Enfin les grandes choses quand même. Les choses importantes, parce que ça se disait quand même. Mais dire qu'on suivait vraiment la guerre, non. On n'était pas... bon, on pensait... on pensait à nos parents bien sûr. On pensait à ma mère parce que bon on recevait du courrier de mon père qui nous écrivait tout le temps. "J'espère que votre mère va bien, que maman va bien, enfin qu'elle va revenir, qu'elle est pas..." Voilà, on recevait souvent beaucoup de courrier. Donc on était tout le temps quand même, on repensait souvent quoi certainement. Sans aucun doute. Et puis on avait quand même un esprit de famille chez nous, c'était assez poussé, donc il n'y avait pas de doute de ce côté-là quoi. Si, ça c'est certain que... qu'y avait des moments tristes quand même qui... qui... qui venaient quoi. Je me rappelle.

Interviewer: Que se passait-il pendant ces moments-là?

Henri: Bah, oui, je me souviens. Bon y a eu des moments où... bon c'est parce que... parce bon je voyais des fois bon Jean il pleurait pour... parce qu'une fois je me rappelle, ça nous rappelait quoi vous voyez par moment et c'était des bêtises de gosses des fois mais il disait "Oh on aurait..." parce que, à un moment donné à Neuilly, par exemple, on avait pu... bon, à l'Haÿ-les-Roses on était très bien nourris, vous voyez. On était très bien nourris. Et puis à Neuilly malheureusement, ça a été beaucoup plus dur parce que dans le matin il y avait de la soupe par exemple. Bon, plus ou moins bonne, je me rappelle qu'elle n'était pas salée d'ailleurs parce qu'à cette époque il n'y avait pas de sel. Mais, donc, bon Jean je me rappelle, une fois il est arrivé, je me rappelle des petites scènes comme ça, il dit "Oh la la, le café au lait à la maison tout ça que notre mère elle nous faisait" enfin, "maman nous faisait" bon puis on... il commençait à pleurer. Alors ça a commencé à... bon y avait des moments comme ça ou peut-être sur des souvenirs qui nous revenaient quoi, de choses qui nous manquaient quoi très certainement ou... On rêvait de certaines choses, c'est sûr, pendant la guerre d'ailleurs et ça nous rappelait tout le temps la maison. Ça nous rappelait surtout... bon y avait l'affection qui manquait. Mais enfin, la nourriture aussi. Ça a joué un grand rôle parce qu'il n'y avait pratiquement pas de chocolat. Il n'y avait pas de gâteries. Pas de cinéma. Pas de ... bon on se rappelait tout le temps de... vous savez, on parle de ça comme de quelque chose qui manque quoi. On n'a pas été au cinéma pendant deux ans, alors qu'à l'époque c'était toutes les semaines le cinéma quoi, on faisait la tournée des

cinéma pour voir le film qu'on allait voir le dimanche après-midi, vous voyez c'était... il y avait une ambiance à la maison qui était... puis des tas de choses qui nous manquaient quoi. C'est sûr.

Interviewer: Comment s'est passée la libération?

Henri: Ben euh la libération, en ce qui me concerne bon Jean et Michel d'ailleurs, nous ça s'est passé à Drouilly-sur-Marne. C'est-à-dire que c'est là chez les sœurs donc... certainement fin Août-début Septembre après la libération de Paris puisque les Allemands... les Alliés ont dû avancer dans la Marne un petit après. Et puis on a vu arriver un matin, enfin dans la journée, les Américains qui ont justement... ont pris... d'ailleurs, ils sont pas arrivés par, je me rappelle, par la route nationale, parce qu'on était placés devant la route nationale. Donc la maison où on était chez les sœurs, on s'en souvient très bien parce que souvent on voyait des voitures officielles qui passaient tout ça donc c'était... [?] sur des chemins de traverse, par la campagne quoi on a vu arriver des... tout un bataillon, enfin un bataillon des voitures, enfin des Jeeps, et puis des camions, et puis du gros matériel lourd de l'armée américaine, des mitrailleuses certainement et des tas de choses comme ça quoi. Ils sont arrivés et ils ont justement débarqué dans... je les vois dans notre village, pas particulièrement le nôtre mais enfin certainement une partie est arrivée vers la quoi et c'est là qu'on a vu que c'était la libération quoi. Parce qu'on en parlait quand même. D'ailleurs il y a des gens qui ont commencé quand même à mettre des drapeaux... des drapeaux

aux fenêtres et des choses comme ça tout de suite. Donc on a senti qu'il y avait quelque chose tout à coup de changé.

Interviewer: Vous souvenez-vous de l'attitude des sœurs par rapport à ça? Par rapport à la libération ou auparavant par rapport à ce qui se passait ou bien c'était... elles n'en parlaient jamais?

Henri : Non, non, non... on n'en parlait pas. L'attitude si, ce que je me souviens c'est qu'il y avait là-bas un jeune enfin un futur prêtre qui faisait partie de la maison, qui faisait partie de la... enfin qui était là momentanément. Est-ce qu'il était caché ou pas ? Vous savez je dis prêtre parce que peut-être qu'il devait partir en Allemagne travailler. Parce qu'il devait avoir 20 ans, 19-20 ans... c'était un futur ... c'était un gars qui certainement, il était comme les autres, il fallait qu'il parte. Et il s'appelait l'abbé [?] je me rappelle parce qu'il est devenu abbé plus tard et là il nous ... il nous a appris l'hymne américain parce qu'il jouait très bien du piano et souvent, parce qu'on apprenait des chansons là-bas, des cantiques et des chansons religieuses plus ou moins et en même temps... alors l'hymne américain, ça je m'en souviens (il chante) vous savez, avez les paroles françaises hein ... (il chante) ... C'est pour ça que je connaissais quoi. Je vous dis ça, ce sont vraiment des choses qui me sont bien restées. Entre autres. Donc on a dû chanter l'hymne américain puisque ce sont les Américains qui sont arrivés, qui nous ont libérés quoi. C'est vraiment...

Interviewer : Alors quand ils sont arrivés, qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Henri : Eh bien... je me souviens de... bon, la vie a continué. Enfin, en ce qui nous concerne pendant très peu de temps... moi, très peu de temps après parce que ça s'est passé je vous dis fin-août début-septembre, moi je suis rentré sur Paris tout de suite le premier. Mes frères ne sont pas rentrés tout de suite sur Paris parce que...

Interviewer : Vous êtes parti tout seul ?

Henri : Oui oui... je suis parti, je me vois très bien être accompagné par le train. Je vois très bien à Châlons, je revois très bien la scène, à Châlons, on a dû m'accompagner jusqu'à la gare de Châlons, Châlons-sur-Marne donc j'ai pris le train. Et je me souviens encore de personnes qui tabassaient quelqu'un vous voyez, ça a dû être un collabo... je le vois encore recevoir des coups comme ça parce qu'il a dû être embarqué dans le train également pour aller certainement... pour aller en prison quoi certainement. Et je le vois très bien. Je me vois dans le train d'ailleurs encore parce que je chantais... je me rappelle, j'étais dans... je chantais des chants de là-bas... d'ailleurs des chants... enfin pas devant tout le monde mais j'étais dans le wagon de queue certainement, dans un petit wagon, enfin entre deux quoi. Alors donc j'ai été chez les soeurs. Mon père a pas pu nous prendre... mon père n'était pas encore revenu tout de suite. Certainement que le sud devait pas... parce que lui pendant ce temps-là, il était dans le Sud. Il était

encore à Toulouse. Il a pas dû être libéré, à ma connaissance, tout de suite. Et donc il était encore donc là-bas avec les Allemands donc. Il ne pouvait pas revenir tout de suite. Donc moi, je suis revenu tout de suite sur Neuilly-sur-Seine donc, chez les soeurs de Saint-Vincent-de-Paul et, je me rappelle puisque je suis rentré à l'école, toujours libre, pour commencer la classe à l'école... là j'étais dans le cours complémentaire... sûrement ce qu'on appelait le cours complémentaire, à l'époque, donc à Neuilly-sur-Seine, dans l'école libre. Donc je suis rentré là-bas. Donc on était chez les sœurs. Pendant ce temps-là, Michel et Annette sont restés eux là-bas chez les sœurs, un certain temps encore pour venir après à Paris. A Neuilly-sur-Seine.

Interviewer : Donc vous vous êtes tous retrouvés à Neuilly-sur-Seine et vous avez revu votre père quand ?

Henri : Mon père après donc... je sais que nous sommes restés à Neuilly-sur-Seine... Michel... tout le monde est revenu sur Paris ou sur Neuilly-sur-Seine tout de suite. Aussi bien Michel, Annette puisque tous les enfants sont revenus dès qu'on a été libérés... dans la maison-mère. Et Jean. Donc on a été... on est restés chez les sœurs... jusqu'en janvier-février... pour être clair, la date exacte je ne l'ai pas mais janvier-février 45. Donc mon père était à Paris pendant ce temps-là en hôtel. Il pouvait pas... près de chez nous d'ailleurs... on habitait dans le 20ème... l'ancien appartement il pouvait pas parce que l'ancien appartement était occupé. Et c'était... même à l'époque assez dur pour faire partir les gens. Ces appartements, ça a toujours été très très dur à trouver... déjà à

l'époque. Et donc on était chez les soeurs jusqu'en... jusqu'en janvier-février tous les quatre. Et alors...

Interviewer : Vous vous souvenez de la première fois où vous avez revu votre père ?

Henri : Ah bah oui, mon père est venu nous voir tout de suite. Il est venu nous voir dès que nous sommes arrivés à Neuilly. Il n'est pas venu nous voir dans la Marne quand même mais dès que nous sommes arrivés à Neuilly... entre temps, il a dû arriver de Paris... il a dû arriver à Paris hein. Donc euh, je m'en rappelle parce que je... je m'en souviens très bien, je lui ai dit vous. Je me rappelle je l'ai vouvoyé. Tout de suite, ça m'a choqué... enfin c'est drôle hein parce que je l'avais pas vu pendant deux ans et y a eu... y'a pas eu un froid mais quand on se sépare... je l'avais pas vu depuis juillet quarante euh... le 16 juillet... enfin je l'ai vu jusqu'au 19 juillet 42... jusqu'au mois de février hein. Il y avait deux ans et demi quand même. Deux ans et demi passés donc... bon, on s'écrivait bien sûr des lettres « Cher Papa... » tout ça "on t'embrasse" bien sûr. Mais là oui, y'a eu quelque chose qui s'est... Bon puis ensuite... tout de suite, on a dû certainement... ça a dû... lui dire une bêtise certainement. Bon, il est venu nous voir assez souvent tant qu'on était là-bas. Il venait assez régulièrement hein. Puis... mais il allait souvent... je m'en rappelle puisqu'on est allés une fois avec lui... on allait... il nous a... bon, on allait à l'école donc en semaine il pouvait pas nous... il pouvait pas nous prendre mais, le dimanche, bon il venait et puis il nous amenait... je me rappelle qu'on allait... on allait... bon, j'avais été

voir dans son hôtel, on allait manger ensemble, on allait comment dire... on a été comment dire... voir euh à l'hôtel Lutétia. On allait à l'hôtel Lutétia, je m'en souviens encore, plusieurs fois voir pour les déportés quand ils arrivaient. Et puis avec des photos de ma mère voir si quelqu'un la connaissait pas... vous voyez c'était bien triste mais enfin, il fallait. On demandait. On allait voir les déportés qui arrivaient voir s'il y avait pas des... c'était surtout ça hein. Mais on pensait que notre mère allait arriver. Dans notre idée... bon on savait ce qui ... la déportation et on avait vu déjà des films là-dessus. Il y avait déjà des actualités. Je me rappelle des actualités où on voyait, déjà à l'époque, ils nous avaient montré... je me rappelle à l'époque le général Eisenhower qui avait visité un camp là-bas en Allemagne. Je me rappelle plus lequel que c'est exactement... mais ils montraient tous les fours crématoires, les camps... enfin les baraques... tout ce qui... et les déportés morts, c'est quoi. On savait ce que c'était. On se faisait pas d'illusions. Mais enfin, on pensait qu'elle allait revenir. On disait...

Interviewer : Quand est-ce que vous avez su qu'elle ne reviendrait pas ?

Henri : Ben écoutez, jusqu'en... jusqu'en... on a été... on est restés je vous dis jusqu'en... comment je l'ai su ? Certainement plus tard parce que je me souviens en 45... en juillet ou août, on a été au Mans et à l'époque où nous faisait écrire des poèmes, des choses comme ça. Alors, j'ai dû faire un poème à l'époque où j'avais marqué un truc sur ma mère... où j'espérais encore certainement. J'avais fait un petit poème à l'époque

là-dessus. Certainement jusque dans ces périodes-là, jusque dans les années 45. Enfin mais après euh... enfin même peut-être avant puisque la paix a eu lieu le 8 mai donc jusqu'en août-septembre. Après, c'était terminé. On n'avait plus d'espoir. On n'avait plus...

Interviewer : Votre père vous a sortis de Neuilly, des soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, à quel moment ?

Henri : Eh bien, des soeurs de Saint-Vincent au mois de janvier-février 45 par là. A la sortie, tout de suite, moi, Jean, et Michel, mais Annette est restée parce qu'il y a eu un problème là un petit peu à la fin, si on peut dire. On nous a... on a été à Versailles. À Versailles, y avait pourtant... il y avait des garçons et il y avait des filles pourtant. Versailles c'était une maison d'enfants juive. Donc après la guerre, il y a tout de suite eu pas mal d'organismes juifs... de Juifs qui ont essayé de regrouper les enfants et de les sortir vous voyez... aussi bien des maisons de soeurs que des familles françaises. Parce qu'il y a quand même eu des gosses qui ont été cachés heureusement dans des familles françaises hein. Donc ils ont... Et donc il y avait... à Versailles, c'était un peu ça vous voyez. Et donc on est restés là jusqu'au mois de juillet... juillet à peu près, 45.

Interviewer : Et comment vous sentiez-vous par rapport au fait de vous retrouver dans une maison juive ? par rapport au fait que vous aviez... vous étiez devenu catholique ?

Henri : Euh... comment dire, c'est assez vite passé la transition parce que... Malgré tout, il faut quand même avouer les choses, on était un peu catholiques dans la tête parce qu'on croyait quand même plus ou moins en Dieu, de part la religion catholique. Il y avait quand même quelque chose qui nous est resté assez longtemps... Bon moi, je... après je n'y ai plus cru ça a été assez... enfin plus tard mais je croyais quand même en Dieu. Et ça a été un peu... donc c'est la religion catholique qui nous a un peu mis ça dans la tête si vous voulez, malgré tout. Donc, c'est resté assez longtemps. Pour Jean, c'est resté très, très longtemps, beaucoup plus pour lui. Michel, moins longtemps. Et Annette, c'est resté aussi assez longtemps puisqu'après la guerre, en 45, elle a voulu rester chez les sœurs, malgré que la guerre soit terminée pour faire sa communion. Elle voulait absolument faire sa communion. Y'a rien eu à faire. Et quand elle a quelque chose dans la tête, elle, elle a toujours... elle a toujours été très coriace. Elle a voulu faire sa communion chez les sœurs. Et donc elle est restée chez les sœurs jusque... elle a fait sa communion au mois d'avril ou mai 45 donc vous voyez que la guerre était presque terminée et puis elle... mais elle est restée jusqu'en juillet chez les soeurs hein quand même. Jusqu'en juillet.

Interviewer : On est arrivés au bout de la cassette.

INTERVIEWER : M. Muller donc vous vous êtes retrouvé d'abord à Versailles, dans une maison d'enfants juive, quel type d'enseignement vous aviez dans cette école ?

HENRI : Alors à Versailles, bon on était dans une maison juive mais on allait au lycée... donc c'est là que j'ai fait... j'ai été au lycée donc... où j'étais en cinquième... en cinquième au lycée... je commençais quand même à prendre de l'âge mais enfin comme il y avait eu pas mal de retard sur les études donc ça a été je crois un petit peu obligatoire. Donc dans cette petite maison euh c'était un petit orphelinat mais c'était très sympa. L'ambiance, c'était vraiment complètement changé par rapport à... aux soeurs. Y avait des libertés exceptionnelles, on nous laissait sortir comme on voulait. Le directeur, la directrice étaient vraiment super comme on dit. Je me souviens très bien d'eux. Et il y avait vraiment un sentiment de liberté totale.

INTERVIEWER : Vous vous souvenez de leurs noms ?

HENRI : Non, je ne me rappelle plus. C'était des noms un peu russes. C'était des Juifs russes euh non, ça... je dois l'avoir [?] mais là, ça m'échappe. Mais vraiment des gens... vraiment... alors il y avait une politique de liberté totale. Vraiment on faisait ce qu'on voulait, on sortait quand on voulait, presque à l'heure qu'on voulait. Vraiment ça nous a coupés par rapport aux soeurs... il y avait une certaine discipline... on pouvait aller au cinéma, on pouvait sortir le soir. Vraiment, vraiment ça a été super. Vraiment sur ce plan-là. Enfin, on n'en a pas spécialement profité... quoiqu'on a vécu, surtout à Versailles, les événements de la victoire, donc je me rappelle très bien, on se baladait à travers la ville avec justement les... tous les défilés qu'il y avait et qui se sont passés à travers Versailles et je me souviens très bien, ça a été

formidable. Seulement, on a commencé malgré tout, sur le plan culture juive, à... il y avait un petit journal aussi qu'on a commencé à faire là-bas et en plus, on a commencé à nous donner des cours de yidish, vraiment et des chansons juives. Je me rappelle encore certains airs comme ça. (il chante) Enfin, des chansons juives comme ça qu'une personne de Paris, de l'organisme, je me rappelle cet organisme, je n'ai plus le nom en tête mais c'était rue Amelot, à Paris, c'était rue Amelot, qui s'occupait de la maison de Versailles en particulier quoi.

INTERVIEWER : Et les enfants entre eux, parlaient-ils de la guerre, de ce qui s'était passé ? Y-a-t-il eu des incidents avec les uns ou les autres quand ils ont appris ce qui était arrivé à leurs parents ? Vous a-t-on parlé de...

HENRI : Non, certainement un petit peu mais non, je n'ai pas vraiment de souvenirs de choses... c'était des enfants de mon âge... il y en avait un, je me rappelle, que je... qu'on revoit plus ou moins mais qui ont... non, comment dire... qui ont même eu les parents tous les deux déportés, des choses comme ça. Il y avait des vrais orphelins quoi, de père et de mère hein, Non, on parlait pas tellement de la guerre, non, non. Non, on commençait à parler un peu des filles. C'était un peu ça... très peu de la guerre. Ça arrivait quand même un petit peu, si.

INTERVIEWER : Et vous êtes restés à Versailles jusqu'à quand ?

HENRI : Alors on est restés à Versailles jusqu'en juillet donc 45 où on a été au Mans. On a été dans une autre maison alors là de l'O.S.E. La fameuse Oeuvre de Secours aux Enfants. Alors là on a été au Mans tous les quatre. C'est parce que, là, Annette est venue au Mans avec nous. Voilà. Y a eu donc tous les 4 enfants, nous avons été là-bas. Et c'est là qu'on est restés, moi un an, Michel un peu moins et Annette un peu plus.

INTERVIEWER : Et après vous êtes allés rejoindre votre père qui a pu... qui avait récupéré son appartement ?

HENRI : Voilà, il a récupéré son appartement. Entre temps, Michel et Jean sont rentrés... comment dire... un peu plus tôt de là-bas, pour rentrer peut-être à l'école un peu plus tôt. Parce qu'on continuait l'école. Michel au lycée à Paris. Il a été au lycée Lakanal. Et puis Jean a dû faire une école quelconque aussi à Paris. Et moi, je suis rentré après avoir suivi... après... donc en juillet-août 46... oui. Je suis rentré à Paris avec mon père. Donc on a commencé à vivre ensemble quoi à Paris. Sans ma mère, bien sûr.

INTERVIEWER : Bien sûr.

HENRI : Toujours dans la même maison.

INTERVIEWER : Et comment s'est passée la vie à la maison à ce moment-là alors ?

HENRI : Bah la vie était pas tellement... la vie était pas tellement facile... je veux dire, mon père a commencé... au début, il n'a pas tout de suite travaillé à la maison. Il a fait... il a été chef d'atelier dans des ateliers... je me rappelle, un atelier entre autres rue des Orteaux. Il travaillait rue des Orteaux à Paris. Il était chef d'atelier dans la confection masculine parce que pendant la guerre, il avait pris l'habitude d'être chef d'atelier aussi. Il avait... à Toulouse, il avait été chef d'atelier de confection et ça lui avait donné le goût comme ça donc dans les vêtements masculins. Moi, j'ai... au début, j'ai commencé à... à pas faire grand-chose malheureusement. J'ai perdu un peu de temps à Paris et puis, j'ai dû... après j'ai commencé à faire... parce que... un petit peu, j'étais dans une maison pour faire de la comptabilité. J'avais pas du tout de cours de comptabilité [?] mais j'ai commencé à rentrer comme aide-comptable dans une maison, vous voyez, j'ai commencé à travailler quoi à Paris, pendant que mon père était pas du tout... lui était toujours... il continuait à être chef d'atelier hein, à Paris. Alors il y avait... Annette est rentrée... Michel... Michel donc après a été en pension à l'O.S.E. à Fontenay-aux-Roses. Je vous dis Fontenay-aux-Roses... Fontenay-sous-B... près de l'Hay-les-Roses, donc c'est Fontenay-aux-Roses. Donc il a été... et puis, il allait au lycée Lakanal. Il allait là-bas donc au lycée. Et Jean était avec moi à Paris aussi et il devait également euh aller... il était dans une école aussi. Une école je crois en cours complémentaires.

INTERVIEWER : Et avez-vous repris une vie juive d'une manière quelconque à la maison ?

HENRI : Non, non, y avait pas... non.

INTERVIEWER : Ni dans les contacts sociaux ?

HENRI : Non, j'ai commencé... si à revoir... j'ai eu quelques copains juifs. c'est tout. Quelques copains. J'ai commencé à revoir des copains. Un, par exemple, que j'avais connu au Mans... que j'avais connu au Mans donc, qui était à Belleville. J'ai été le voir et de là, j'ai commencé à avoir une vie entre... donc il m'a présenté d'autres copains qu'il avait de Belleville euh et j'ai commencé à retourner... j'avais l'âge de... à l'époque... 46 donc 16 ans. J'ai commencé à avoir des copains, à sortir un peu avec des copains juifs, voilà. Y avait pas de copains français, c'était que des copains juifs. Et on sortait ensemble comme ça. On allait à droite, à gauche. Au cinéma. Souvent au cinéma.

INTERVIEWER : Et ça s'est fait comme ça ou est-ce que y avait un sentiment qui faisait que vous n'aviez que des copains juifs à l'époque ou bien... ? Comment ça s'est fait ?

HENRI : Ca s'est fait comme ça. J'étais pas spécialement allergique à avoir d'autres copains. C'est parce que c'est tombé... mais y a eu certainement dans mon subconscient, certainement quelque chose parce ça s'est avéré vrai plus tard dans d'autres cas où j'ai... j'ai toujours eu

après un peu... je peux pas dire que je suis... je suis en France quand même... bon je vis ici mais souvent je me dis que... qu'on n'aurait pas dû rester en France. Je me suis souvent dit ça. Bon, j'aurais peut-être dû le faire, c'est un peu lâche peut-être de dire ça maintenant, parce que maintenant... il y a eu le travail après et... les avantages qu'on a pu avoir ici par rapport à Israël ou ailleurs, mais j'ai toujours eu une dent, comme on dit, contre ce qui c'était passé malgré tout. Et je l'ai toujours d'ailleurs. Et j'ai... ça me reste malgré tout et ça y a rien à faire hein. Et pourtant, on aurait pu partir mais ça s'est pas... pas tellement goupillé comme il fallait peut-être. On avait l'oncle... on a été aidés quand même après la guerre par un oncle qu'on avait à New-York. Le frère de ma mère qui... il est le seul qui a été sauvé parce qu'il a pu partir avant guerre à New-York et donc il a... bon il est mort... maintenant il est décédé. Et après la guerre, ils se sont quand même intéressés à nous. Beaucoup. Il nous a envoyé beaucoup de colis et même, il voulait nous faire venir en Amérique. Vous voyez, vraiment ça a été presque fait.

INTERVIEWER : Et la famille de votre père ou de votre mère, y-a-t-il eu d'autres survivants ?

HENRI : Oui, alors du côté de mon père, il y a eu... alors du côté de ma mère, malheureusement il y a eu aucun survivant du côté de ma mère. Ça, ça a été... à part le frère qui a eu... à New-York, c'est tout ce qui est resté de sa famille hein. Aussi bien les oncles, les tantes, les frères, les enfants. Personne. Bon, du côté de mon père, y a eu uniquement qu'un

frère qui est resté, Pierre. Qui est décédé maintenant et qui a pu lui... qui a vécu... qui est venu de Pologne vers les années 38, par là, qui a vécu un petit peu chez nous, enfin à la maison un certain temps rue de l'Avenir parce que bon... pourtant c'était petit chez nous mais il y avait une espèce... il dormait, je me rappelle il y avait un espèce de petit débarras qu'on ouvrait par des portes coulissantes un peu vous voyez pour qu'il ait un peu d'air comme ça mais il dormait là. Et il a dû partir très tôt vers les années déjà 40. Il est pas resté très longtemps vous voyez. Parce qu'après il est parti et il est parti en zone libre assez vite hein. Donc ce qui l'a sauvé puisque... il est revenu après la guerre à Paris et il a fait du cuir, tout ça, il a travaillé dans les gants même. Mais il est décédé en 54. Vous voyez malheureusement très tôt.

INTERVIEWER : Et votre père, il vous a parlé de ce qui lui est arrivé pendant la guerre ? Est-ce qu'il en a parlé tout de suite ou bien est-ce qu'il en a parlé que beaucoup plus tard ? Est-ce que vous lui posiez des questions ?

HENRI : Au départ, moi, je crois qu'au départ on n'a pas trop parlé de la guerre. Non, vraiment c'est venu... c'est venu beaucoup après. Beaucoup après qu'on a commencé à... On essayait d'oublier peut-être. Je ne sais pas ce qui s'est passé. On en parlait très très peu, vraiment très rarement. Vraiment c'était... si, moi je me suis toujours un peu intéressé à ça euh dans le sens où j'ai eu souvent des bouquins, pas mal de livres là-dessus très tôt ou des... quand il y a eu des films sur la guerre,

j'essayais toujours... j'étais très curieux de tout ça. Mais non, c'est venu après. C'est venu... vous dire à quelle période, on a commencé vraiment à sentir tout ça... je crois plutôt dans les années 60... après que... les années 60... pourquoi les années 60 ? Parce que mon père, entre temps, lui s'est remarié en 48 donc 6 ans après que ma mère soit disparue donc il s'est remariée avec une amie d'enfance où il avait été caché à Périgueux. Vous voyez, c'est des amis. Elle-même avait perdu son mari. Le hasard a voulu malheureusement que son mari a été déporté donc il se sont mariés et ils sont restés jusqu'en 1960 ensemble puisque, elle, malheureusement elle est décédée également jeune vous voyez... en 1960. Et après mon père on allait le voir beaucoup plus souvent, il était seul à la maison et là, il a beaucoup parlé de la Pologne, de la guerre et ça vraiment après, je peux dire que même maintenant, il a 85 ans et demi, j'ai encore été le voir hier, il a parlé que de la guerre et de la Pologne, que de la... vous voyez c'est sans arrêt. Ça, lui, il en parle constamment, sa vie en Pologne. Alors lui, pour la culture juive, je lui dit "C'est dommage, tu devrais aussi te faire interviewer parce que..." Ben il dit qu'il veut pas, c'est pas qu'il est timide mais enfin ça le gêne tout ça. Parce que lui, il a beaucoup de choses à dire sur cette période effectivement. Quoiqu'avec l'âge, il y a beaucoup de choses qu'il a oubliées. Mais enfin il reparle toujours des mêmes choses. Des choses de quand il était jeune, quand il avait... donc quand on parlait et il reparle de la guerre et des événements très très souvent. On en reparle très souvent. De ce qui s'est passé en zone libre pendant qu'il y était, ça alors je connais tout ça par cœur parce que vraiment il nous le raconte pratiquement très souvent.

INTERVIEWER : Et vous vous êtes marié par la suite ?

HENRI : Oui, très tard moi. Je sais pas pourquoi ou la vie nous a peut-être endurcis, je sais pas parce que ça n'a peut-être rien à voir hein. Non alors je me suis marié donc avec ma femme j'avais déjà... c'était en 1968, vous voyez j'avais déjà 37 ans et demi. Donc j'étais un vieux marié quoi.

INTERVIEWER : Et avez-vous transmis à vos enfants une identité juive ?

HENRI : Ecoutez, j'ai pas d'enfant.

INTERVIEWER : Ah

HENRI : J'ai pas d'enfant et je crois que... je peux pas dire que c'est à cause de la guerre spécialement, non il y a eu... ma femme en aurait voulu. Enfin les choses se sont faites de telle sorte que bon, moi j'ai toujours été après peut-être un petit peu obnubilé par cette chose. Parce que je le dis souvent aux autres qu'avec la guerre tout ça, les enfants, enfin bref vous voyez. C'est peut-être un tort. Enfin vous voyez donc ça m'a un peu coupé la chique en partie aussi, il y a eu de ça certainement. Il y a eu de ça, oui. Mon frère a eu deux enfants. Enfin, Jean non plus s'est pas marié vous voyez. Il vit... bon il est avec quelqu'un mais il s'est pas marié [inaudible]

INTERVIEWER : Et avez-vous fait partie d'une association de gens qui ont des enfants cachés ou des choses comme cela ? Enfin des associations liées à ce qui s'est passé pendant la guerre ?

HENRI : Ah oui, j'ai eu... après la guerre non pas tout de suite après la guerre. Mais on a toujours plus ou moins participé... faut dire quand on était dans le... enfin en tant que juifs donc j'ai jamais nié... enfin je veux dire heureusement d'ailleurs... enfin c'est évident... non, j'ai toujours été dans des milieux juifs principalement. Et donc on allait souvent je me rappelle dans des bals juifs le dimanche après-midi. D'ailleurs j'ai voulu toujours euh... vraiment ce qui est lié à ça, ma mère m'avait dit "Ne te marie jamais avec une..." enfin ce qu'on disait à l'époque une Goy. Enfin je veux pas critiquer et moi, ça m'est toujours resté. Et donc... j'ai... bon comme tous les jeunes, on allait... je suis sorti même avec des Françaises, des cathos et quand je sentais que ça commençait à devenir... enfin ça pouvait devenir sérieux, je disais "non, moi je suis juif et je ne me marierai qu'avec une fille juive." Et ça je le disais... pour ça, je l'ai toujours dit hein. Pourtant des fois, des gens... des familles comme il faut... il y en a certainement chez les Français malgré tout, malgré tout mais... donc j'ai toujours attendu de me marier avec une fille juive. Tout le temps. Ça, ça a été une règle d'or dans mon caractère. Et heureusement, comme on dit, j'ai respecté. Et avec ma femme qui est d'origine marocaine... enfin d'origine... donc vous voyez j'ai... je l'ai connue donc qu'en 1967, vous voyez donc je l'ai connue quand même assez tard et... mais ses parents... donc ici on ne pratique absolument pas la religion juive mais quand on est chez les parents et

on y va souvent depuis... ils habitent en face donc vous voyez, on voit de la fenêtre leur... comment dire, où ils habitent. Donc ils respectent la religion juive à 100%, à tout point de vue : nourriture, vie et tout. Et donc quand il y a les fêtes juives, je suis toujours là dans les fêtes juives. D'ailleurs, il va bientôt y avoir les fêtes Roch Hachana, Kippour, Souccot, tout ça donc on est présents constamment. On respecte ça avec eux.

INTERVIEWER : Merci M. Muller de ce témoignage. Je crois que vous avez des documents enregistrés et c'est ce que nous allons faire maintenant.

HENRI : Et bien d'accord. Avec plaisir, bien sûr.

JEAN MULLER

Interview conducted in Paris on August 17, 1995 by Phyllis Yordan-Bonny.

Credits : USC Shoah Foundation Institute Visual History Archive

Oral History | VHA Interview Code: 4979

Mention légale : Ce document est une transcription quasi-verbatim réalisée par Ana Arango, Patricia Arruza, João Campos, Merry Gu, Samantha Pecan and Maria Rojas. Il ne peut en aucun cas être considéré comme source primaire. L'exactitude de la transcription n'a pas été officiellement vérifiée.

<https://vha-usc-edu.proxy.library.upenn.edu/viewingPage?testimonyID=4979&returnIndex=0>

TAPE 1

Interviewer : Bonjour nous sommes aujourd'hui le 17 août 1995 à Paris.
Je suis Phyllis Yordan-Bonny et j'interviewe Monsieur Jean Isaac Muller.
Voulez-vous bien vous présenter s'il vous plaît ?

Jean : Bien. Je m'appelle Jean Isaac Muller. Je suis né le 11 novembre
1931 à Saint-Quentin dans l'Aisne.

Interviewer : Vous êtes... ensuite vous avez vécu à Paris

Jean : J'ai vécu à Paris depuis ma plus tendre enfance. Je me souviens
plus du tout du département du Nord où je suis né.

Interviewer : Et où habitiez-vous à Paris ?

Jean : Où j'habitais en 19... alors aujourd'hui ou... ?

Interviewer : Non, quand vous étiez petit.

Jean : Alors, on habitait au moment par exemple de... depuis 1938, on
habitait 3, rue de l'Avenir, Paris 20ème. C'est un quartier qui touche
le quartier Ménilmontant.

Interviewer : Et, vous habitiez donc avec qui ?

Jean : J'habitais avec mon père, ma mère, et mes trois frères et sœur.
C'est-à-dire que dans le petit appartement, on était six.

Interviewer : Et il y avait combien de pièces ?

Jean : Deux pièces et demie. Cuisine et commodités. Et en plus, cet... cet appartement était aussi l'appartement où mon père travaillait à domicile.

Interviewer : Qu'est-ce qu'il faisait ?

Jean : Il était tailleur à domicile. Apiéceur.

Interviewer : Donc il travaillait à la maison.

Jean : Il travaillait à la maison et on habitait à la maison à Paris.

Interviewer : Donc, dans l'ordre vos frères et sœur qui...

Jean : Je suis donc le deuxième. Mon frère est aîné s'appelle Henri. Il a juste un an de plus que moi. Vient après moi ma sœur qui s'appelle Annette, qui est née en 1933. Et le dernier, Michel, né en 1935.

Interviewer : Et votre famille était d'origine d'où ?

Jean : D'origine polonaise. Du côté de Tarnow qui est une ville industrielle de Pologne.

Interviewer : Vos deux parents donc ?

Jean : Mes deux parents, oui, ils sont d'origine polonaise.

Interviewer : Et ils se sont connus là-bas ou... ?

Jean : Ils se sont connus là-bas, et ils se sont enfuis là-bas tous les deux ensemble pour se marier à Paris, parce qu'ils fuyaient et la misère, ils fuyaient l'antisémitisme, ils fuyaient aussi le milieu religieux où... où ils avaient été élevés. Puisque telles n'étaient plus leurs convictions quand ils se sont sauvés.

Interviewer : Donc ils sont arrivés en France, ils avaient quel âge ?

Jean : Ils avaient donc, mon père est né en 1910 et il est venu en France en 1929, il avait 19 ans.

Interviewer : Et votre mère ?

Jean : Ma mère avait un an et demi de plus c'est-à-dire 21 ans.

Interviewer : Ils étaient tout jeunes.

Jean : Ils étaient très très jeunes. Ils étaient très très jeunes, ils étaient mariés et ils ont tout de suite eu un enfant, c'est-à-dire mon frère Henri, l'aîné.

Interviewer : Et donc, ils se sont établis à Paris ?

Jean : Ils ne se sont pas établis tout de suite à Paris. Ils se sont d'abord établis dans le nord à Saint-Quentin. Parce que... ils ont été... ils ont eu un certificat d'émigration, mais comme je crois savoir comme mineurs. Puisque à l'époque, on recherchait une main-d'oeuvre pour les mines. Mais finalement mon père, parce qu'il était plutôt chétif, il a plutôt travaillé dans la... dans la confection... qui était un métier qu'il ne connaissait pas tellement bien à l'époque, mais qu'il a appris sur le tas parce que... il fallait bien manger.

Interviewer : Et rue de l'Avenir, quelle langue parliez-vous ?

Jean : À la maison ? Le français. Nous – le français. Le français courant, mes parents – le français, le français très, très abîmé par leur... par leur manque de vocabulaire, et leur accent, mais petit à petit, petit à petit, d'année en année, naturellement ils progressaient.

Interviewer : Vous parliez pas yiddish ? Ils parlaient pas Yiddish ensemble ?

Jean : Entre eux, ils parlaient yiddish. Mais à nous, c'est un phénomène particulier pour ces milieux, à nous, ils se sont jamais adressés en yiddish. Sauf pour nous gronder.

Interviewer : Ils ne voulaient pas que vous compreniez peut-être ?

Jean : Non mais quand ils nous grondaient, c'était en yiddish. La langue yiddish, en ce qui concerne mes parents et nous, c'était la langue réservée pour l'engueulade.

Interviewer : Donnez-moi un exemple.

Jean : Des exemples, c'était... quand on était des désordonnés [?]. Enfin bon, les noms... les noms m'échappent un peu aujourd'hui mais c'était la langue de l'engueulade.

Interviewer : Et vous entendiez bien avec vos frères et sœur ?

Jean : Formidablement bien. C'était un clan... qui existe encore aujourd'hui. On a chacun nos vies, chacun a notre milieu, nos amis qui sont pas les mêmes pour les uns et pour les autres mais leur clan reste très reconstitué et tout le monde le remarque. C'est un clan indissoluble.

Interviewer : Et racontez-moi un peu une journée quotidienne rue de l'Avenir.

Jean : Je peux vous raconter une journée de... par exemple, de 1942 pendant la période scolaire. Donc mes parents étaient levés bien avant nous. Nous, on se levait...on réveillait vers les 7h un quart pour... pour faire la toilette. A tour de rôle. Puisque quand même l'appartement était assez exigü. Et puis, on déjeunait. Très très bien d'ailleurs. Ma mère, malgré les restrictions, était... était très débrouillarde et attachait beaucoup d'importance à la nourriture.

Interviewer : Qu'est-ce que vous aviez à manger ?

Jean : Nous, par exemple, à cette époque le matin on mangeait du chocolat. Du chocolat ou de...c'était pas le chocolat comme il existe aujourd'hui. C'était un ersatz de chocolat. Parce que...il y avait quand même le manque, les restrictions, et cetera. Avec du lait, on avait le droit au lait. On était J... J-1... J-2. Donc on avait droit je crois à un quart de lait par... Donc il nous restait un peu de lait qui était mélangé. Et puis des tartines avec soit de confiture soit de beurre. Et ensuite on allait... on allait à l'école parce qu'il fallait être à l'école pour 8h et demie. Et le midi, on mangeait à la cantine puisque les parents n'avait pas le temps. Et le soir ils venaient ou on terminait à l'école à 16h30 pour rentrer à la maison, faire les devoirs. C'était très important pour les parents qu'on fasse les devoirs. Ils étaient très attachés à notre travail à l'école. Très très... et très sévères. C'est ainsi que, à la fin de l'année, on était par exemple les garçons dans trois classes différentes dans la même école. On était premiers toute l'année. Et à

la distribution des prix, par exemple, la dernière distribution des prix qu'on a eus à cette école, en 1942, le directeur... donc toute l'école était réunie, la distribution des prix c'était pour toute l'école avec tous les parents et il a eu ce mot historique : "Honneur à la famille Muller. Premier... Premier... Premier... " Et c'est ce qui a créé... mais ça a créé une sorte de connivence entre mes parents et ce directeur, qui s'est révélée par la suite. Je vous raconterai par la suite comment ce directeur est venu prévenir mes parents. Et puis bon après on avait le droit de jouer dans la rue.

Interviewer : Vous jouiez dans la rue ?

Jean : Beaucoup, beaucoup. La rue c'était...la rue de l'Avenir c'était un cul-de-sac. Donc il y avait, il y avait...très courte. Qui faisait peut-être euh 60-70 mètres de long. Et qui se termine en cul-de-sac. Donc il y avait pas de circulation de véhicules. On pouvait... déjà même à l'époque il y avait pas de circulation comme elle existe aujourd'hui. Et on jouait oui. Jusqu'à l'heure du dîner le soir. On dînait très confortablement. Et puis on se couchait très tôt. Ca, mes parents étaient très strictes sur les heures de sommeil, qui me... qui sont encore aujourd'hui les mêmes heures pour moi. C'est une habitude qu'on a prise enfant. De se coucher tôt et de se lever relativement tôt.

Interviewer : Et en dehors donc de... de... de... de l'année, vous partiez en vacances ?

Jean : On partait en vacances tous les ans. Une... on avait donc à l'époque deux mois et demi de vacances, du 14 juillet au 1 octobre. Et un mois, on partait en colonie, et un mois on partait avec les parents. Avec les parents, ma mère tout le mois. Mon père seulement une semaine du mois parce qu'il fallait qu'il reste à la maison quand même pour continuer à travailler quand il y avait du travail, parce que c'était pas toujours le cas. Mais sans ça, on avait à peu près deux mois de vacances. Mais les vacances en colonie oui, on pouvait partir loin. On pouvait... il y avait des colonies proches, mais il y avait des colonies... par exemple, on est allés plusieurs fois à Hendaye en colonie. Ou on était à Berck-Plage avec la colonie scolaire qui... qui est rue Amelot. Ou alors on partait donc avec les parents mais c'était plus proche quand c'était avec les parents. C'était par exemple La Roche-Guyon, Bonnières, qui, à l'époque, était quand même...pas le but du monde mais c'était déjà un... un périple.

Interviewer : C'était à combien de kilomètres ?

Jean : La Roche-Guyon il peut y avoir 60-70 kilomètres. Oui oui c'était déjà... vous pensez, il fallait se lever tôt le matin, il fallait prendre le car, fallait... c'était à l'époque, à l'époque c'était considéré quand même comme une aventure. Très peu de gens allaient en vacances. Très peu. Avec les parents. Bon, il y avait... avec des colonies c'était plus fréquent. Mais avec les parents très peu de gens allaient en vacances. Surtout dans nos quartiers. Dans les quartiers riches, peut-être ça se passait autrement. Mais nous, on vivait dans un quartier très modeste,

le quartier de Ménilmontant, très très modeste. Tous les gens qui habitaient là-bas, tous nos copains, qu'ils soient juifs ou... ou catholiques ou n'importe... étaient de conditions plutôt modestes sans être pauvres, mais plutôt modestes. Voilà.

Interviewer : Et vos parents, qu'est-ce qu'ils faisaient pour leurs loisirs ?

Jean : Bah les loisirs, c'était le samedi, cinéma. Y avait rien d'autre... On avait même pas de T.S.F.... C'était le cinéma, c'était... nous, on y allait le jeudi après-midi, oui, c'était...et le samedi, le soir, les parents allaient au cinéma et nous laissaient à la maison. On en profitait pour faire des foires mémorables.

Interviewer : Qu'est-ce que vous avez fait ?

Jean : Oui, oui on adorait... de voir nos parents partir le samedi soir, surtout l'été où les journées étaient très, très longues.

Interviewer: Qu'est-ce que vous faisiez alors ?

Jean: Oui, bah on commençait à chahuter, c'était des... des... des batailles de poloch... on avait besoin de faire du bruit quand ils étaient pas là, parce que quand ils étaient là, c'était mesuré, voyez-vous. Et dès que... c'était comme une explosion... alors qu'on était pas du tout...mes parents étaient, étaient...bon, étaient sévères mais pas... mais pas

excessivement. Bon, il fallait quand même, quand on est six dans une petite maison, dans un petit appartement, fallait quand même une discipline, si les gens... si on rangeait pas nos affaires, si on... on était malpropres, tout ça, c'était... il fallait... il fallait sévir. Ca, c'est normal, sans ça c'était... c'était la déchéance.

Interviewer: Et qui était le meneur parmi tous ces enfants ?

Jean: Bah, je crois que c'était... c'était l'aîné toujours, c'était Henri, l'aîné, mais on le suivait sans... sans restrictions, non... c'était quand même lui le responsable quand les voisins rapportaient à nos parents qu'on avait chahuté et qu'on avait fait du bruit. Bon, on donc c'était lui le meneur et c'était lui le responsable et finalement c'est lui qui prenait. Voilà.

Interviewer: Et puis sinon vous aviez des... des copains...

Jean : Beaucoup.

Interviewer : Beaucoup ?

Jean : Beaucoup. On était copains avec tout le monde, quelque soit leur... leur origine. On avait... on avait des copains... des copains juifs, des copains catholiques, on se recevait, on allez les uns chez les autres, y avait absolument aucune... aucune restriction. Y compris ma sœur qui

avait bon, son... son... son milieu à elle, c'était des amis de toutes convic... confessions.

Interviewer : Et avant, donc, avant la guerre, donc pour en revenir en arrière, donc vous étiez complètement tranquilles... vous aviez une vie normale ?

Jean : On vivait... on avait une vie normale. On avait une vie et... cette vie tendait à l'assimilation.

Interviewer : A la ?

Jean : A l'assimilation. Voilà, bon mes parents n'était pas religieux donc... mais ils nous citaient la bible. Ils nous... ils nous... ils nous disaient notre origine juive, rien n'était caché. Mais l'éducation religieuse, proprement religieuse, n'existait pas chez nous. De même... de même que dans tous les quartiers, je ne me souviens pas de... de copains juifs qui allaient euh euh à l'instruction juive ou un patronage juif. On fréquentait même le patronage catholique, c'était le seul qui existait dans le quartier, qui nous acceptait sans conditions et qui se trouvait... à quelques... rue de Ménilmontant, je me souviens encore, il s'appelait la Jeanne-d'Arc de Ménilmontant. Donc on fréquentait ce patronage sans restrictions. Connaissant notre... notre condition.

Interviewer : Et vous fêtiez les fêtes juives ? les...Noël ? Tout ?

Jean : Non, on fêtait pas les fêtes juives.

Interviewer : Non ? Vous fêtiez Noël ?

Jean : Mes parents euh, encore aujourd'hui, euh à Yom Kippur, enfin mon père puisque ma mère a disparu, euh fait le...la prière pour les morts. Ça, oui. Mais sans ça, les... non, pas du tout. Et les fêtes catholiques, on les fêtait pas spécialement mais bon, c'était les... c'était aux fêtes catholiques qu'étaient les congés, donc fatalement il y avait... c'était la fête. La fête c'était comme aujourd'hui, c'est pareil. Ça existait déjà avant la guerre et au début de la guerre.

Interviewer : Alors comment ça se passait le travail de votre père, comment il faisait...?

Jean : Mon père travaillait pour une maison de... de confection, il allait prendre du travail dans cette maison, du travail coupé, et puis il montait, il apiéçait les... les vêtements chez lui à la machine. Ma mère faisait les finitions, à la... à la couture, à la main, et puis bon, venait de temps à autre, un repasseur pour... repasser les vêtements. Il travaillait surtout pour des vêtements enfant, donc c'était beaucoup plus réduits, comme volume, les pièces. Mais après, au début de la guerre, comme il était...il était...il y avait quand même une pénurie, il y avait quand même une crise, il travaillait plutôt pour les uniformes...puisque... il fallait... dans la même maison, la maison était

tenue... c'était je crois... la maison s'appelait Paris-France. Très grande maison de confection.

Interviewer : Et vous, vous les voyiez travailler alors?

Jean : On les voyait travailler, on les aidait par exemple à... débâter le vêtement avant d'être... pour être monté, il était bâti au... pour faire les coutures droites ... donc après, il fallait débâter le vêtement. C'était un peu notre travail. Bon on aidait... ça nous donnait l'impression d'aider les parents. Et on... on avait... par exemple, je me souviens très bien, qu'on avait comme... on peut pas parler de jouets mais... les boutons... le reste des boutons c'était nos soldats. Puisqu'il y a toujours un peu de fournitures supplémentaires... alors les boutons, y en avait à force... peut-être mille boutons ou plus. Et bien ça nous servait pour jouer aux soldats. Y avait des boutons avec des couleurs différentes donc c'était les armées différentes. Et voilà, comment... comment on s'occupait aussi un peu.

Interviewer : Et qu'est-ce que vous mangiez ?

Jean : Bah on mangeait... avant la guerre, on mangeait... on mangeait normalement. La viande, les... les charcuteries, mais pendant la guerre, c'était beaucoup plus difficile. Il y avait beaucoup plus de légumes que par exemple de viande, et encore beaucoup plus de légumes verts. Il y avait des fruits aussi, beaucoup de fruits à la maison. Mais ma mère se

débrouillait toujours pour faire, disait-elle parce qu'il y avait dedans un maximum de vitamines, des gâteaux.

Interviewer : Des gâteaux ?

Jean : Des gâteaux. Bon, on trouvait encore de farine ou alors elle se débrouillait pour avoir de la farine. Même si c'était de qualité médiocre, mais bon, pour faire des gâteaux, elle faisait des gâteaux au chocolat, elle faisait des... avec des fruits... euh ce fameux gâteau que j'aime encore beaucoup aujourd'hui qui s'appelle le Strudel. Voilà. Et aussi elle faisait des... les gâteaux au fromage. Donc avec les rations qu'elle recevait, quand c'était cuisiné de telle façon, mélangé, avec de la pâte, la nourriture était beaucoup plus abondante, plutôt que de manger sa ration de fromage comme ça, sans rien, en faisant... en faisant une pâtisserie avec, donc, il y avait... il y avait plus à manger. Bon, elle se débrouillait comme ça.

Interviewer : Comment s'appelait votre mère ?

Jean : Rachel.

Interviewer : Et son nom de jeune fille ?

Jean : Weiser.

Interviewer : V-E-I... ?

Jean : W E I S E R.

Interviewer : Et elle est née quand ?

Jean : Elle est née en 1908 et demi, c'est-à-dire au mois de... en fin mai 1908. Elle a donc un an et demi de plus que mon père. Elle avait puisque...

Interviewer : Et le prénom de votre père ?

Jean : Euh Manek.

Interviewer : Manek. Et lui, il est né quand ?

Jean : Il est né en 1910. Le 10 février 1910. Il a aujourd'hui, grâce à Dieu, il a aujourd'hui 85 ans. Passé.

Interviewer : Magnifique.

Jean : Et jusqu'à... je me souviens encore de ce mot en yiddish, [?] « Jusqu'à 120 ans » Voilà.

Interviewer : Bien ! Et sinon, les premiers signes de danger ?

Jean : Les premiers signes de danger, bon, il y avait quand même des bruits. Les premiers signes de danger, ils ont apparus tout de suite au début de la guerre, au début de l'Occupation.

Interviewer : Quels bruits ?

Jean : Les bruits, par exemple, il fallait le recensement. Il fallait être recensés. Les parents... bon, ils pouvaient pas passer outre. Parce que... ils étaient très connus dans le quartier et puis ils avaient un accent et puis, bon, et puis, ils se sentaient quand même en sécurité. Alors quand il a fallu recenser les Juifs, ils ont été se recenser. Parce que, on leur disait pas... la loi leur disait pas : "Veuillez avoir l'obligeance de venir vous recenser..." Non, on disait : "Vous devez vous recenser euh vous faire recenser. Tout contrevenant s'expose à..."

Interviewer : A quoi ?

Jean " Alors c'était peine de... de prison, des peines... donc euh ils se sont dit "Bon de toute façon c'est les Français, c'est pas les Allemands." Donc ils ont été. C'était quand même euh... ça a créé tout de suite une atmosphère de méfiance malgré tout. Mais quand même, l'optimisme reprenait toujours le dessus. Et après, bon, on a vu par exemple des voisins aller... être réquisitionnés pour aller dans des camps de travail. Ainsi, sur le même palier habitait un monsieur qui s'appelait Bronstein, qui avait deux fils euh déjà assez grands et qui ont été requis pour aller euh travailler dans les bois euh [*claque de la langue*]

donc déjà euh y avait... y avait quelques... y avait quelques indices qui prouvaient que les Juifs n'étaient pas... des persona grata. Et ensuite, bon, euh... c'était pas des bruits directs nous concernant nous. C'était comme ça : le voisin, le voisin du voisin... et on entendait parfois des réflexions sans que nos parents s'adressent directement à nous. Ils faisaient attention de ne pas nous... de pas nous effrayer, de pas nous faire peur. On était psychologiquement très, très protégés. Surtout par ma mère euh donc, on était... on arrivait à savoir des choses mais on était quand même en-dehors de tout ça.

INTERVIEWER : Et là vous avez à peu près quel âge ?

Jean : Alors moi, moi par exemple j'ai... en 41, j'ai dix ans. Je suis en 31.

Interviewer : Et Henri doit avoir 11 ans

Jean : Ben 11 ans

Interviewer : Et puis Annette...

Jean : Ma soeur, elle avait euh 8 ans et demi.

Interviewer : Et Michel...

Jean : Et le petit, le tout petit, il avait 6 ans. 35 et 6, 41. Et là, le tournant, ça a été l'étoile. Donc, il y a eu ce décret obligeant tous les Juifs au-dessus de 6 ans, quelque soit leur sexe, de porter l'étoile. Et là, il y a eu même un changement : les gens nous regardaient différemment. Sans... sans qu'il y ait d'hostilité ouverte, y avait pas d'hostilité, mais y avait pas de... Nous, on n'a pas ressenti d'amitié à partir de ce moment-là.

Interviewer : Et comment s'est passé le premier jour... de l'étoile ?

Jean : Alors... voilà, il s'est passé... chez nous, il s'est passé avant le premier jour. Donc, je vais vous raconter. Y a eu... il y a eu ce décret qui obligeait les gens... les Juifs à porter l'étoile. Il fallait aller chercher l'étoile, la payer, c'était pas gratuit.

Interviewer : Fallait la payer...

Jean : Et il fallait aussi donner des points textile. A l'époq... vous savez que tout était rationné - la nourriture, le textile, le cuir, les chaussures, tout ça, y avait des... des... des... fallait donner combien de points, je sais pas, combien de sous, je sais pas, mais c'était pas gratuit. Donc mes parents sont allés chercher les étoiles et ma mère, qui était quand même couturière, les étoiles, nous les a cousues sur nos vêtements mais très... avec beaucoup de soin. Avec des petits points. L'étoile, c'était un grand carré rectangulaire avec l'étoile... l'étoile de David en noir, elle avait découpées branches, comme ça, bien fait

les petits ourlets et bien cousu... vraiment, c'était un travail de premier ordre, de couturier, de grand couturier. Et avant, huit jours encore avant l'obl... la date d'obligation de porter l'étoile, elle nous a habillés en habits du dimanche avec l'étoile bien cousue et fait tout le tour du quartier. Pour bien montrer que pour elle c'était pas une offense et que, non, c'est pas qu'elle en était fière mais puisqu'il fallait le faire, il fallait le faire ostensiblement avant la date. Et elle nous obligeait à marcher bien droits, bien fiers ben et ça, ça a duré tout... tout l'après-midi. Tout le quartier, on a [?]

Interviewer : Et vous vous sentiez comment ?

Jean : Bah, vous savez, à 10 ans euh Ca nous gênait quand même d'être distingués comme ça. Ca me... j'ai un souvenir... dans mon souvenir, un sentiment de gêne hein. Pourquoi ce... ce... on se pose quand même des questions. Pourquoi ce marquage ? Pourquoi cette distinction ? Pourquoi... Et là on commençait à ... on a commencé à s'apercevoir qu'on était... qu'on était persécutés. Ca a été ce... On était persécutés. Ca c'était le premier geste d'hostilité euh premier geste d'hostilité. On était persécutés.

Interviewer : Et à l'école, qu'est-ce qu'ils ont... ?

Jean : ... l'école on n'a pas eu le temps de s'apercevoir parce que c'était déjà la fin juin, je me souviens plus la date exacte du port de l'étoile mais il restait que... euh... 15 jours et bon l'école avait fini le 15... elle finissait le... le 13 juillet ou le 12 mais elle était déjà

terminée euh le 1er juillet. C'était comme toutes les fins de... je me suis... à l'école non, à l'école nous on était... on était considérés. On était les premiers, on était... non... à l'école, on n'a pas eu de problèmes. D'ailleurs, le directeur de l'école a fait une annonce quand le port de l'étoile a été obligatoire, il a dit - c'était déjà... c'était déjà une preuve de courage - il a dit : "Certains de vos camarades vont porter l'étoile mais pour nous rien n'est changé."

Interviewer : Il s'appelait comment ce directeur ?

Jean : Lakiche. Monsieur Lakiche.

Interviewer : Et l'établissement ?

Jean : L'... l'école, c'est la rue... l'école communale de la rue Olivier-Métra dans le Paris 20ème.

Interviewer : Et comment ils réagissaient dans la rue de l'Avenir les autres enfants... avec l'étoile ?

Jean : Les... ben certains n'y prêtaient pas attention. D'autres se sont détournés de nous. Ma soeur avait un petit copain, qui était aussi notre copain, qui s'appelle Pierre, Pierrot je me souviens, et qui lui... bon... il s'est détourné de nous. Et ça, ça nous a choqués. On en parlait - "Tiens, pourquoi Pierre on le voit plus ? Il monte plus à la maison" - euh... donc nous on allait plus chez lui non plus. Mais ça n'a pas duré

longtemps, en fait puisque c'était en ... déjà au mois de juin 42 et ... le...
15 jours 3 semaines après, il y a eu les évènements que...

Interview : Et l'immeuble ?

Jean : L'immeuble ben c'était pareil. C'était partagé euh la... la concierge, on dit disait la concierge à cette époque, c'était pas la gardienne, qui était une antisémite notoire, comme toutes les concierges de l'époque on dit comme ça, bon ben elle... elle a toujours joué le même rôle mais d'autres gens, non. Puis, il y avait d'autres Juifs dans la maison. Donc il y en avait à notre étage, y avait les Kruger qui étaient au 3ème et les Szule qui étaient au 5ème. Donc on était 4 familles euh juives. Pratiquement une famille par étage.

Interviewer : Et vous ne songiez pas, votre famille ne songeait pas à partir ?

Jean : Partir où ? Et comment ? Mes parents étaient... n'étaient pas riches. Partir où ? J'ai posé la question à mon père. "On pouvait pas se sauver avant ?" Il a dit : "Où ? et comment ?" C'était pas... ils étaient... ils étaient pas motorisés. Les... les... les déplacements ét... aujourd'hui on a du mal à se rendre compte. Aujourd'hui, on va... on va... on va en Amérique en... 6 heures. Mais là, pour aller au Mans, il fallait 6 heures, par exemple. Et y avait un train tous les 2 jours, tous les 3 jours. Et chez qui ? Il fallait bien... et fallait bien gagner sa vie, qui nous aurait entretenus ? Mon père... mes parents n'avaient pas de réserve

d'argent telle qu'ils pouvaient se permettre de... de rester sans travailler.

Interviewer : Et vous aviez des nouvelles de la famille qui était restée en Pologne ?

Jean : On a eu malheureusement des nouvelles en 42 euh... les dernières nouvelles qu'on a eues, c'est pour... mon père les a reçues, c'est pour apprendre par courrier, par une tierce personne que sa mère, c'est-à-dire ma grand-mère paternelle, avec 2 de ses fils et sa fille unique - parce qu'ils étaient 8 enfants mais... 7 garçons, une fille - avaient été fusillés sur laplace publique du village où ils habitaient. Le village s'appelle Biecz. B-I-E-C-Z. Et d'ailleurs, mon père, avant de... comme il dit avant de mourir comme parlent les vieillards, jusqu'à 120 ans [?] est allé... avant voulu faire un pèlerinage là-bas dans sa ville... dans son village natal. Il y est allé il y a 3 ans. Mon jeune frère l'a amené là-bas en voiture pour qu'il... Et il a été stupéfait, suffoqué et meurtri de pas trouver de traces de... de... de... de ces assassinats qui ont été commis à Biecz. Y a pas un plaque, par exemple, qui dit "Ici..." Y a pas... y a pas une trace dans un cimetière où ils ont été enterrés. Rien, on sait pas. Par contre, il a rencontré une vieille personne qui se rappelle très bien de la famille hein avec qui il est encore en correspondance aujourd'hui, une personne polonaise et qui lui a raconté comment... comment sa mère et ses... sa soeur et ses 2 frères ont été fusillés. Sur la place. Et ça, ça c'est passé en 1942 mais au début de 1942. Et les autres membres de la famille, non, on ne sait pas. Et du côté de ma mère, nuit

et brouillard. Seul vit aujourd'hui un frère qui avait émigré en Amérique avant la guerre. Qui avait... qui vit... dont les enfants...

Interviewer : Vous avez des contacts avec lui ?

Jean : Pardon ?

Interviewer : Vous êtes en contact avec lui ?

Jean : En correspondance avec mon cousin germain en fait et sa famille et... bon...

Interviewer : Ils habitent où ?

Jean : Ils habitent à... c'est... Counterline le nom, c'est à... dans la banlieue de New-York. Avant, avant d'émigrer, ils habitaient Brooklyn. 2707 Ocean Avenue. Je me souviens de... de l'adresse parce qu'il nous envoyait après la guerre beaucoup de courrier, beaucoup de colis pour... parce qu'on était démunis de tout. Mais bon après certainement qu'ils ont prospéré pour quitter Brooklyn et habiter... Mon frère est allé les visiter. C'est une banlieue de NY très résidentielle et très bourgeoise.

Interviewer : On va en revenir à... un peu en arrière, un peu beaucoup. Donc, avant les événements, juste avant les événements, comment ça se passait chez vous ? Donc il y a avait moins de travail peut-être ?

Jean : Y avait un peu moins de travail. Y avait... bon c'était... y avait moins de travail. Y avait plein de soucis. On voyait nos parents soucieux. Alors... on parlait entre nous. les enfants. On disait "Tiens, maman est nerveuse. Méfie-toi ! Ne... papa aussi. Ah oui, parce qu'il y a pas de travail." On le savait pas exactement. En fait, c'était... c'était un peu le manque de travail mais c'était aussi la situation qui empirait. La situation qui empirait. La situation empirait. Ca c'est... je m'en rends compte maintenant. Je m'en suis rendu compte après mais on sentait bien qu'y avait un souci permanent. Je dis même, une angoisse. A l'... sur le moment, on n'arrivait pas à déterminer les causes, les origines de cette angoisse mais après on l'a su.

Interviewer : Et vous vous disiez quoi entre vous ?

Jean : On disait... ben, on avait du mal à identifier cette angoisse. Soit c'était parce que c'était la période des vacances soit c'est parce que il manquait un peu de travail. On...

Interviewer : Qu'est-ce que vous alliez faire en principe ? Vous aviez des projets ? Vous alliez partir ?

Jean : Oui, euh... justement d'habitude on partait en colon... ça, il avait pas prévu de colonie. On devait partir à la Roche-Guyon... à Bonnières. A côté de Bonnières. Et on devait... les parents devaient rester seulement 8 jours avec nous et nous rester là-bas sur place dans ce... cet hôtel où on était déjà allés en vacances. D'ailleurs le... la patronne de l'hôtel,

on l'appelait tatie, comme ça une familiarité, et elle nous aurait gardés euh ben 3 semaines 1 mois. Mais c'était déjà un changement dans les habitudes. Certainement que nos parents avaient quelques scrupules à s'éloigner de la maison. Certainement qu'ils ressentaient les événements autrement que nous. Nous, on les ressentait à travers eux, à travers ces... changements aux habitudes. Et malheureusement, ça s'est révélé exact.

TAPE 2

Int: Parlez-moi de votre mère.

Jean: Alors ma mère bon c'était la mère juive par excellence. Euh... très présente, très présente, du matin au soir. Ma mère avait... avait pour nous une attention permanente. C'est elle qui gouvernait dans la maison. C'est elle que régentait toute la famille, mon père, mes frères, les sœurs, tout le monde, c'était la mère juive dans tout sa splendeur et quand on parle aujourd'hui des mères juives, c'est une expression qui se dit aujourd'hui couramment, moi, je pense toujours à ma mère.

int : Elle chantait?

jean: Elle adorait chanter.

Int: Qu'est-ce qu'elle chantait?

Jean: elle chantait des chants yiddish, des chants français... des chants... des chants de l'époque [*il chante*] Une fleur au chapeau avec un accent redoutable. Des fois on la moquait, c'est très difficile à imiter, parce qu'elle avait un fort accent, elle chantait en yiddish, [nom de la chanson en yiddish]. Ca c'est... ou alors... [nom de la chanson en yiddish] Je ne me souviens pas de tout, mais elle chantait dès le matin. Il n'y avait pas de radio à la maison, il n'y avait pas de T.S.F. D'ailleurs à partir de 1941, c'était interdit pour les Juifs la T.S.F., alors même si on avait eu l'intention de... d'en avoir une, on... c'était interdit.

Int: Elle avait des copines?

Jean: Elle avait pour tout le quartier, beaucoup de gens venaient à la maison, des jeunes filles venaient se faire coiffer chez elle, elle adorait coiffer. Elle aurait... je pense qu'elle aurait dû faire coiffeuse, elle adorait coiffer ma fille... ma soeur par exemple, mais qui elle avait des cheveux toujours très emmêlés parce que à l'époque c'était la mode des anglaises, ces espèces de... je ne sais pas comme on le dirait aujourd'hui mais...

Int: Elle dormait avec des papillotes

Jean: Voilà, comme des papillotes mais sur toute la... et ma soeur, je l'entends encore se plaindre. "Allez !", ma mère disait "pour être belle il faut souffrir, pour être belle il faut souffrir" Voilà, c'était ma mère. Elle adorait aussi faire la cuisine, beaucoup de cuisine, beaucoup

de gâteaux, maîtresse pâtissière, c'est de là que me vient cette tendance à me... me goinfrer de pâtisserie, gâteaux... gâteaux strudels, gâteaux au fromage tout ça mais jamais j'ai trouvé un gâteau qui avait le goût de ceux de ma mère. Et ça je le dis sans parti pris malgré les apparences, et malheureusement... bon, elle a été... elle a disparu dans la tourmente. Je me rappelle souvent, je me rappelle toujours, ma mère c'est une femme qui a été suppliciée, suppliciée. Comment suppliciée ? Parce que au fur et à mesure, on lui a arraché des morceaux de vie. La première fois c'est quand, la veille de la rafle quand il a fallu que mon père s'en aille pour se cacher, ça ç'a été la première déchirure pour elle. Après, c'est quand nous, on s'est sauvés. Donc elle a perdu d'abord mon père, deux, trois jours après elle a perdu ses deux aînés, puisqu'on s'est sauvés. Après elle a perdu les... ma soeur et mon petit frère, et dans quelles conditions atroces, à Beaune-la-Rolande ? Comment on a séparé les mères des... des enfants ?

Int: Comment ça s'est passé?

Jean: Ca a été abominable, à coup de crosses, à coup de jets d'eau euh... parce qu'il a fallu séparer les... les... les autorités françaises. On a d'abord fait déporter les... les adultes et les enfants sont restés au camp de Beaune-la-Rolande, donc il y a eu une séparation, cette séparation n'a pas été acceptée par les... ni par les parents ni par les mères ni par les enfants. Il a fallu les arracher les uns aux autres. Je dis ma mère a été suppliciée comme ça, à trois reprises comme ça petit à petit on lui a arraché des lambeaux de vie, et finalement j'ai

cette pensée... toujours autant douloureuse, toujours autant douloureuse que ma mère, elle était déjà morte quand on l'a tuée, elle était trois fois morte quand on l'a tuée. Et ça c'est une pensée qui me... qui me quitte pratiquement pas. Malheureusement, c'est... c'est comme ça.

Int: Donc on va revenir juste avant les événements.[?] Il y avait déjà des rafles?

Jean: Y'a... oui, on entendait... Nous, on ne les a pas vues, il n'y en avait pas dans notre quartier, il y eu des gens qui étaient requis qui partaient, mais on entendait ce mot rafle, ce mot n'était pas un mot inconnu pour nous. Il y avait eu des rafles dans d'autres quartiers, alors oui, on l'a entendu.

Int: Et quand c'est venu votre tour, qu'est-ce qui s'est passé?

Jean: Alors, il s'est passé donc alors il est venu notre tour. Déjà la veille de cette rafle, le directeur de l'école, ce M. Lakiche, il est venu voir mes parents, mais il a dit -il nous aimait bien, il aimait bien mes parents, pour les raisons que je vous ai déjà exposées- et il a dit "Il faut vous sauver parce que demain il va y avoir une rafle, j'ai entendu dire." Certainement qu'il y avait des gens... y avait fatalement des gens qui étaient au courant parce que il fallait préparer toute... toute une logistique pour rafler autant de personnes, donc certainement qu'il y a eu des fuites. Et j'entends toujours ma mère dire "Oui merci, M. Lakiche. Mais je pense pas qu'on va arrêter tout le monde, c'est pas possible qu'on arrête une mère et ses quatre enfants en bas

âge, c'est impensable. Mon mari, oui. Mon mari, oui." Et mes parents ont décidé de se séparer ce soir-là, c'est-à-dire d'aller... ma mère est allée cacher mon père, ils sont partis le soir, mon père avec sa valise dans une cachette qui était prévue.

Int: Et c'était comment cette cachette?

Jean: Cette cachette, c'était chez une concierge amie que mes parents connaissaient, qui se trouvait dans le quartier aussi, place du Guignier, dans le 20ème.

Int: C'était quoi comme cachette?

Jean: C'était euh cette concierge naturellement habitait le rez-de-chaussée et c'était une remise parce que... cette maison, elle était dans une rue où il y avait un marché, un marché comme y a beaucoup de marchés à Paris, deux fois par semaine donc il y avait au fond de la maison dans la cour, une remise qui servait de... de remise pour les marchands forains qui venaient là pour éviter qu'ils soient obligés à chaque fois de ... d'emporter leur marchandise. Et mon père a donc avait prévu une cachette. Et ma mère est venue... est venue avec elle... avec lui, elle l'a accompagné dans cette cachette.

Int: Et vous vous souvenez bien de...

Jean: Très bien, très bien parce que nous, moi je suis resté à la maison mais ma mère elle est allée avec... donc emmener mon père dans cette

cacheette avec mon frère aîné. Donc elle avait quand même une idée, pourquoi elle a emmené mon frère aîné? Parce qu'elle pensait peut-être qu'on aurait besoin de savoir exactement où elle allait. Vous voyez que... je m'en suis rendu compte après, après les événements puisque ça nous a bien servi après, comme vous allez certainement me le demander, et je vais vous dire comment ça s'est passé.

Int: Et elle a préparé pour le lendemain, vous avez donc... vous avez décidé dans la famille que vous alliez vous présenter donc aux rafles, non ? C'était pas comme ça?

Jean: Non, non. Bon, nous... Comme ma mère a dit, "Non, on va pas nous rafler nous. On rafle les hommes, oui, les hommes, les adultes, mais pas les femmes et surtout pas les enfants." Donc... et puis nous nous sommes endormis tranquilles. Enfin nous. je ne sais pas dans quel état d'esprit était ma mère mais bon. Et c'est le lendemain matin, très tôt le matin, on a entendu des coups assourdissants dans la porte, d'une violence inouïe. Des coups... des coups de poing, des coups de pieds. Puisque... certainement qu'ils avaient commencé... les agents qui sont venus, par frapper doucement, mais comme ma mère n'avait pas répondu, au fur et à mesure l'intensité des bruits augmentait. Et puis finalement, elle a ouvert. Ils sont apparus. Deux agents. Un en uniforme et un en civil, un inspecteur, et qui a dit à ma mère - moi je m'étais levé aussi, mon frère aîné aussi, les petits pleuraient là, parce qu'ils étaient... ils commençaient à paniquer, surtout ma soeur - et ils nous ont dit... ils ont dit à ma mère "Bon dépêchez-vous de vous habiller, prenez quelques

affaires, et on vous emmène". Ma mère a dit "Mais comment... c'est pas possible !" Elle a commencé à parler, à parlementer, elle a... ça a duré je ne sais pas combien de temps, mais assez... c'était pénible à écouter parce que d'un côté ma mère était suppliante, elle s'est même agenouillée devant ce... ce... cet individu qui l'a repoussée du pied en disant "Madame, je vous en prie ne nous compliquez pas la tâche !" Ne nous compliquez pas la tâche, c'est quand même extravagant qu'un... qu'un bourreau demande l'aide de sa victime. Ne nous compliquez pas la tâche,! Ça, ça m'est resté gravé dans l'oreille, vous voyez, Ça il n'y a rien à faire, c'est indélébile. Et finalement, bon, il a fallu partir.

Interviewer : Et qu'est-ce que vous avez...?

Jean : Alors on a... elle a réuni quelques... mais c'était l'affolement. Elle trouvait pas les affaires. Elle trouvait pas son peigne. Ma... ma... elle voulait peigner ma soeur pour que... c'était une habitude. On pouvait pas sortir sales. C'était... ça s'est jamais produit. C'était... il fallait se laver, il fallait se peigner et il fallait s'habiller correctement. Et on n'a pas eu le temps de faire tout ça.

Interviewer : [?]

Jean : Alors donc on a... elle a pris une valise hein et puis deux draps. Et dans chaque drap, elle a jeté pêle-mêle euh...

Interviewer : Qu'est-ce qu'elle a mis ?

Jean : Des... des... tout et n'importe quoi. On a trouvé, nous, après des affaires qui étaient pour ma soeur, mon petit frère pfff... ça a été l'affolement. La panique. Le désordre. Euh... et ça s'est... et pourtant, ça s'est pas passé... ça a duré bien une heure, deux heures, deux bonnes heures.

Interviewer : Et qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

Jean : "Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! Ne traînez pas !" Mais violemment. Et je parle pas de l'agent en uniforme mais de l'inspecteur. C'était lui qui était le... le chef. Mais ça... c'est une chose atroce. Comment ce... cet individu euh avec telle brutalité, comment il a parlé à ma mère et comment ma mère s'est... s'est prosternée. Ca c'est la pire chose qui soit. Aujourd'hui, je... j'ai la honte encore. Et je crois ma soeur pareil. Ca l'a... ça l'a perturbée à vie. Ma mère... qui était la montagne et qui se trouve comme ça dans une posture lamentable... suppliante... ça, ç'a été un choc, un choc terrible. On l'a tous ressenti plus ou moins mais on l'a tous ressenti. Tous les quatre. Et après donc, on a quitté la maison. Alors il fallait bien fermer la porte, soigneusement. Et comme elle avait deux clefs, elle en a donné une à mon frère aîné. Tout est... malgré tout, elle avait encore le sens du pratique. Et puis, on est partis. Mais même avant de partir, ma soeur cherchait sa poupée... elle cherchait sa poupée et l'inspecteur lui a interdit : "T'as pas besoin de poupée ! T'as pas besoin de poupée !" Comme ça. Ben oui, c'est... c'était un monstre. Il est... il est... certainement qu'après

la guerre il était toujours inspecteur et que maintenant il est à la retraite et qu'il a... qu'il est peut-être commissaire principal ou... y'en a eu des quantités comme ça.

Interviewer : Et votre mère, elle avait retrouvé son peigne alors ?

Jean : Elle a... elle a... non, alors vous voyez, elle a... voilà encore une astuce que ma soeur a compris après les événements. Elle a dit à... à ma soeur "Cours chez la mercière acheter un peigne !" Et ma soeur est sortie acheter... la mercière... quand elle est arrivée chez la mercière, la mercière lui a dit "Mais sauve-toi ! Sauve-toi !" Ma soeur, elle avait pas compris avant.

Interviewer : Elle avait quel âge ?

Jean : 9 ans. Elle a pas compris. Et bon, elle est revenue à la maison puis on est partis tous les 5.

Interviewer : Vous êtes partis dans quoi ?

Jean : Comment ? A pied. Y avait un premier centre de regroupement dans le haut de la rue de Menilmontant. La rue du Retrait... euh rue Boyer, pardon.

Interviewer : Vous êtes remontés à pied ? Vous avez vu d'autres personnes aussi ?

Jean : Non, nous, on était sur le haut de Ménilmontant...

Interviewer : Non, quand vous êtes sortis de chez vous...

Jean : Quand on est sortis de chez nous, on a vu d'autres personnes qui étaient poussées par les... d'autres Juifs du quartier... tous ont été arrêtés. Et qui se... qui ont été regroupés dans ce centre rue Boyer, qui existe encore d'ailleurs. La maison existe, c'est un... grand immeuble de bureaux...

Interviewer : Vous étiez donc poussés dans l'immeuble ?

Jean : ... oui, on nous a fait rentrer... toujours, fallait marcher vite euh... il y avait même des gens dans la rue, quand ils ont vu passer tous ces gens, ils ont applaudi. Je sais pas pourquoi.

Interviewer : Ils ont applaudi ?

Jean : Ah! Certains. Pas les gens. Certaines gens ont applaudi. Oui. Ça s'est... c'était comme ça. Et donc on est arrivés...

Interviewer : Qu'est-ce que vous avez ressenti ? Et vous là, que ressentiez-vous petit garçon ?

Jean : ... on était paniqués. Comment nous... on savez pas... on n'avait pas à faire aux forces publiques, aux agents. On n'était pas... on n'était pas

des délinquants, on n'était pas... à l'école, on n'était pas punis. On était... Nos parents, on n'avait pas de problème. Dès l'instant qu'on se disputait, par exemple avec un camarade et qu'on arrivait à la maison en pleurant, tout de suite les parents : "Qu'est-ce qui se passe ?" On était, psychologiquement, très très très protégés. Trop protégés pour des événements comme ils se sont produits par la suite. On n'était pas préparés à des événements... Donc on a marché. On a marché jusqu'à ce... mais... on ét... on paniquait. Comment ? Ces agents ? Mais on savait pas ce que c'était. On les voyait dans la rue... euh... régler la circulation mais jamais ils se sont adressés à nous, jamais ils nous ont fait une réprimande, jamais... [inaudible]

Interviewer : Et votre mère ?

Jean : Et ma mère, ma mère, elle était là. Il fallait qu'elle se montre quand même digne dans la rue. Enfin c'était son... c'était son orgueil et ça bon... Très droite mais on voyait bien elle était... elle avait pas son teint habituel. Elle était pas maquillée, elle avait pas son teint habituel. Ca, c'est sûr. Puisque moi, je l'ai regardée quand même avant de partir une dernière fois... j'avais plus qu'une heure à vivre avec elle hein quand on est partis, une heure une heure et demie. Je la voyais... je la voyais bien. Elle était... elle avait changé de couleur. Elle avait vieilli... c'était plus la même. Et donc on est arrivés dans ce centre, dans un désordre effroyable, effroyable. Les... les gens avec leurs baluchons comme ça pêle-mêle, des gens qui se trouvaient mal, des gens qui gé... des enfants qui vomissaient... c'était affreux, AFFREUX. D'un seul

coup, on était... on était basculés dans... dans une ambiance qu'on soupçonnait pas même, qu'on soupçonnait pas même.

Interviewer : Et vous étiez dans une pièce... ?

Jean : Non, c'était une grande salle... et puis, il y avait les abords. Il y avait seulement un WC toujours. Fallait, vous savez, quand on commençait à rendre... on avait mangé vite fait. Moi-même, je me souviens avoir vomi... mais par terre... là où j'étais. C'était... c'était abominable. Et puis bon, les gens...

Interviewer : Combien de temps ? Combien de temps vous êtes restés là ?

Jean : ... moi personnellement 2 heures avec... parce que, bon, il s'est produit un événement qui a changé le cours des choses en ce qui nous concerne mon frère aîné et moi. Ma mère connaissait une femme dont le mari était prisonnier de guerre...

Interviewer : Qui était là rue Boyer...

Jean : Qui était là mais qui était arrêtée, bon, elle avait ses papiers prisonnier... son mari prisonnier de guerre, son livret de famille, oui elle avait sur ce livret de famille 3 enfants. Mais elle était pas avec ses enfants. Certainement qu'elle... et donc euh cette femme, elle a accepté la proposition de ma mère de nous faire sortir avec elle. Comme

elle avait sur son livret de famille 3 enfants qui correspondaient à peu près à l'âge d'Henri, de moi et d'un plus âgé, donc on a pris un autre copain, un autre camarade à nous qui s'appelait Joseph Bronweil

Et puis on est sortis avec elle, tous les 3. Cette femme habitait rue des Amandiers, 39 rue des Amandiers. Son nom, je m'en rappelle plus. Je me souviens de l'adresse parce que je lui ai dit "Ecoutez madame, après la guerre, on viendra vous voir." Mais je me souviens plus de son nom. De toute façon, après la guerre, elle existait plus. Elle... on la connaissait plus. Elle était pas rentrée... parce qu'elle a été arrêtée après. Et on est sortis avec elle. L'agent qui a vérifié les papiers, il a fermé les yeux. C'était des agents de police. On était gardés par la Police et la Gendarmerie... pas par les Allemands hein... on n'a jamais... on n'a pas vu d'Allemands hein c'était [?] de la Police française et de la Gendarmerie française essentiellement. Pas un Allemand. Donc il nous a permis de euh... il nous a laissés sortir, nous...

Interviewer : Mais votre mère, elle est restée... avec Annette et...

Jean : Oui, avec les 2 plus jeunes c'est-à-dire Michel et Annette. Et nous, on savait naturellement où rejoindre... le père. C'est là qu'on a compris. Alors, donc, elle nous a donné un baluchon, c'est-à-dire un drap qu'elle avait...

Interviewer : La dame ?

Jean : Non, non, ma mère, avec nos affaires, quelques affaires. Et puis, elle nous a dit - vous voyez à quel point elle gardait... elle pensait aux détails - elle disait "Si on vous demande où vous allez" - à côté de la place Guignier, il y a une rue qui s'appelle rue de l'Ermitage où il y avait un lavoir. Lavoir où les femmes allaient laver leur linge - elle disait "Vous direz que vous allez au lavoir porter du linge à laver." Et on a été donc rejoindre mon père. Et on a dit à ce camarade Joseph, qui lui devait aussi rejoindre son père, on lui a dit "Si tu trouves pas ton père, voilà où on est." 6, place Guignier. La dame s'appelait Madame Fossié. Et bon, on a su après la guerre qu'il avait été déporté. Moi, j'ai toujours eu le doute que n'ayant pas trouvé son père, puisqu'il était déjà parti peut-être ou caché ailleurs, il est allé place Guignier et la concierge lui a dit "Non, on connaît pas ces gens-là." Je ne peux pas me retirer le doute de ma réflexion, vous voyez. Maintenant, c'est très difficile d'accuser mais c'est quand même pas normal que ce garçon à qui on a donné une adresse bien précise, bien précise et qui n'a pas trouvé son père, n'a pas pu... il a été arrêté dans la journée après. On l'a su après la guerre.

Interviewer : Il a été arrêté...

Jean : Il a été déporté. Il est pas revenu. Après la guerre on s'est inquiété... pourquoi... après la guerre, où est Joseph ? On a été voir son père qui habitait... il a perdu toute sa famille. Il est resté seul au monde. Le père. Sa femme, ses 2 enfants, plus sa famille... comme nous.

Interviewer : Donc, vous avez retrouvé votre père

Jean : On a retrouvé notre père. Donc on a été... on est restés cachés là-bas

Interviewer : Mais qu'est-ce qu'il a... comment il a réagi quand il ...

Jean : ... il était... il a été suffoqué mais il avait déjà... il voyait des gens... la gardienne, la concierge lui disait "Vous savez, on arrête les femmes et les enfants." Alors il était très heureux. Il a dit : "Et... et ta mère ? Et tes frère et soeur ?" "On sait pas." On était incapables de lui dire où ils étaient. Incapables. Alors c'est là qu'il a décidé de... de trouver pour nous... un lieu de résidence. On pouvait pas rester dans une remise sans commodités, sans eau, sans toilettes. Fallait manger

Interviewer : Elle était comment cette remise ? vous vous souvenez ou pas ?

Jean : Elle était comme une remise. Au fond de la cour euh avec beaucoup, beaucoup de marchandise. C'était des... des... de la bonneterie et... et dans l'autre côté euh y avait... y avait des étoffes. Mais enfin, c'était très exigü quand même mais fallait... de toute façon, la gardienne a quand même dit à mon père " Euh vous pouvez pas rester là hein. Vous pouvez pas rester là. Faut trouver une solution. " Alors mon père nous a pris, nous a... pour nous emmener d'abord à la Roche-Guyon où ...

Interviewer :

Jean : A la Roche-Guyon. A la Roche-Guyon, y avait là-bas une... une colonie de... des Assurances Sociales, la Sécurité Sociale aujourd'hui, où on avait été en colonie avant... l'année auparavant, c'est-à-dire en 41. On a dit bon ben en attendant, ne serait-ce que pour quelques jours, le temps de voir et...

Interviewer : Vous aviez enlevé vos étoiles...

Jean : Alors... oui on a retiré l'étoile, ça c'est sûr. Et là, la directrice de cette colonie a dit : "Hors de question !"

Interviewer : Pourquoi ?

Jean : "Il n'y aura pas de Juifs dans mon établissement." Bon. Et quand mon père a commencé à insister, elle a fait mine de décrocher son téléphone. "Non, Monsieur n'insistez pas !" Donc on est partis tout de suite dans une ville à côté, Bonnières, là où on avait cet hôtel-restaurant où on allait aussi en vacances. Et là bon, on est restés euh on a mangé, on a dormi et puis on est resté un jour, deux jours je crois, je me souviens plus exactement. La notion du temps avait disparu... parce qu'on n'avait plus les mêmes horaires, on mangeait plus à heure fixe, on dormait plus à heure fixe, on dormait pas... c'était un temps très désordonné pour nous qui étions habitués à une vie très, très, très bien réglée.

Interviewer : Et il vous parlait votre père ? Qu'est-ce qu'il vous disait ?

Jean : Et bien il nous disait... il était... il cherchait, il cherchait une solution. Lui, il pouvait... y avait pas de solution.

Interviewer : Il avait quel âge ?

Jean : Mon père ? A l'époque... en 42, il avait 30 ans. Non, 32 ans puisque... il est né en 1910. Il était tout jeune. Il était... et puis, il parlait très mal le français aussi.

Interviewer : Et il vous parlait ?

Jean : On se parlait, oui. Bien sûr. On était ensemble. Et puis après, il nous a laissés dans ce... cet hôtel et il est allé à Paris chercher une solution. Et puis, il est revenu euh y avait pas de solution. Et la... la... la patronne de cet hôtel, cette femme qu'on appelait tatie, avait dit... a dit aussi à mon père "Ecoutez, on peut pas les garder." Parce qu'en plus, Bonnières, c'était à côté de la Roche-Guyon, tout de suite, ça jouxte la Roche-Guyon... c'est un grand centre militaire allemand donc fatalement, il y avait beaucoup de Gestapo, beaucoup de police. Elle a dit "Vous pouvez pas rester ici." Alors mon père nous a repris dans le train. On a fait trois fois l'allier-retour peut-être quatre, mais enfin disons trois fois l'allier et retour Paris-Bonnieres

Interviewer : Vous n'aviez pas peur des contrôles dans le train ?

Jean : On n'avait plus peur. On n'avait plus peur. On en était... on était au bout. On était fatigués, on était sales, on était... on avait des fois faim, on mangeait trop, des fois - parce qu'il fallait manger qu'une fois par jour - ... on était... à la dérive. Aussi bien mon frère, que moi, mon père... Et on était dans le train donc et mon père avait donc une... il nous disait "Tiens..." Il y avait une religieuse qui dans le temps faisait des piqûres à ma mère. Il dit "Je vais peut-être aller la voir"... il savait même pas exactement où elle... où elle était... où était le centre de... où elle, où elle logeait. Mais il a dit : "On va chercher." Et dans ce train qui nous ramenait à Paris, y a une religieuse, encore, qui s'est approchée de mon père, qui s'est approchée de mon père. C'était une religieuse de l'ordre des Petites-Soeurs-des-Pauvres - je l'ai appris après- et qui s'est approchée de mon père et qui lui a dit : "Ecoutez, vous avez des problèmes, vous avez des ennuis, vous." Tout de suite, mon père a dit non. Ca... c'était... tout le monde avait peur. Elle lui dit : "Ecoutez Monsieur, moi je vais vous donner une adresse. Vous êtes pas obligés de m'écouter mais allez à cette adresse. Vous trouverez certainement de l'aide." Et l'adresse, c'était l'adresse des Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul. Les Filles de la Charité 140 rue du Bac à Paris. Il était déjà tard. Peut-être 7h peut-être 8h le soir. On est arrivés à gare Saint-Lazare. On a été... puis on a été euh... il a dit "Bon! Alors on y va." Alors on est arrivés 140 rue du Bac et puis mon père a frappé à la porte. C'est un grand portail comme ça, comme dans les... un couvent.

Et puis là, il y a une petite fenêtre grillagée qui s'est ouverte dans la porte - il y avait une petite... - et y a une religieuse qui est apparue. "Mais qu'est-ce que vous voulez ?" Mon père a dit : "Voilà, on voudrait rencontrer..." "Ah non, non, c'est tard ! Non, non, revenez demain." Il a dit : "Ecoutez, je vous en supplie. Ne serait-ce que pour que mes enfants fassent leurs besoins" - parce que... - "et qu'ils se reposent un peu." Finalement, elle a ouvert la porte. Et elle nous a emmenés au parloir. Elle dit "Mais vous pouvez pas rester, vous savez. Juste pour une heure. Après vous vous... il est tard, il faut que vous partiez." Et, on était assis sur la chaise. On somnolait en fait. Je le sais parce que la religieuse qui nous a surpris me l'a raconté après. Et c'est une religieuse, qui s'appelle... je savais pas comment elle s'appelait mais je le dis tout de suite pour l'identifier, Soeur Régereau, Soeur Clotilde, qui est passée et qui a demandé "Mais êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?" Alors mon père a dit "Mais je vais... je peux vous dire si vous me demander. Je peux vous dire..." Et la religieuse a dit : "Vous pouvez me parler mais dites-moi la vérité." Alors mon père a dit : "Voilà, on est juifs. On sait pas où aller." Et donc, cette religieuse a dit : "Ben écoutez, pour vous, moi je peux vous donner une adresse où vous pourrez passer la nuit. Les enfants, à partir de maintenant, c'est à moi." Et ça s'est passé comme ça.

Interviewer : Et vous, qu'est-ce que vous pensiez de... d'elle ?

Jean : Alors nous, on était, vous savez, dans un état déplorable. On était fatigués, on était sales, on était affamés, on n'était plus... on

n'était plus ce qu'on avait toujours été. Et on a vu cette... une femme très grande, immense. Pour nous, pour nos petits yeux. Mais... belle. Des traits... c'est une apparition. Et qui... et qui d'un... comme ça, spontanément, d'un seul coup dit "C'est mes enfants." Partout on a été chassés. Partout on a été rejetés. Partout, même parmi les meilleurs, ils nous ont dit "Oui d'accord, restez un jour mais... il faut déguerpir." Et elle, elle nous a dit, "Non, non, je les prends." C'est fabuleux. Alors ça, ça a été le coup de foudre, aussi bien pour mon frère, qui dure aujourd'hui encore. Qui dure aujourd'hui. On a même encore aujourd'hui des relations avec la famille de cette religieuse. Et on lui a fait obtenir d'ailleurs dernièrement le titre de Juste parmi les Nations... qui a été remis par Monsieur l'Ambassadeur d'Israël au Sénat, la cérémonie s'est passée. On est en relation permanente... elle est malheureusement décédée parce que maintenant elle aurait... elle était déjà... elle aurait aujourd'hui, si elle vivait, elle aurait 95 ans donc... Et on est en relation permanente avec euh avec sa famille qui n'est pas religieuse : ses nièces, ses... ses petits-neveux. Pour nous, elle est... un peu de la famille. Et nous, on est de sa famille. Elle l'a toujours dit. "Vous voyez, ce sont mes enfants." Alors donc, partant de là, mon père a été déjà rassuré pour nous. Le soir même, elle nous a pris l'un... par la main. La rue du Bac, on est passés à côté de l'hôtel Lutetia qui était un nid de... de... un nid allemand - une résidence ô combien allemande- parce que le premier pensionnat où elle nous a mis, puisqu'on ne pouvait pas rester à l'intérieur du couvent rue du Bac, c'était rue de Sèvres.

Interviewer : A côté...

Jean : On est restés là-bas à peu près une semaine, avant qu'elle nous évacue sur le... un endroit beaucoup plus... beaucoup plus caché à l'Haÿ-les-Roses.

Interviewer : Et vous vous souvenez de la première nuit...?

Jean : Alors on est arrivés dans ce... dans ce... dans cet orphelinat rue de Sèvres. Tout de suite, on nous a donné à manger et puis on nous a fait dormir. On était étonnés parce que, d'habitude, nous, on était habitués à se laver avant... non, mais là on s'est couchés tout de suite.

Interviewer : Et c'était... ?

Jean : On a dormi... j'sais pas... on a peut-être dormi 24 heures d'affilée. Tellement on était fatigués, mon frère Henri et moi. Et pendant ce temps-là donc, ma mère est restée avec mes frère et soeur, mon jeune frère et ma jeune soeur, on les a emmenés au Vel' d'Hiv'. Le fameux... le fameux Vel' d'Hiv'. Ma soeur le raconte dans son livre, puisqu'elle a écrit un livre sur son histoire...

Interviewer : Qui s'appelle ?

Jean : Qui s'appelle La petite fille du Vel' d'Hiv'. Et, c'est une chose abominable. Abominable. Elle est restée 5 jours au Vel' d'Hiv'. Toujours

gardée par la Police française. La Gendarmerie d'un côté... qui faisait les extérieur et l'intérieur, c'était la Police.

Interviewer : Et du côté de votre père, il avait des nouvelles de...

Jean : Au début, il avait pas de nouvelles. Aucune nouvelle. Il avait des nouvelles de nous parce qu'après il était en relation. La Soeur Clotilde le tenait euh régulièrement au courant... tant qu'il était en zone occupée. Et bon, il commençait à s'activer pour savoir où étaient sa femme et ses deux derniers enfants... parce qu'il y avait quand même les bureaux de l'U.G.I.F. Et mon père connaissait à l'U.G.I.F. le fameux Israelowicz de... de mauvaise mémoire malheureusement. Mais il le connaissait parce que ma mère avait été employée dans... dans sa famille. Donc il y avait une espèce de relation. Et bon, au début il savait pas où... où ils étaient. Et il m'a dit "Dès que j'ai des nouvelles, je te tiendrai au courant." Alors donc mes parents... ma mère, Annette et Michel sont restés au Vel'd'Hiv' et après ils ont été évacués sur euh Beaune-la-Rolande. Sur Beaune-la-Rolande.

Interviewer : Et là votre père a eu des nouvelles ?

Jean : Pas encore.

Interviewer : Pas encore.

Jean : Il y avait pas... il avait quand même des nouvelles vous savez... bon, c'était quand même très administratif, tout était noté mais le temps qu'elles arrivent d'un bureau à l'autre, je sais pas. Y avait pas de nouvelles...

Interviewer : Et de toute façon...

Jean : Il savait pas. Parce que Beaune-la-Rolande c'était quand même 5 jours après la rafle. Donc, c'était le 20 juillet.

Interviewer : Et puis, il allait pas retourner chez lui...

Jean : ... non, c'était fini ! De toute façon, y avait les scellés, on l'a su après, y avait des scellés sur la porte. Y avait... tout de suite on a mis les scellés. Et ils sont donc restés à Beaune-la-Rolande à peu près... à peu près...

Interviewer : Bon on reprendra sur l'autre...

Jean : On change là ?

TAPE 3

Interviewer : Donc nous en étions à ce que vous n'avez pas de nouvelles de votre mère ni de votre petit frère ni soeur ?

Jean : Aucune nouvelle. Non seulement on n'a pas de nouvelles mais même les informations n'ont pas relaté l'évènement du... On a arrêté ces 13.000 personnes dans Paris ; les journaux n'en on n'a pas parlé, il y avait donc une censure. 13.000 plus de 13.000 dont plus de 4.000 enfants et rien du tout. Alors donc on n'avait pas de nouvelles officielles mais... donc des nouvelles particulières, comment on aurait pu en avoir ? Il fallait avoir des gens dans la... dans la place mais ça, ça pouvait pas se faire au bout de 4-5 jours. Donc le 5ème jour, je crois qu'ils sont restés quelques 4 ou 5 jours au Vel d'Hiv et après emmenés à... à Beaune-la-Rolande. Alors là, c'était aussi une époque tragique parce qu'il y avait énormément de monde. Il y avait un désordre, il y avait pas de nourriture, il y avait pas de... de sanitaires... c'était des trous creusés à même le sol. Ma sœur me raconte qu'elle voyait des adultes s'accroupir comme ça devant tout le monde. C'était abominable.

Interviewer : Ils sont restés combien de temps là-bas ?

Jean : Alors donc ma mère est restée un mois. Quand il y a eu... parce qu'il y a eu la séparation des adultes et des enfants. Comme je vous ai dit tout à l'heure, ça s'est passé dans des conditions effroyables... effroyables... effroyables. Quand une mère... Les gendarmes ont fait déshabiller les mères pour éviter que les... que les enfants s'accrochent à leurs... à leurs habits. Ça a été effroyable. La sauvagerie à l'état pur. Il ne peut pas avoir une chose beaucoup plus sauvage que d'arracher un enfant à sa mère, qu'est-ce qu'il peut avoir de plus... de plus atroce ? Et ça, ça s'est produit à... beaucoup de gens, en même temps. Il y

avait des hurlements dans ce camp qui étaient... Et alors... les gendarmes n'arrivaient pas à maîtriser cette situation. Et c'est là qu'ils ont fait appel aux Allemands qui sont arrivés avec une auto-mitrailleuse et ils ont pointé donc le canon de l'arme vers les détenus...

Interviewer : Les femmes et les enfants ?

Jean : Les femmes et les enfants. Et c'est là qu'il y a eu le silence absolu. Donc on a séparé... il y avait les enfants d'un côté, plus quelques femmes qui les gardaient. Au milieu, les gendarmes, très droits, très militaires, très males et de l'autre côté les femmes qui se regardaient comme ça et ma sœur raconte qu'ils se fixaient des yeux comme ça, jusqu'au moment du départ et même quand... quand les femmes sont parties, elle voit encore ma mère qui la regarde en tournant la tête pour ne pas perdre une seconde de... de relation et c'était fini. Et ma mère n'est pas re... n'est pas passée par Drancy. Elle a été déportée directement. De Beaune-la-Rolande, le convoi je crois que c'était le convoi du 22 août ou quelque chose comme ça. C'est-à-dire un mois après euh cinq semaines après, elle a été déportée à Auschwitz.

Interviewer : Et votre petit frère... vos petits frère et soeur ? Ils sont restés combien de temps ?

Jean : Ils sont restés à Beaune-la-Rolande. Ils sont restés en tout et pour tout 4 mois à Beaune-la-Rolande. Et à l'abandon pratiquement parce qu'il restait beaucoup d'enfants mais très peu d'adultes. Ca... on les

avait marqués avec de la peinture, jaune, des étoiles avec de la peinture jaune sur les vêtements.

Interviewer : Pourquoi ?

Jean : Pour... parce que c'était des prisonniers. Il faut bien marquer les prisonniers. Ils allaient pas s'amuser à coudre des... pour pas qu'ils s'échappent ou... ils les ont tondus. Par exemple, mon frère raconte qu'il y a un gendarme qui lui a mis la tête entre les deux jambes et puis qui lui a fait un boulevard avec la tondeuse au milieu, pour... pour s'amuser. Et qui avait dit « Tiens regarde, cela-là je lui ai fait la tête d'un... » comment on appelle ça ? en Amérique, c'est...

Interviewer : Les Mohicans ?

Jean : Un Mohican

Interviewer : A l'envers.

Jean : A l'envers. Comme ça. Et finalement, il avait tellement honte mon petit frère qu'il a... qu'il a volé quelque part un béret pour se couvrir parce qu'il avait la honte... de ses cheveux qui dépassaient comme ça. Il avait les cheveux bouclés. Des scènes vraiment dégradantes, dégradantes. Il a appris à voler dans la cuisine, dans les cuis... du lait. Il a appris même, il essayait de faire en agitant le lait dans la... dans la petite bouteille pour faire du beurre. Il a jamais réussi à faire du beurre.

Ils avaient faim, beaucoup faim. Des jours ils mangeaient bien, des jours... ils pouvaient rester deux- trois jours sans manger... comme au Vel d'Hiv. Au Vel d'Hiv... bon, les gens avaient apporté quelques vivres donc ils pouvaient subsister encore un peu mais l'organisation, enfin l'organisation... La Croix Rouge est intervenue, très, très peu. Il y avait quoi ? Trois, quatre femmes de la Croix Rouge et ils ont fait une distribution : une sardine et une madeleine en quatre jours de Vel d'Hiv. Alors toujours pareil, pas de sanitaires, pas de ... c'était la dégradation absolue.

Interviewer : Et vous, où vous étiez ?

Jean : Nous, on était donc arrivés à l'Haÿ-les-Roses, dans l'orphelinat. On a été adoptés tout de suite.

Interviewer : On vous a convertis au Catholicisme ?

Jean : Après, oui bien sûr, ça... on voulait. Vous savez, tout le monde était catholique et nous, qu'est-ce qu'on est ? D'autant plus qu'on n'avait pas de religion pratiquée. On était de confession israélite mais on pratiquait pas la religion. Mes parents, c'était pas leur... leur idée. Donc c'était un terrain tout neuf.

Interviewer : Et les enfants qui étaient là-bas, ils savaient euh ?

Jean : Ils savaient pas.

Interviewer : Ils savaient pas...

Jean : Non, on était... moi je m'appelais Henri, Jean. Muller c'était pas un nom suspect.

Interviewer : Qu'est-ce que vous avez raconté ?

Jean : On n'a rien raconté.

Interviewer : Rien raconté. On croyait que vous étiez orphelins.

Jean : La religieuse nous avait dit, Soeur Clotilde nous avait dit : "Surtout ne vous compromettez pas, ne parlez pas de... que vous êtes juifs parce que..." C'était une époque de dénonciation aussi. Un enfant pouvait raconter ça à son père qui venait lui rendre visite et puis bon et cetera. Non, il fallait être prudent ça...

Interviewer : Quelle était votre histoire alors ? Qu'est-ce que vous avez raconté ?

Jean : Rien. On a dit, bon, nos... ma mère est à l'hôpital. Comme... tous les orphelins, qu'il y avait, avaient tous une histoire. Tous les orphelins de l'orphelinat. Vous savez dans un orphelinat, c'est... on se raconte pas nos histoires parce qu'on n'en finirait plus. C'est comme après la guerre, personne ne racontait ce qui s'est... s'était passé. Tout

le monde avait une histoire, sans ça on aurait vécu que de... que de mauvais souvenirs. Donc non, on n'a pas eu... je ne me souviens pas avoir eu de problèmes... "Qu'est-ce que... ? D'où vous venez ? Qu'est-ce que vous faites ? ». Voilà nos parents pour le moment ils ne peuvent pas nous garder, on est là.

Interviewer : Et c'était comment l'orphelinat ?

Jean : C'était... c'était bien. Pour l'époque c'était bien. Naturellement, on était dépaysés hein au début. Nous qui vivions je vous dis avec des parents attentifs, là bon on était quand même dans cet orphelinat une trentaine donc il y avait une discipline, il y avait pas seulement une discipline euh c'était un peu austère aussi.

Interviewer : Et pour suivre les rites ?

Jean : Pour suivre les rites, on suivait les rites.

Interviewer : Oui, oui ?

Jean : Oui, on s'est adaptés très rapid... c'est très rapide. C'est vrai que dans un pensionnat au sein d'un couvent catholique il y a la prière le matin, le midi, l'après-midi, le soir, avant de se coucher. C'est toujours. Mais bon, non on s'est pliés à cette discipline. En tous les cas, moi. Peut-être j'avais à cette époque ma petite... ma petite crise

de mysticisme et que ça m'arrangeait bien et puis bon ... j'étais, j'étais très à l'aise.

Interviewer : Vous n'aviez plus peur alors ?

Jean : Là, non. On avait peur des bombardements, ah non cette... cette panique qu'on a connue, que j'ai connue pendant quelques jours avait disparu. J'étais protégé... protégé, vous voyez. On a vécu... protégés, bon y avait une nouvelle protection là et bon, je m'en accommodais très bien. On était inquiets. Par exemple, je me souviens avoir écrit à mon père, quand on savait où il était, "as-tu des nouvelles de maman ? as-tu des nouvelles d'Annette et de... et de Michel ?" Lui, il nous écrivait dans le même sens. Au début, on n'avait aucune... on ne savait pas. Bon, ça c'était un point noir parce que cette famille était disloquée, qu'on vivait toujours dans un espace très réduit, donc ça augmente les liens de ... les liens ça les augmente puis d'un seul coup on se retrouve à deux, il manquait quand même quatre personnes. Et c'est beaucoup. Mais bon, vous savez les enfants, ils ont une facilité d'adaptation que beaucoup d'adultes, que les adultes n'ont pas. Nous, on s'est adaptés.

Interviewer : Et qu'est-ce qu'il vous disait votre grand-frère ?

Jean : On parlait, entre nous on se parlait. On parlait de maman, on parlait de papa, on se cachait rien. Puis même, on se demandait : "Est-ce que toi tu crois vraiment à tout ça ?" en de la religion. "Est-ce que tu crois ? Est-ce que quand même la Saint Vierge ? Les Saints ? Le Jésus

?» Alors on était juifs. On restait entre nous, tout au moins au début, on restait juifs. On se posait les questions qu'il fallait, je pense, qu'il fallait se poser. Mais c'était... c'était vraiment entre nous.

Interviewer : Et qu'est-ce que vous pensiez donc de la Vierge ?

Jean : Au début, ben... on pensait que bon c'était une belle histoire oui elle était belle dans sa robe longue, avec ses yeux tournés vers le ciel. Personnellement, moi ça... j'étais plutôt crédule. J'étais plutôt crédule. J'étais même bien crédule. Mon frère était beaucoup plus sceptique, l'aîné Henri. Voilà

Interviewer : Et puis donc à... vous êtes restés combien de temps dans l'orphelinat ?

Jean : A l'Haÿ-les-Roses ? On est restés un an... une grosse année. Et après on est allé à Neuilly, Neuilly-sur-Seine. Pourquoi ? Parce que... bon... donc il faut que je revienne sur mon frère, mon jeune frère et ma sœur. Ils sont donc restés à... quatre mois à Beaune-la-Rolande et après on les a transférés à Drancy. Et c'est là que mon père a retrouvé leur... la trace.

Interviewer : On sait comment il a retrouvé la trace ?

Jean : Oui, par l'intermédiaire de l'UGIF, Israelowicz, qui avait l'oreille de la... de la Gestapo. Et il a retrouvé aussi la trace de ma

mère mais il est arrivé un jour trop tard. Elle était déjà partie de Beaune-la-Rolande. Un jour trop tard. C'est abominable, mais c'était un jour trop tard. Et donc mon frère Michel et Annette se trouvaient à Drancy et de là... dans des conditions bon donc... il faudrait parler de Drancy alors là, c'est encore tout un... beaucoup beaucoup beaucoup à dire.

Interviewer : Ils vous ont tout raconté alors quand ils sont sortis ?

Jean : Oui, ils nous ont raconté après. Et de Drancy, par l'intermédiaire de l'UGIF et de ce Israelowicz, on les a transférés à l'asile de la Rue Lamarck qui était un orphelinat de l'UGIF. Et c'est dans cet asile que la religieuse, Soeur Régereau est partie les prendre.

Interviewer : Mais comment elle a fait ?

Jean : Elle a fait... donc elle avait plus ou moins l'autorisation, pas elle, mais la directrice de l'UGIF avait plus ou moins le feu vert d'Israelowicz. Oui et non, on sait pas exactement. Finalement, ça... parce que ça a duré plusieurs jours le... les discussion et finalement elle est allée les chercher. Peut-être qu'elle a un peu forcé la porte, je ne sais pas. C'était pas gardé comme Drancy ou comme Beaune-la-Rolande. C'était quand même un orphelinat qu'était sous la responsabilité de l'UGIF donc qui devait rendre des comptes à la Gestapo, bon, mais ce n'était pas... Il n'y avait pas... y avait pas d'agent à la porte ni à l'intérieur. Elle les a... elle est allée les chercher et elle les a

emmenés à l'orphelinat de Neuilly. Pourquoi Neuilly ? Parce que c'est un orphelinat mixte. Alors que l'Haÿ-les-Roses était uniquement de garçons. Et quand Annette et Michel se sont trouvés à Neuilly, la sœur Régereau a fait en sorte qu'on les rejoigne à Neuilly, qu'on soit ensemble. Et quand on a été ensemble... c'est-à-dire, avant d'être ensemble, quand elle les a pris de la rue Lamarck, elle a organisé une rencontre d'abord au 140 rue du Bac où on s'est retrouvés tous les quatre. Ah ça a été... ah ça a été un moment d'émotion qui... très très très intense. On se retrouvait. Et de là elle a ... elle a fait en sorte... elle nous a réunis donc, et puis elle a fait une... pour faire une photo de nous quatre - qui... que je vous ai amenée là, que vous allez voir - et pour envoyer à mon père. Pour dire "Voilà vos enfants sont ensemble." Et... je fais le geste pour mes lunettes mais je ne les ai pas. Et il y a une petite anecdote, quand elle a récupéré Michel et Annette, ils avaient le crâne rasé. Donc pour faire la photo, elle a dit "Mais Annette, une petite fille, elle va avoir honte d'être sur une photo avec le crâne rasé." Alors elle a... elle était auparavant... regardez, cette religieuse, la bonté qu'elle pouvait avoir en elle - elle a été chez une mercière acheter un ruban. Un grand ruban très large pour le nouer autour de la tête avec une grosse boucle pour cacher son crâne tondu. Pour envoyer au père une photo... Et là, le père nous a envoyé "Je suis tellement heureux que vous soyez réunis. Malheureusement maman... mais on va la retrouver." Alors on s'est retrouvés donc à Neuilly, mais cet orphelinat aussi de Neuilly, à cause des bombardements, a été évacué.

Interviewer : Et comment vous avez trouvé votre petite sœur ?

Jean : On l'a trouvée ... ça a été un moment de folie. On s'est jetés les uns dans les autres, on n'arrivait plus à se... à se désenlacer. On a... Même la sœur Clotilde se rappelle, quand elle vivait, elle s'en rappelait encore. Elle a dit "Jamais je n'oublierai quand ... quand vous vous êtes retrouvés." C'était un moment, un grand moment de bonheur.

Interviewer : Et ils vous ont... vous avez tout raconté, donc vos histoires... Vous vous êtes mis au courant quoi ?

Jean : Ah oui ils nous ont raconté. Et puis alors là on commencé à refaire les recommandations. Entre nous, on peut parler de tout mais il ne faut jamais parler à l'extérieur des Juifs. Même avec le meilleur copain ou la meilleure copine. C'est la Sœur qui nous en avait donné... qui nous l'avait pas recommandé mais qui nous en avait donné l'ordre parce qu'elle craignait aussi euh elle craignait aussi pour notre sécurité.

Interviewer : Donc là tous les quatre vous êtes... ?

Jean : Alors donc... mais pas longtemps parce que l'orphelinat a été évacué. Les filles en Auvergne à Saint-Rémy-sur-Durolle, et les garçons dans la Marne à côté de Châlons-sur-Marne. A cause des bombardements, ça devenait très dangereux et ça a été évacué... d'abord c'est Michel qui est parti et puis après, nous. Et on s'est rejoints, les trois garçons

ensemble, à... dans la Marne, Drouilly-sur Marne. C'est un petit village à côté de Vitry-le-François.

Interviewer : Et vous étiez où ? Dans quel genre d'établissement là ?

Jean : Alors, un orphelinat toujours.

Interviewer : A l'orphelinat toujours.

Jean : L'orphelinat, on avait réservé une villa entière et on vivait très bien.

Interviewer : Vous étiez dans la même chambre que vos ...

Jean : Oh, c'était des grands dortoirs. C'était des ... il n'y avait pas de chambres. Tout le temps qu'on est resté chez les... au couvent là chez... dans les orphelinats, c'était uniquement des dortoirs. C'était pas les chambres...

Interviewer : Vous étiez combien alors ?

Jean : Ben, à Neuilly... à l'Haÿ-les-Roses, on était... c'était un dortoir de 30. On était 30 enfants. Et à Neuilly euh mais il y avait plusieurs dortoirs parce que c'est un orphelinat plus grand. Naturellement. les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On se retrouvait euh à l'office

parce que les[filles étaient d'un côté, les garçons de l'autre. C'était plus grand oui, y avait... y avait une cinquantaine d'enfants.

Interviewer : Et vous aviez à manger ?

Jean : Euh à l'Haÿ-les-Roses beauc... oui beaucoup. Mais après à Neuilly moins. C'était... par contre à la campagne on mangeait très bien. Comme on était ... on allait aider les paysans du coin, on mangeait chez eux, on n'avait pas vraiment... pour l'époque. Naturellement, il nous manquait les pâtisseries que ma mère nous faisait, les friandises, les... les... mais le manger pour se nourrir bien comme il faut, on a eu aucun problème. Non non on a été... d'ailleurs on n'était pas maigres, on était... moi je me souviens d'avoir été bien nourri.

Interviewer : Et où il était votre père ?

Jean : Alors mon père, donc un fois qu'il a fait sortir... qu'il a réussi... mais c'était moyennant finances hein, j'ai oublié de vous dire. A l'UGIF et a Israelowicz, il a donné tout ce qu'il avait. Pas beaucoup, mais il a donné tout ce qu'il avait. Et après, il a été, il a tout fait pour passer en zone libre. Parce qu'on avait beaucoup d'amis qui étaient en zone libre, à Périgueux. Il y avait des cousins, des relations du même village qui étaient à Périgueux. Il y avait le frère de mon père qui était arrivé déjà aussi en zone libre. Et il est arrivé finalement en zone libre et il nous écrivait de zone libre. Là, il avait changé son nom. Il s'appelait plus Müller Manek. Il s'appelait Jean Gallaud. G-A-2 L- A-U-D. Et on lui écrivait, il nous écrivait et on lui écrivait sous

ce nom. Alors donc il était caché là-bas à Périgueux, puis à Toulouse, et puis... enfin dans la région. Et puis quand ça chauffait il allait se réfugier dans la campagne, chez des paysans, des paysans polonais. Avec qui d'ailleurs il est resté en relation avec certains après la guerre. Mais y en a qu' il a fuis parce que... pareil, il me raconte l'histoire d'un paysan polonais chaque fois qu'il était saoul, il voulait tuer le Juif. "Ou il est le Juif ? Je veux le tuer le Juif. Où il est le Juif ?" Alors il s'est sauvé, il a eu peur, puis il a été dans l'autre famille de pays... famille polonaise. Il y avait beaucoup de paysans catholiques polonais établis dans la région de Périgueux. Beaucoup, enfin relativement beaucoup. Et donc il est resté jusqu'à... là-bas jusqu'à la fin de la guerre dans la région. Caché dans divers... différents endroits avec les dangers que ça comportait.

Interviewer : Et votre petite sœur, elle elle était donc en Auvergne ?

Jean : En Auvergne, qui était en zone libre, d'ailleurs mon père est allé la voir. Puisqu'en zone libre... il avait du mal à passer la ligne. Il aurait pas risqué de passer la ligne de démarcation. Et ma sœur était en Auvergne donc dans la partie d'Auvergne qui était en zone libre, et mon père est allé la voir. Et il se rappelle que c'était un premier, un 1er fév... un 1er novembre il a été la voir. Et puis où elle était dans la maison, il la trouvait pas, et puis on lui a dit mais non, comme c'est la journée des morts, le 2 novembre, il a trouvé tout le pensionnat priant sur la tombe des...

Interviewer : Au cimetière

Jean : Alors je me rappelle, c'est une anecdote comme ça. Puisque ma sœur aussi était assez religieuse... comme moi d'ailleurs.

Interviewer: Et vous souviez une scolarité donc à l'orphelinat ?

Jean: Ah oui, ah oui.

Interviewer: Votre sœur aussi?

Jean: ... à l'Haÿ-les-Roses et à Neuilly, c'était une scolarité dans des écoles, dans des écoles libres. C'est des écoles catholiques. Mais à Drouilly, c'était une école communale, du village avec une classe unique de la première classe jusqu'au Certificat d'Etudes.

Interviewer: Et vous travailliez bien ?

Jean: Très bien. Toujours très bien. (l'interviewer répète ce qu'il dit). J'ai retrouvé dernièrement au 140 puisque je fréquente régulièrement le 140. Rue du Bac. J'y vais chaque fois que l'envie m'en prend, chaque fois que je passe devant. Une Soeur qui est très âgée maintenant, qui s'appelle Soeur Modène et qui était la Soeur assistante de l'Haÿ-les-Roses, c'est-à-dire la Soeur qui vient toute suite après la Soeur Supérieure, et qui se souvient, on a parlé ensemble, elle se rappelle des enfants Muller. On était les premiers au catéchisme.

Interviewer: C'est extraordinaire

Jean: J'en parle pas. Donc, on était la fierté puisque, du point du couvent, parce qu'on était premiers à l'école. Oui, c'est les enfants du couvent de Saint-Vincent-de-Paul. Ça, c'était la fierté. Mais ont été les premiers au catéchisme. Alors, ça c'est quand même assez extraordinaire...

Interviewer : C'est complètement extraordinaire.

Jean : Henri était le premier, moi deuxième, les deux premiers c'était nous. Et cette soeur se rappelle encore de cette anecdote.

Interviewer: Donc arrive la fin de la guerre, vous êtes ...

Jean: Fin de la guerre

Interview: Et la libération, comme est-ce que vous avez vécu ça ?

Jean: Alors la libération s'est passé ce tout à fait normalement... c'est-à-dire normalement mon père a été libéré et on... partout, c'était libéré en même temps. Paris était... Paris était libéré, que nous on était encore occupés dans la Marne. Et puis bon l'armée est arrivée, l'armée américaine... l'armée américaine est arrivée dans la Marne et a libéré le... Châlons et tous les... Et quand nous on a été libérés, la Soeur Clotilde Régereau a donné l'ordre à la Soeur qui s'occupait de nous de nous faire revenir à Neuilly. Tout de suite, instantanément, parce que mon père est allé la voir après la guerre et lui a demandé de récupérer ses enfants.

Elle a dit oui, tout de suite, instantanément. On est arrivés à Neuilly, bon ça n'a pas duré une heure, non mais bon peut-être deux jours, cinq jours, huit jours, je me souviens plus. Et, une fois qu'on était à Neuilly, elle est venue nous chercher à Neuilly, elle nous a emmenés 140 rue du Bac. Là où mon père nous a laissés et nous a retrouvés, les trois garçons. La fille n'était pas encore rentrée de Saint-Rémy-sur-Durolle.

Interviewer: Et où est-ce que vous êtes allés alors ?

Jean: Et là, mon père nous a emmenés dans une... dans un orphelinat de la... un orphelinat de la... comment s'appelle ? 36 rue Amelot euh... la colonie scolaire. C'était une colonie, c'était une maison juive à Versailles. Et il nous a emmenés là-bas parce qu'il pouvait pas, y avait... il était tout seul. Il avait pas d'appartement. L'appartement avait été occupé par un... par un agent de police. Il avait du mal à le récupérer.

Interviewer: Il l'a récupéré?

Jean: Après, longtemps après. Mais au début, il vivait à l'hôtel. Il vivait à l'hôtel. Il avait pas le droit de rentrer chez lui. Et c'est... et même, quand il est rentré chez lui, peut-être encore un an après, je crois... je crois pas avant 46, il ne restait rien dans la maison. Rien. Pas même une lampe pour s'éclairer. Tout avait été pillé, littéralement pillé. Donc, il nous a... il pouvait pas nous prendre tout de suite, il nous a mis dans cette colonie à Versa... cette maison d'enfants, à Versailles. Il y avait... on était aussi une vingtaine d'enfants, 20-25

enfants, tous qui avaient une histoire de parents déportés, d'arrestation, d'enfants cachés...

Interviewer: Et là vous parliez. vous...?

Jean: Oui, c'était des Juifs. Oui, c'était fini, la guerre était terminée.

Interviewer: Et votre mère. Vous vous demandiez où était votre mère?

Jean: On demandait tous les jours. On lisait le... on lisait le journal, les... c'était un journal en yiddish, je me souviens plus de son titre, qui donnait la liste des... des gens qui étaient...

Interviewer: qui revenaient?

Jean: Qui revenaient. Qui revenaient et bon on attendait. Madame Muller ? Il y avait pas Madame Muller. Et ça, petit à petit, petit à petit, ça s'est terminé.

Interviewer: Et vous avez su pour votre mère quand?

Jean: On l'a su... un an après. Bon, c'est fini, y a plus de retours donc... Les derniers qui arrivaient, on avait encore de l'espoir. Les derniers qui arrivaient c'était des... des gens très malades qu'on avait gardés plus longtemps. On disait "Ah bon, elle sera très malade mais elle va revenir." Et puis bon, elle est pas revenue. A un moment, il

fallait dire... mon père nous a dit "C'est plus la peine de parler... elle reviendra plus. Votre mère ne reviendra plus." Donc... on n'avait pas de déclaration décès rien. C'était pas... "elle reviendra plus."

Interviewer: Et vous avez... Annette est revenue donc ?

Jean: Après Annette est revenue, donc mais... oui elle est revenue, mais elle est... à Versailles c'était pas mixte, c'était seulement garçons. Alors mon père a cherché une colonie - pension- d'enfants juifs, il est allé à l'O.S.E. et on nous a envoyés au Mans.

Interviewer: Au Mans.

Jean: Là, il y avait cent personnes. Cent personnes qui tous avaient une histoire, il y avait même des gens qui avaient été déportés qui sont venus. Mais qui ont été déportés sur le tard. J'ai... avec qui d'ailleurs je suis encore en relation aujourd'hui. Régène, les Régènes, ils ont été déportés très tard parce que le père était prisonnier de guerre. Donc, ils étaient protégés pendant un certain... un certain moment. Là encore une histoire absolument extraordinaire. Le père était prisonnier de guerre. La mère a été déportée à un endroit. Les deux fils Régène, Maurice et Daniel, ont été déportés à un autre endroit. Et la sœur, Suzanne, était cachée euh... on avait... les parents avaient... la mère avait réussi à la cacher dans la Sarthe. Chez des paysans dans la Sarthe. Et ils se sont tous retrouvés. Pas un n'a disparu.

Interviewer : Incroyable !

Jean : Alors c'est une histoire qu'il faut quand même raconter. Par contre, on a rencontré au Mans, un... l'histoire d'un Joseph Weissman qui lui avait été aussi arrêté par... dans la rafle 16 juillet avec sa famille. Bon, petit à petit ses parents ont été déportés, ses frère et sœur ont été déportés, puis il s'est retrouvé tout seul à... comment s'appelle dans le Loiret là où mon frère a été interné ? Le nom m'échappe là d'un seul coup... Beaune-la-Rolande! Il s'est retrouvé tout seul et il a réussi à s'échapper de Beaune-la-Rolande. Il a réussi à s'échapper. Il était dégourdi, c'est un garçon dégourdi, il a volé dans les latrines quelques bijoux qui étaient... que les internées avaient jetés. Et puis il a réussi à s'échapper, et puis il s'est retrouvé un soir très tard dans une ferme qui... dont la patronne de la ferme lui a donné à manger et qui, en même temps qu'il a mangé, elle a informé les gendarmes. Et les gendarmes sont venus le chercher, ce Joseph Weissman, ils sont venus le chercher, et puis ils l'ont emmené dans leur voiture et puis ils ont commencé à rouler, ils ont roulé et à un moment, ils ont ouvert la porte et lui ont dit : "Allez, sauve-toi maintenant et fais en sorte qu'on ne te retrouve pas parce que c'est ta dernière chance." Et bien voilà, encore une histoire d'un petit garçon qui se trouvait avec nous au Mans et des histoires comme ça, on était 100, il y avait 100 histoires.

Interviewer: Et qu'est-ce que vous vous disiez les uns avec les autres pour l'avenir?

Jean: ... Je connais cette histoire mais je l'ai connue après. Là-bas, on parlait pas. On ne parlait plus de tout ça. Très rarement, très rarement, très rarement. Parce que sans ça, on n'aurait parlé que de ça. Cent histoires comme ça des uns les autres à se raconter mutuellement. De tous les âges. Là-bas, il y avait des gosses de... ça commençait à quatre ans jusqu'à dix-sept ans. Alors il y en avait qui avaient des parents, il y en avait qui avaient comme nous seulement un parent, et il y en avait qui n'avaient pas du tout du tout du tout de parent, qui se retrouvaient sans parents.

Interviewer: Et là vous avez quel âge?

Jean: Là donc en 45, moi je commence à avoir... j'ai quatorze ans. Alors, y a aussi un problème, mon frère quinze ans, quatorze ans euh pendant mes années de couvent, chez les Catholiques, je suis devenu catholique. Très pratiquant. Très croyant, avec l'idée d'être prêtre. J'ai commencé un séminaire et c'était pour mon père un gros problème, lui qui était depuis tout le temps athée, il était inquiet de me voir continuer à pratiquer la religion. J'allais à la messe. C'est une des raisons d'ailleurs pour lesquelles il nous a sortis de Versailles pour aller au Mans. C'est pas seulement une affaire de trouver une colonie mixte, une maison mixte, c'est aussi pour me déraciner de, de me retirer de la proximité de Neuilly, de l'Haÿ-les-Roses où j'avais gardé des attaches, et ça a duré longtemps. Longtemps. C'était une des conséquences de la guerre. Ça a duré longtemps.

Interviewer: Il ne l'a pas accepté.

Jean: Il s'est pas heurté à moi mais il était très inquiet. Il était très inquiet parce que c'était déjà très très très engagé. Naturellement à quatorze ans, on peut pas... et de toute façon je ne voulais rien faire d'autre que d'étudier la... Alors le lycée, ça allait et j'apprenais le latin parce que le latin à l'époque c'était la langue de l'église. Et le jour où je n'ai plus eu cette croyance ou moins forte ou vraiment bon... j'ai plus rien... j'ai rien voulu faire. Ni travailler, ni aller à l'école, ni... rien, c'était fini. Y a eu la rupture avec ... C'était où... dans mon esprit. C'était assez diffus, assez confu dans mon esprit malgré tout. Mais du jour où je pouvais plus être prêtre, je ne pouvais plus rien être d'autre.

TAPE 4

Interviewer : Donc c'était de pouvoir pratiquer la religion catholique pour rien.

Jean : Pour rien. Voilà c'est... ça a été euh pour moi ça a été une déchirure. Ca a été une déchirure. Et... moi, je... je mets ça sur les séquelles de la guerre. Ca m'a perturbé toute mon adolescence parce que ça m'a... ça m'a gâché l'adolescence. Arrive un moment où j'ai dit à mon père :

-Euh non, je veux plus aller à l'école.

-Bon, ben tu vas travailler.

-Non, je veux pas travailler.

Je n'avais plus de but. On m'avait retiré le but. Et... ça a duré, un an, deux ans. Ca a été la déchirure.

Interviewer : Vous qui étiez tellement intéressé par les études...

Jean : Par les études. Quand j'ai quitté l'école - finalement bon j'ai quitté l'école du Mans d'abord. J'ai été renvoyé de l'école du Mans. Alors il m'a mis dans un collège à Paris avenue Gambetta, un cours complémentaire... j'avais promis... de bien me comporter et puis bon, ça n'a pas duré. Et je me souviens, le Directeur est allé voir mon père, le Directeur de ce cours complémentaire est allé voir mon père pour lui dire "Faites quelque chose, c'est dommage, c'est malheureux, c'est dommage..." Y avait rien à faire. J'ai eu... et c'est là que mon père a dit :

-Mais enfin, finalement, t'as aucun... t'as aucun diplôme ! Aucun diplôme ! T'as passé la classe du Certificat d'Etudes (dans ce temps, c'était le Certificat d'Etudes, c'était une fin d'études)

Et... alors j'ai dit :

-Si tu veux, je vais passer le Certificat d'Etudes.

Alors je suis retourné à l'école communale de la rue Olivier-Métra. Je suis allé voir ce Monsieur Lakische et je lui ai dit :

-Voilà, je voudrais passer le Certificat d'Etudes.

Il m'a regardé avec des yeux ébahis :

-Mais t'allais pas au lycée ?

J'ai dit :

-Non , j'y vais plus mais je veux passer mon... mon père veut que je passe un Certificat d'Etudes.

Alors, il m'a inscrit pour le Certificat d'Etudes. Et j'ai passé le Certificat d'Etudes, primaire, avec la mention Très Bien.

Interviewer : Quand même !

Jean : Quand même. Ce qui m'a servi à rien d'ailleurs. Ca m'a servi à rien.

Interviewer : Et qu'est-ce que vous avez fait après ?

Jean : Après, j'ai... je me... j'ai commencé à être apprenti. Mon père était chef de fabrication dans une... dans une fabrique. Il m'a pris donc. A contre-cœur. Il voulait pas... il voulait pas que...

Interviewer : Vous étiez rue de l'Avenir là ?

Jean : On était rue de l'Avenir. Il m'a pris avec lui comme apprenti. On avait réintégré la rue de l'Avenir. Euh... mais j'étais le seul enfant avec lui. Annette et Henri euh étaient restés au Mans. Eux, ils continuaient le lycée. Et Michel était à Fontenay-aux-Roses à côté de Paris. Et moi, j'étais le... cas. Le cas qui avait mal... mal vécu la transition entre le... le retour à la vie familiale... de même que j'avais mal vécu, au départ, la transition entre la vie de famille et le pensionnat, mais ça a été beaucoup moins. J'étais plus petit. De même,

j'ai mal vécu la transition entre le... entre le... la vie dans le pensionnat catholique et la vie dans la famille. Très mal vécu. Donc, je suis, en quelque sorte, une victime de la guerre à... pas au même niveau que les gens internés ou déportés mais quand même, ça m'a perturbé, profondément perturbé. Donc, alors je voulais pas... j'ai commencé à être apprenti et puis j'ai arrêté. Je voulais pas... j'avais le goût à rien. Bon, j'ai commencé quelques études et puis, à la fin...

Interviewer : De quoi ? Quel genre d'études ?

Jean : Le... au cours complémentaire là, j'ai repris une année mais ça n'a pas marché. C'était fini... c'était cassé

Interviewer : ... la vocation

Jean ; C'était fini. Et puis l'âge commençait à venir aussi hein et puis je voyais, tous mes copains travaillaient. Très peu étaient... continuaient les études. Très, très peu. Tous étaient... d'ailleurs, de ma génération y'en a très peu qui ont continué les études. Et puis bon, j'ai commencé à travailler. Et mon père s'est remarié avec une femme que j'adorais, que j'aimais beaucoup, qui est venue... qui a apporté dans le ménage une fille qui est devenue ma soeur, je dis ma soeur, qui s'appelle Léa et avec qui j'ai aujourd'hui d'excellentes relations.

Interviewer : Donc vous avez vécu rue de l'Avenir jusqu'à quand ?

Jean : Jusqu'à à peu près 1948-49. Pas longtemps. Et comme mon père s'est remarié, il a repris tous ses enfants. On s'est retrouvés pas à 6 mais à 7 et il a pris un autre appartement du côté des Buttes-Chaumont.

Interviewer : Et vous avez vécu jusqu'à quand avec votre père ?

Jean : Là moi j'ai vécu dans cet appartement jusqu'à 17 ans. Et là, je me suis... je suis parti de la maison. J'avais besoin de... de rester seul.

Interviewer : Vous êtes allé où ?

Jean : Je suis allé... non, j'avais une chambre à Paris. J'étais pas loin - on s'éloigne pas beaucoup chez nous vous savez. On reste... - et je suis sorti de la maison. Et là j'ai commencé... il fallait bien que je vive, il fallait bien que je gagne ma vie et je me suis fait apprenti, modéliste, coupeur-modéliste-patronnier... métier que j'ai toujours gardé jusqu'à... sauf un petit intermède où je travaillais dans un journal. Mais ce... très peu de temps.

Interviewer : Quel journal ?

Jean : *L'Humanité*. Mais à titre bénévole. Mais ça me prenait aussi beaucoup de temps.

Interviewer : Et ça parlait de quoi...

Jean : J'étais affecté aux sports. Sans être sportif, j'aimais beaucoup parler... et m'intéressais aux sports. C'était une évasion pour moi.

Interviewer : Et quand est-ce que vous avez rencontré votre femme ?

Jean : Euh ma dernière femme, il y a maintenant 20 ans.

Interviewer : Vous étiez marié avant ?

Jean : Non, mais je vivais... j'ai toujours vécu maritalement. Je vis encore maritalement. J'ai rencontré ma femme qui avait une fille qui est devenue ma fille. On fait pas de... qui m'aime beaucoup, qui m'apporte une affection très intense et réciproquement. Alors donc on est... on est bien. On est bien. Y'a des... pas tous les jours mais bon, c'est jamais de ma faute, que je dis, mais... C'est... dans l'ensemble, ça va.

Interviewer : Mais pourquoi vous vous êtes pas marié ?

Jean : Justement pourquoi ? J'ai toujours eu euh j'ai toujours eu cette instabilité. Ce provisoire. Tout chez moi, depuis l'enfance, depuis 42, a été provisoire. J'ai été provisoirement juif puisqu'on... j'ai été provisoirement catholique. Je suis redevenu provisoirement juif puis athée puis... et puis j'ai été sioniste, puis j'ai été communiste, puis j'ai été socialiste... j'ai toujours été instable. J'ai toujours... j'ai toujours vécu au même endroit mais dans la pensée, il y a toujours eu une instabilité. Je n'ai jamais été sûr. Il m'a toujours manqué quelque

chose. Il m'a toujours manqué quelque chose. Et moi, je pense que c'est les conséquences de ce... de cette séparation... de 1942.

Interviewer : Et vos frères et soeur, ils se sont mariés, eux ?

Jean : Oui. Henri s'est marié mais il a pas d'enfant. Il s'est marié très bien, depuis toujours, il s'est marié une fois, il est... euh Annette aussi s'est mariée et elle a deux enfants. Et Michel s'est marié bon il est divorcé mais il a deux enfants. Il s'est marié. Et...

Interviewer : Et votre père ?

Jean : Et mon père ben il s'est remarié avec ma mère... ma deuxième mère qui est malheureusement décédée aussi.

Interviewer : Et vous êtes restés très proches ? Vous vous voyez souvent avec votre père ?

Jean : Moi, par exemple, mon père c'est trois fois par semaine minimum. Mes frères et soeur, c'est au moins une fois par semaine au téléphone. Mais on a chacun notre vie euh et nos relations qui sont pas les mêmes pour les uns et pour les autres. Mais on reste très compacts. Très, très, très groupés et très solidaires surtout. Très solidaires et ça, c'est depuis... bon, c'est comme ça. J'ai même une anecdote là, j'ai... on a un ami bon un ami commun - c'est rare qu'on ait des amis communs entre... chez mes frères. Chacun... avons notre... - et puis cet ami commun a eu une

discussion avec mon frère Michel. Il a eu une discussion, une controverse, où ils étaient pas d'accord. Et moi, j'étais pas d'accord avec mon frère. Je pensais comme... parce que je m'étais déjà exprimé sur ce point précis avec ce... cet ami. Mais quand la discussion a commencé à éclater en propos plus violents, instinctivement j'étais d'accord avec mon frère. Sans réfléchir. Et j'ai dit :

-Mais non, c'est lui qu'a raison.

Alors que... vous voyez, y a une espèce de...

Interviewer : Esprit de corps

Jean : De... de... c'est un clan. Et c'est... tout le monde le remarque quand on est ensemble. On est inattaquables en clan, quand on est en clan comme ça. Quelque soit l'adversaire... ou le copain, c'est pareil.

Interviewer : D'ailleurs dans le film que vous avez fait ensemble, il y a quelque chose que j'ai remarquée, c'est le regard que vous portez les uns aux autres. Il y a un regard...

Jean : Oui

Interviewer : un regard avec un tel amour, avec une telle admiration. Les uns les autres, vous vous regardez, j'ai jamais vu une chose pareille. La façon que vous vous regardez les uns les autres quoi. Un parle et l'autre regarde. L'autre parle... c'est incroyable !

Jean : C'est exact ! Pourtant, on a chacun nos vies... et nos croyances et politiquement en désaccord les uns avec les autres. C'est... mais comme ça... et le metteur en scène qui a tourné ce film, Friedland, il a été frappé aussi, il a dit... il avait peur de nous au départ. Il dit : "J'avais peur parce qu'un tel clan, ils vont me bouffer !" Et bon, on s'est concerté pour dire... l'aider au maximum qu'on pouvait mais au départ, il avait quelques craintes. Il le dit d'ailleurs dans une interview qu'il a eue quand il raconte comment il a fait ce film. Il dit : "Au départ... je pensais pas avoir l'autorité." Il faut quand même qu'il y ait une autorité du responsable. Et ça, bon, c'est comme ça.

Interviewer : Ah les quatre

Jean : Tous les quatre. Et on est jamais... on est toujours au courant de nos faits importants. Qu'est-ce que j'appelle un fait important ? Mon frère part en vacances alors je pars en vacances à tel endroit, je reviens tel jour.

Interviewer : Les numéros de téléphone, tout quoi

Jean : Ah oui, je suis là... encore dernièrement, il est allé à Dax alors voilà le téléphone. Mon père, j'en parle pas, on est obligés de savoir où il est. Et Michel, c'est pareil. On est... on est très liés. Malgré une vie différente et des conceptions de vie complètement différentes et des... des croyances différentes et même politiquement tout à fait différentes. Même opposées.

Interviewer : Qu'est-ce qu'ils ont fait comme profession vos frères et soeur ?

Jean : Alors mon... je vais commencer par Henri, lui il est instructeur c'est-à-dire il enseigne... c'est un enseignant professionnel. Il a passé donc - maintenant il est à la retraite - il a toujours enseigné professionnellement le... un... comment on appelle ça ? Attendez que je trouve le mot... un... l'enseignement professionnel bon pour le textile. Moi, bon, je suis coupeur-modéliste-gradeur. Annette est secrétaire de mairie. Secrétaire territoriale de mairie. Et Michel est comédien. Il a toujours vécu de... de sa profession.

Interviewer : C'est bien.

Jean : Plus ou moins bien d'ailleurs. Comme tous les comédiens.

Interviewer : Ben ça...

Jean : Voilà.

Interviewer : Bon, est-ce que vous auriez quelque chose à rajouter ?

Jean : Ben je voudrais rajouter... bon, je l'ai déjà dit, un mot pour ma mère parce que quand même tout ça, cette mémoire que vous me demandez d'avoir, c'est surtout pour ma mère. Surtout pour ma mère. Et je... je le

dis encore une fois, moi je suis troublé par le... par son... par la fin de son existence. C'était une femme heureuse, inoffensive. Inoffensive. Dans le quartier, elle était connue, réputée que ce soit chez les commerçants, que ce soit chez les voisins, c'était une femme... inoffensive... qui savait pas agresser, qui ne savait pas agresser. Et à qui on a fait... le plus grand mal, à plusieurs reprises comme ça. A petit feu. On l'a tuée à petit feu. On l'a tuée à petit feu. On l'a tuée quand on l'a séparée de son mari par l'annonce de la rafle, on l'a tuée encore - par morceaux comme ça, on lui a retiré la vie par morceaux. Cette femme qui... qui régnait sur la maison... c'était la... mère juive comme quantité de femmes juives mais moi j'en parle parce que c'était ma mère. Et... on lui a retiré un morceau de vie encore quand nous on est partis de... de ce centre de regroupement de la rue Boyer le jour de la rafle. Et on lui a retiré encore un morceau de vie quand on lui a arraché de ses jupes Michel et Annette, dans des conditions d'une sauvagerie rare. Et après, bon, elle s'est retrouvée toute seule, elle qui régn... qui gouvernait six, cinq personnes plus elle, elle s'est retrouvée toute seule. Je dis, moi, elle était morte quand on l'a tuée. Elle était... elle était psychologiquement morte quand on l'a tuée. Et ça, voilà, c'est pour ça que je suis toujours très coopératif pour la mémoire : c'est surtout pour ma mère, surtout pour ma mère. Et ça bon, ça va pas la faire reven... à 32 ans, elle avait... faut pas oublier l'âge, elle avait 32 ans. Et je voudrais aussi avoir une pensée émue pour cette religieuse, Soeur Régereau, Clotilde Régereau qui, c'est vrai que... j'ai eu des discussions avec des gens, de très bonne foi - on peut discuter dès l'instant que les gens sont de bonne foi, on peut discuter avec eux -

et qui m'ont dit "Oui mais elle vous a baptisés." Oui, elle m'a baptisé mais il faut... il faut aussi euh il faut aussi comprendre la démarche de chacun. Elle, elle a donné sa vie pour sa foi. Elle a donné sa vie. Elle pouvait faire autre chose cette femme intelligente, instruite, qui parlait l'anglais, l'allemand... plusieurs langues... qui... très belle. Elle pouvait avoir une vie autre que celle d'une religieuse cloîtrée. Elle a donné sa vie pour la religion, c'est donc son... son souci majeur. C'était sa vie. Alors moi, je la comprends autrement. Elle m'a donné d'abord sa protection, et après son affection, et après elle m'a donné ce qu'elle avait de plus cher au monde : sa religion. Dans le même état d'esprit, dans le même... moi, je l'ai connue... pendant 50 ans, j'ai eu le privilège de suivre, moi, son cheminement. On s'est... on s'est constamment vus. Je peux vous dire que, de sa vie elle n'a jamais eu une pensée... une pensée euh d'inter... intéressée. Jamais. Donc, je pense que ces gens, de bonne foi, c'est... sont injustes quand ils disent qu'elle nous a volés à telle... non, c'est dans le même état d'esprit qu'elle nous a donné ce qu'elle avait de plus cher au monde : sa foi. Et pour ça, je... j'aime bien parler d'elle parce que c'est un cas unique, surtout à cette époque. Surtout à cette époque. Des gens aussi... aussi dévoués et qui risquaient leur vie quand même, c'ét... fallait quand même reconnaître que... elle a accompli une bonne action. Et je voulais en parler.

Interviewer : Merci

Jean : C'est moi qui vous remercie. C'est moi qui vous remercie.

Fin de la transcription à 17'53